De Boubers sculp.

58-925

3

DE L'ÉDUCATION DES FILLES,

Par Meſſire FRANÇOIS DE SALIGNAC
DE LA MOTHE-FÉNÉLON,
Archevêque, Duc de Cambrai.

On y a joint un Ouvrage de Monſieur de
LA CHETARDIE, *intitulé:*

INSTRUCTION *POUR UNE JEUNE* PRINCESSE.

NOUVELLE ÉDITION.

A FRANCFORT, *en Foire*,
Chez J. F. BASSOMPIERRE, Libraire à Liége.

M. DCC. LX.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

AVERTISSEMENT.

CE petit Ouvrage de Mr. DE SALIGNAC DE LA MOTHE-FÉNÉLON, Archevêque, Duc de Cambrai, a été fort bien reçu du Public. Comme la matiere qui y eſt traitée eſt toujours de ſaiſon, il eſt redemandé de tous côtés. Rien n'eſt plus louable que cette curioſité; car les ſuites d'une bonne ou d'une mauvaiſe éducation ont une influence ſi générale ſur toutes les actions de la vie, qu'on ne doit rien négliger de ce qui peut contribuer à bien élever les Enfants.

Quoique ce Livre ne traite directement que de l'Education des Filles, on y trouvera une infinité de maximes générales, qu'on peut employer utilement pour l'inſtruction des Enfants, de quelque ſexe qu'ils ſoient.

Une choſe qu'on peut trouver à redire dans ce Livre, c'eſt qu'on

y a mêlé quelques dogmes particuliers de l'Egliſe Romaine. Il ſemble que dans ces ſortes d'Ouvrages, qui doivent être à l'uſage de tous les Chrétiens, il ne faudroit débiter, ſur la Religion, que des choſes généralement reconnues. Cependant cela ne doit pas empêcher les Proteſtants de le lire; & cela pour deux raiſons.

La premiere eſt, que rien n'eſt plus propre à perſuader un Proteſtant de l'obſcurité des opinions qu'il rejette, que de voir, d'un côté, les preuves évidentes que Mr. l'Archevêque de Cambrai apporte en faveur des Doctrines fondamentales dans leſquelles ils conviennent, & de remarquer, de l'autre, la foibleſſe des raiſons qu'il allegue pour ſoutenir les Dogmes où ils different. Ainſi, au lieu que notre Auteur eſt admirable, lorſqu'il montre avec combien de facilité on peut faire retenir l'Hiſtoire ſainte aux Enfants, même les plus

ſtupides, & leur en donner une grande idée; au lieu qu'il apporte des preuves ſolides, & que les perſonnes les plus ſimples peuvent concevoir, de la diſtinction de l'ame & du corps, de l'exiſtence de Dieu, de ſa ſpiritualité & de ſes autres perfections, de la création du monde, de l'immortalité de l'ame, du péché, de la néceſſité de la grace, des peines & des récompenſes futures, &c. il ſemble que ſa clarté & ſa ſolidité ordinaires l'abandonnent, lorſqu'il s'agit de quelque Dogme particulier de l'Egliſe Romaine. Pour prouver, par exemple, que le Mariage eſt un Sacrement, il lui faut prendre un tour de Prédicateur : " Admirez, * dit-
„ il, les richeſſes de la grace de Je-
„ ſus-Chriſt, qui n'a pas dédaigné
„ d'appliquer le remede à la ſource
„ du mal, en ſanctifiant la ſource
„ de notre naiſſance, qui eſt le ma-
„ riage : qu'il étoit convenable de

* Page 103.

„ faire un Sacrement de cette
„ union de l'homme & de la fem-
„ me, qui repréſente celle de Dieu
„ avec ſa créature, & de Jeſus-
„ Chriſt avec ſon Egliſe.

Une ſeconde raiſon qui doit obliger toutes ſortes de perſonnes à la lecture de cet Ouvrage, c'eſt que Mr. de Fénélon eſt, dans le fond, beaucoup plus réſervé ſur le chapitre de la Religion, qu'on ne l'eſt ordinairement dans la Communion Romaine. On voit bientôt qu'il n'eſt pas extrêmement ſuperſtitieux. Il paſſe fort légérement ſur certains Dogmes épineux de ſon Egliſe, & les explique dans les termes les plus doux & les plus généraux qu'il peut trouver. On n'y trouve pas ſeulement le nom de *Tranſubſtantiation* & d'*Adoration du Sacrement*, ni celui de *Purgatoire*. On n'y apprend point aux Enfants à ſe proſterner devant les Images, ni à invoquer les Saints, ni à prier pour les Morts, ni à gagner

les Indulgences : & à l'égard des Cérémonies, l'Auteur recommande expreſſément qu'on ait ſoin de répéter ſouvent à ceux qu'on inſtruit, „ que les Cérémonies ſervent à „ exprimer & à exciter notre Re„ ligion, mais qu'elles ne ſont pas „ la Religion même, qui eſt toute „ au dedans, puiſque Dieu cher„ che des Adorateurs en eſprit & „ en vérité.

J'avertirai ici par occaſion qu'il a paru depuis quelque temps un Livre *De l'Education des Enfants*, traduit de l'Anglois de Mr. Locke, qu'on peut lire utilement avec celui de Mr. de Fénélon. Si l'on prend la peine de comparer ces deux Ouvrages, on verra quelquefois les mêmes ſentiments confirmés par différentes raiſons, & ſouvent par les mêmes, plus ou moins étendues dans l'un que dans l'autre ; ce qui ne ſervira pas peu à en faire voir la vérité. D'ailleurs, en comparant ces deux Ouvrages, on

pourra s'inſtruire à fond de certaines choſes, dont on n'auroit qu'une idée fort imparfaite, ſi l'on n'en liſoit qu'un. On verra, par exemple, dans l'Auteur Anglois, d'une maniere aſſez circonſtanciée, quels ſoins il faut prendre du corps des Enfants; ce qui n'eſt marqué qu'en deux mots dans le Livre de Mr. de Fénélon.

Du reſte, l'Auteur Anglois a pris un ſoin particulier d'éviter, ſur le fait de la Religion, l'inconvénient qu'on a trouvé à redire dans ce dernier; car il recommande expreſſément de propoſer aux Enfants tout ce qu'ils doivent croire & pratiquer, * " dans les mêmes termes „ dont l'Ecriture ſe ſert pour les „ exprimer, & non dans les ter„ mes que des hommes entêtés de „ certains ſyſtêmes & analogies de „ Foi, prétendent employer dans „ cette occaſion, juſqu'à vouloir „ contraindre les autres de s'en

* Page 299.

„ ſervir. „ Heureux expédient, qui étoufferoit bientôt une infinité de vaines diſputes, qui déchirent depuis ſi long-temps le Chriſtianiſme!

On a joint au Livre de Mr. de Fénélon, un petit Traité de Mr. de la Chetardie, intitulé : *Inſtruction pour une jeune Princeſſe.* Ces deux Ouvrages peuvent fort bien aller enſemble, à cauſe qu'ils traitent à peu près de la même matiere, & que ce dernier renferme, auſſi-bien que le premier, pluſieurs maximes très-importantes pour la conduite de la vie.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. *De l'importance de l'Education des Filles*, page 1

CHAP. II. *Inconvénients des Educations ordinaires*, 5

CHAP. III. *Quels ſont les premiers fondements de l'Education*, 10

CHAP. IV. *Imitation à craindre*, 19

CHAP. V. *Inſtructions indirectes : il ne faut pas preſſer les Enfants*, 22

CHAP. VI. *De l'uſage des Hiſtoires pour les Enfants*, 51

CHAP. VII. *Comment il faut faire entrer dans l'eſprit des Enfants les premiers principes de la Religion*, 61

CHAP. VIII. *Inſtruction ſur le Décalogue, ſur les Sacrements & ſur la Priere*, 86

CHAP. IX. *Remarques ſur pluſieurs défauts des Filles*, 99

CHAP. X. *La Vanité de la Beauté & des Ajuſtements*, 106

CHAP. XI. *Inſtruction des Femmes ſur leurs devoirs*, 114

CHAP. XII. *Suite des Devoirs des Femmes*, 122

CHAP. XIII. *Des Gouvernantes*, 138

Fin de la Table.

DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Importance de l'Education des Filles.

RIEN n'eſt plus négligé que l'éducation des filles. La coutume & le caprice des meres y décident ſouvent de tout : on ſuppoſe qu'on doit donner à ce ſexe peu d'inſtruction. L'éducation des garçons paſſe pour une des principales affaires par rapport au bien public ; & quoiqu'on n'y faſſe guères moins de fautes que dans celle des filles, du moins on eſt perſuadé qu'il

faut beaucoup de lumieres pour y réuſſir. Les plus habiles gens ſe ſont appliqués à donner des regles dans cette matiere. Combien voit-on de Maîtres & de Colléges! combien de dépenſes pour des impreſſions de Livres, pour des recherches de Sciences, pour des méthodes d'apprendre les Langues, pour le choix des Profeſſeurs! Tous ces grands préparatifs ont ſouvent plus d'apparence que de ſolidité; mais enfin ils marquent la haute idée qu'on a de l'éducation des garçons. Pour les filles, dit-on, il ne faut pas qu'elles ſoient ſavantes: la curioſité les rend vaines & précieuſes; il ſuffit qu'elles ſachent gouverner un jour leurs ménages, & obéir à leurs maris, ſans raiſonner. On ne manque pas de ſe ſervir de l'expérience qu'on a de beaucoup de femmes que la ſcience a rendu ridicules; après quoi on ſe croit en droit d'abandonner aveuglément les filles à la conduite des meres ignorantes & indiſcrettes.

Il eſt vrai qu'il faut craindre de faire des ſavantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'eſprit encore plus foible & plus curieux que les hommes: auſſi n'eſt-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourroient s'entêter; elles ne doivent, ni gouverner l'Etat, ni faire la guerre, ni entrer dans le miniſtere des cho-

ſes ſacrées. Ainſi elles peuvent ſe paſſer de certaines connoiſſances étendues qui appartiennent à la Politique, à l'Art Militaire, à la Juriſprudence, à la Philoſophie, & à la Théologie. La plupart même des Arts méchaniques ne leur conviennent pas. Elles ſont faites pour des exercices modérés. Leur corps, auſſi-bien que leur eſprit, eſt moins fort & moins robuſte que celui des hommes. En revanche, la Nature leur a donné en partage l'induſtrie, la propreté & l'économie, pour les occuper tranquillement dans leurs maiſons.

Mais que s'enſuit-il de la foibleſſe naturelle des femmes? Plus elles ſont foibles, plus il eſt important de les fortifier. N'ont-elles pas des devoirs à remplir, mais des devoirs qui ſont les fondements de toute la vie humaine? Ne ſont-ce pas elles qui ruinent ou qui ſoutiennent les maiſons, qui reglent tout le détail des choſes domeſtiques, & qui, par conſéquent, décident de ce qui touche de plus près à tout le genre humain? Par-là elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaiſes mœurs de preſque tout le monde. Une femme judicieuſe, appliquée & pleine de Religion, eſt l'ame de toute une grande maiſon: elle y met l'ordre pour les biens temporels & pour le ſalut. Les hommes mêmes, qui ont

toute l'autorité en public, ne peuvent, par leurs délibérations, établir aucun bien effectif, ſi les femmes ne leur aident à l'exécuter.

Le Monde n'eſt point un fantôme; c'eſt l'aſſemblage de toutes les familles : & qui eſt-ce qui peut les policer avec un ſoin plus exact que les femmes, qui, outre leur autorité naturelle & leur aſſiduité dans leurs maiſons, ont encore l'avantage d'être nées ſoigneuſes, attentives au détail, induſtrieuſes, inſinuantes & perſuaſives? Mais les hommes peuvent-ils eſpérer pour eux-mêmes quelque douceur de vie, ſi leur plus étroite ſociété, qui eſt celle du mariage, ſe tourne en amertume? Mais les enfants, qui feront, dans la ſuite, tout le genre humain, que deviendront-ils, ſi les meres les gâtent dès leurs premieres années?

Voilà donc les occupations des femmes, qui ne ſont guères moins importantes au Public que celles des hommes, puiſqu'elles ont une maiſon à régler, un mari à rendre heureux, des enfants à bien élever : ajoutez que la vertu n'eſt pas moins pour les femmes que pour les hommes; ſans parler du bien ou du mal qu'elles peuvent faire au Public, elles ſont la moitié du genre humain racheté du ſang de Jeſus-Chriſt & deſtiné à la vie éternelle.

En-

Enfin, il faut conſidérer, outre le bien que font les femmes, quand elles ſont bien élevées, le mal qu'elles cauſent dans le monde, quand elles manquent d'une éducation qui leur inſpire la vertu. Il eſt conſtant que la mauvaiſe éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puiſque les déſordres des hommes viennent ſouvent, & de la mauvaiſe éducation qu'ils ont reçue de leurs meres, & des paſſions que d'autres femmes leur ont inſpirées dans un âge plus avancé.

Quelles intrigues ſe préſentent à nous dans les Hiſtoires! quel renverſement des loix & des mœurs! quelles guerres ſanglantes! quelles nouveautés contre la Religion! quelles révolutions d'Etat cauſées par le déréglement des femmes! Voilà ce qui prouve l'importance de bien élever les filles: cherchons-en les moyens.

CHAPITRE II.

Inconvénients des Educations ordinaires.

L'Ignorance d'une fille eſt cauſe qu'elle s'ennuie, & qu'elle ne ſait à quoi s'occuper innocemment. Quand elle eſt venue

juſqu'à un certain âge, ſans s'appliquer aux choſes ſolides, elle n'en peut avoir, ni le goût, ni l'eſtime : tout ce qui eſt ſérieux lui paroît triſte; tout ce qui demande une attention ſuivie la fatigue; la pente aux plaiſirs, qui eſt forte pendant la jeuneſſe; l'exemple des perſonnes du même âge, qui ſont plongées dans l'amuſement; tout ſert à lui faire craindre une vie réglée & laborieuſe. Dans ce premier âge elle manque d'expérience & d'autorité, pour gouverner quelque choſe dans la maiſon de ſes parents : elle ne connoît pas même l'importance de s'y appliquer, à moins que ſa mere n'ait pris ſoin de la lui faire remarquer en détail. Si elle eſt de condition, elle eſt exempte du travail des mains : elle ne travaillera donc que quelque heure d'un jour, parce qu'on dit, ſans ſavoir pourquoi, qu'il eſt honnête aux femmes de travailler; mais ſouvent ce ne ſera qu'une contenance, & elle ne s'accoutumera point à un travail ſuivi.

En cet état que fera-t-elle? La compagnie d'une mere qui l'obſerve, qui la gronde, qui croit la bien élever, en ne lui pardonnant rien, qui ſe compoſe avec elle, qui lui fait eſſuyer ſes humeurs, qui lui paroît toujours chargée de tous les ſoucis domeſtiques, la gêne & la rebute. Elle a autour

d'elle des femmes flatteuſes, qui cherchant à s'inſinuer par des complaiſances baſſes & dangereuſes, ſuivent toutes ſes fantaiſies, & l'entretiennent de tout ce qui peut la dégoûter du bien. La piété lui paroît une occupation languiſſante & une regle ennemie de tous les plaiſirs. A quoi donc s'occupera-t-elle? A rien d'utile. Cette inapplication ſe tourne même en habitude incurable.

Cependant voilà un grand vuide qu'on ne peut eſpérer de remplir de choſes ſolides: il faut donc que les frivoles prennent la place. Dans cette oiſiveté une fille s'abandonne à ſa pareſſe; & la pareſſe, qui eſt une langueur de l'ame, eſt une ſource inépuiſable d'ennuis. Elle s'accoutume à dormir d'un tiers plus qu'il ne faudroit pour conſerver une ſanté parfaite. Ce long ſommeil ne ſert qu'à l'amollir, qu'à la rendre plus délicate, plus expoſée aux révoltes du corps; au lieu qu'un ſommeil médiocre, accompagné d'un exercice réglé, rend une perſonne gaie, vigoureuſe & robuſte: ce qui fait, ſans doute, la véritable perfection du corps, ſans parler des avantages que l'eſprit en tire.

Cette molleſſe & cette oiſiveté, étant jointes à l'ignorance, il en naît une ſenſibilité pernicieuſe pour les divertiſſemens

& pour les ſpectacles. C'eſt même ce qui excite une curioſité indiſcrette & inſatiable.

Les perſonnes inſtruites, & occupées à des choſes ſérieuſes, n'ont d'ordinaire qu'une curioſité médiocre. Ce qu'elles ſavent leur donne du mépris pour beaucoup de choſes qu'elles ignorent : elles voient l'inutilité & le ridicule de la plupart des choſes que les petits eſprits, qui ne ſavent rien, & qui n'ont rien à faire, ſont empreſſés d'apprendre.

Au contraire, les filles mal inſtruites & inappliquées ont une imagination toujours errante. Faute d'aliment ſolide, leur curioſité ſe tourne toute avec ardeur vers les objets vains & dangereux. Celles qui ont de l'eſprit s'érigent ſouvent en précieuſes, & liſent tous les Livres qui peuvent nourrir leur vanité : elles ſe paſſionnent pour des Romans, pour des Comédies, pour des récits d'Aventures chimériques, où l'amour profane eſt mélé ; elles ſe rendent l'eſprit viſionnaire, en s'accoutumant au langage magnifique des Héros de Romans ; elles ſe gâtent même par-là pour le monde : car tous ces beaux ſentiments en l'air, toutes ces paſſions généreuſes, toutes ces aventures que l'Auteur du Roman a inventées pour le plaiſir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font agir dans le monde, & qui

décident des affaires, ni avec les mécomptes qu'on trouve dans tout ce qu'on entreprend.

Une pauvre fille, pleine du tendre & du merveilleux qui l'ont charmée dans ſes lectures, eſt étonnée de ne trouver point dans le monde de vrais perſonnages qui reſſemblent à ces Héros: elle voudroit vivre comme ces Princeſſes imaginaires qui ſont dans les Romans, toujours charmantes, toujours adorées, toujours au-deſſus de tous les beſoins. Quel dégoût pour elle de deſcendre de l'héroïſme juſqu'au plus bas détail du ménage!

Quelques-unes pouſſent leur curioſité encore plus loin, & ſe mêlent de décider ſur la Religion, quoiqu'elles n'en ſoient point capables; mais celles qui n'ont pas aſſez d'ouverture d'eſprit pour ces curioſités, en ont d'autres qui leur ſont proportionnées: elles veulent ardemment ſavoir ce qui ſe dit, ce qui ſe fait, une chanſon, une nouvelle, une intrigue, recevoir des lettres, lire celles que les autres reçoivent; elles veulent qu'on leur diſe tout, & elles veulent auſſi tout dire; elles ſont vaines, & la vanité fait parler beaucoup; elles ſont légeres, & la légéreté empêche les réflexions qui feroient ſouvent garder le ſilence.

CHAPITRE III.

Quels ſont les premiers fondements de l'Education.

POur remédier à tous ces maux, c'eſt un grand avantage que de pouvoir commencer l'éducation des filles dès leur plus tendre enfance. Ce premier âge, qu'on abandonne à des femmes indiſcrettes, & quelquefois déréglées, eſt pourtant celui où ſe font les impreſſions les plus profondes, & qui, par conſequent, a un grand rapport à tout le reſte de la vie.

Avant que les enfants ſachent entiérement parler, on peut les préparer à l'inſtruction. On trouvera peut-être que j'en dis trop; mais on n'a qu'à conſidérer ce que fait l'enfant qui ne parle pas encore. Il apprend une langue, qu'il parlera bientôt plus exactement que les Savants ne ſauroient parler les langues mortes, qu'ils ont étudiées avec tant de travail dans l'âge le plus mûr. Mais qu'eſt-ce qu'apprendre une langue? Ce n'eſt pas ſeulement mettre dans ſa mémoire un grand nombre de mots; c'eſt encore, dit ſaint Auguſtin, obſerver le ſens de chacun de ces mots en particulier. L'en-

ſant, dit-il, parmi ſes cris & ſes jeux, remarque de quel objet chaque parole eſt le ſigne : il le ſait, tantôt en conſidérant les mouvements naturels des corps qui touchent, ou qui montrent les objets dont on parle; tantôt étant frappé par la fréquente répétition du même mot pour ſignifier le même objet. Il eſt vrai que le tempérament du cerveau des enfants leur donne une admirable facilité pour l'impreſſion de toutes ces images. Mais quelle attention d'eſprit ne faut-il pas pour les diſcerner, & pour les attacher chacune à ſon objet?

Conſidérez encore combien dès cet âge les enfants cherchent ceux qui les flattent, & fuient ceux qui les contraignent; combien ils ſavent crier, ou ſe taire, pour avoir ce qu'ils ſouhaitent; combien ils ont déja d'artifice & de jalouſie. J'ai vu, dit ſaint Auguſtin, un enfant jaloux : il ne ſavoit pas encore parler, & avec un viſage pâle & des yeux irrités, il regardoit déja l'enfant qui tettoit avec lui.

On peut donc compter que les enfants connoiſſent dès lors plus qu'on ne s'imagine d'ordinaire : ainſi vous pouvez leur donner, par des paroles qui ſeront aidées par des tons & des geſtes, l'inclination d'être avec les perſonnes honnêtes & vertueuſes qu'ils voient, plutôt qu'avec d'autres

perſonnes déraiſonnables qu'ils ſeroient en danger d'aimer : ainſi vous pouvez encore par les différents airs de votre viſage, & par le ſon de votre voix, leur repréſenter avec horreur les gens qu'ils ont vus en colere ou dans quelque autre déréglement, & prendre les tons les plus doux avec le viſage le plus ſerein, pour leur repréſenter avec admiration ce qu'ils ont vu faire de ſage & de modeſte.

Je ne donne pas ces petites choſes pour grandes : mais enfin des diſpoſitions éloignées ſont des commencements qu'il ne faut pas négliger ; & cette maniere de prévenir de loin les enfants, a des ſuites inſenſibles qui facilitent l'éducation.

Si on doute encore du pouvoir que ces premiers préjugés de l'enfance ont ſur les hommes, on n'a qu'à voir combien le ſouvenir des choſes qu'on a aimées dans l'enfance, eſt encore vif & touchant dans un âge avancé. Si, au lieu de donner aux enfants de vaines craintes des fantômes & des eſprits, qui ne font qu'affoiblir par de trop grands ébranlements leur cerveau encore tendre ; ſi, au lieu de les laiſſer ſuivre toutes les imaginations de leurs nourrices pour les choſes qu'ils doivent aimer ou fuir, on s'attachoit à leur donner toujours une idée agréable du bien, une idée affreuſe du mal,

cette prévention leur faciliteroit beaucoup dans la ſuite la pratique de toutes les vertus. Au contraire, on leur fait craindre un Prêtre vêtu de noir, on ne leur parle de la mort que pour les effrayer, on leur raconte que les morts reviennent la nuit ſous des figures hideuſes : tout cela n'aboutit qu'à rendre une ame foible & timide, & qu'à la préoccuper contre les meilleures choſes.

Ce qui eſt le plus utile dans les premieres années de l'enfance, c'eſt de ménager la ſanté de l'enfant, de tâcher de lui faire un ſang doux par le choix des aliments & par un régime de vie ſimple; c'eſt de régler ſes repas, en ſorte qu'il mange toujours à peu près aux mêmes heures; qu'il mange aſſez ſouvent à proportion de ſon beſoin; qu'il ne mange point hors des repas, parce que c'eſt ſurcharger l'eſtomac, pendant que la digeſtion n'eſt pas finie; qu'il ne mange rien de haut goût qui l'excite à manger au delà de ſon beſoin, & qui le dégoûte des aliments plus convenables à ſa ſanté; qu'enfin on ne lui ſerve pas trop de choſes différentes : car la variété des viandes qui viennent l'une après l'autre, ſoutient l'appétit, après que le vrai beſoin de manger eſt fini.

Ce qu'il y a encore de très-important, c'eſt de laiſſer affermir les organes, en ne

preſſant point l'inſtruction ; d'éviter tout ce qui peut allumer les paſſions ; d'accoutumer doucement l'enfant à être privé des choſes pour leſquelles il a témoigné trop d'ardeur, afin qu'il n'eſpere jamais d'obtenir les choſes qu'il deſire.

Si peu que le naturel des enfants ſoit bon, on peut les rendre ainſi dociles, patients, fermes, gais & tranquilles : au lieu que ſi on néglige ce premier âge, ils y deviennent ardents & inquiets pour toute leur vie ; leur ſang ſe brûle, les habitudes ſe forment ; le corps encore tendre, & l'ame qui n'a encore aucune pente vers aucun objet, ſe plient vers le mal ; il ſe fait en eux une eſpece de ſecond péché originel, qui eſt la ſource de mille déſordres quand ils ſont plus grands.

Dès qu'ils ſont dans un âge plus avancé, où leur raiſon eſt toute développée, il faut que toutes les paroles qu'on leur dit, ſervent à leur faire aimer la vérité, & à leur inſpirer le mépris de toute diſſimulation. Ainſi on ne doit jamais ſe ſervir d'aucune feinte pour les appaiſer, ou pour leur perſuader ce qu'on veut : par-là on leur enſeigne la fineſſe qu'ils n'oublient jamais ; il faut les mener par la raiſon autant qu'on peut.

Mais examinons de plus près l'état des

enfants, pour voir plus en détail ce qui leur convient. La ſubſtance de leur cerveau eſt molle; elle ſe durcit tous les jours. Pour leur eſprit, il ne ſait rien, tout lui eſt nouveau: cette molleſſe du cerveau fait que tout s'y imprime facilement, & la ſurpriſe de la nouveauté fait qu'ils admirent aiſément, & qu'ils ſont fort curieux. Il eſt vrai auſſi que cette humidité & cette molleſſe du cerveau, jointe à une grande chaleur, lui donne un mouvement facile & continuel : delà vient cette agitation des enfants, qui ne peuvent arrêter leur eſprit à aucun objet, non plus que leur corps en aucun lieu.

D'un autre côté, les enfants ne ſachant encore rien penſer, ni faire d'eux-mêmes, ils remarquent tout, & ils parlent peu, ſi on ne les accoutume à parler beaucoup, & c'eſt de quoi il faut bien ſe garder. Souvent le plaiſir qu'on veut tirer des jolis enfants, les gâte: on les accoutume à hazarder tout ce qui leur vient dans l'eſprit, & à parler des choſes dont ils n'ont pas encore des connoiſſances diſtinctes; il leur en reſte toute leur vie l'habitude de juger avec précipitation, & de dire des choſes dont ils n'ont point d'idées claires; ce qui fait un très-mauvais caractere d'eſprit.

Ce plaiſir qu'on veut tirer des enfants

produit encore un effet pernicieux : ils apperçoivent qu'on les regarde avec complaiſance, qu'on obſerve tout ce qu'ils font, qu'on les écoute avec plaiſir ; par-là ils s'accoutument à croire que le monde ſera toujours occupé d'eux.

Pendant cet âge où l'on eſt applaudi, & où l'on n'a point encore éprouvé la contradiction, on conçoit des eſpérances chimériques, qui préparent des mécomptes infinis pour toute la vie. J'ai vu des enfants qui croyoient qu'on parloit d'eux toutes les fois qu'on parloit en ſecret, parce qu'ils avoient remarqué qu'on l'avoit fait ſouvent. Ils s'imaginoient n'avoir en eux rien que d'extraordinaire & d'admirable. Il faut donc prendre ſoin des enfants, ſans leur laiſſer voir qu'on penſe beaucoup à eux. Montrez-leur que c'eſt par amitié & par le beſoin où ils ſont d'être redreſſés, que vous êtes attentif à leur conduite, & non par l'admiration de leur eſprit. Contentez-vous de les former peu à peu, ſelon les occaſions qui viennent naturellement : quand même vous pourriez avancer beaucoup l'eſprit d'un enfant ſans le preſſer, vous devriez craindre de le faire ; car le danger de la vanité & de la préſomption eſt toujours plus grand, que le fruit de ces éducations prématurées qui font tant de bruit.

Il faut ſe contenter de ſuivre & d'aider la nature : les enfants ſavent peu, il ne faut pas les exciter à parler ; mais comme ils ignorent beaucoup de choſes, ils ont beaucoup de queſtions à faire ; auſſi en font-ils beaucoup. Il ſuffit de leur répondre préciſément, & d'ajouter quelquefois certaines petites comparaiſons, pour rendre plus ſenſibles les éclairciſſements qu'on doit leur donner. S'ils jugent de quelque choſe ſans le bien ſavoir, il faut les embarraſſer par quelque queſtion nouvelle, pour leur faire ſentir leur faute, ſans les confondre rudement : en même-temps il faut leur faire appercevoir, non par des louanges vagues, mais par quelque marque effective d'eſtime qu'on les approuve bien plus quand ils doutent, & qu'ils demandent ce qu'ils ne ſavent pas, que quand ils décident le mieux. C'eſt le vrai moyen de mettre dans leur eſprit avec beaucoup de politeſſe une modeſtie véritable, & un grand mépris pour les conteſtations qui ſont ſi ordinaires aux jeunes perſonnes peu éclairées.

Dès qu'il paroît que leur raiſon a fait quelque progrès, il faut ſe ſervir de cette expérience, pour les prémunir contre la préſomption. Vous voyez, direz-vous, que vous êtes plus raiſonnable maintenant que vous ne l'étiez l'année paſſée. Dans un an

vous verrez encore des choſes que vous n'êtes pas capable de voir aujourd'hui. Si l'année paſſée vous aviez voulu juger des choſes que vous ſavez maintenant, & que vous ignoriez alors, vous en auriez mal jugé; vous auriez eu grand tort de prétendre ſavoir ce qui étoit au delà de votre portée. Il en eſt de même aujourd'hui des choſes qui vous reſtent à connoître. Vous verrez un jour combien vos jugements préſents ſont imparfaits. Cependant fiez-vous aux conſeils des perſonnes qui jugent comme vous jugerez vous-même, quand vous aurez leur âge & leur expérience.

La curioſité des enfants eſt un penchant de la nature, qui va comme au devant de l'inſtruction: ne manquez pas d'en profiter. Par exemple, à la campagne, ils voient un moulin, & ils veulent ſavoir ce que c'eſt: il faut leur montrer comment ſe prépare l'aliment qui nourrit l'homme. Ils apperçoivent des moiſſonneurs: il faut leur expliquer ce qu'ils font, comment on ſeme le bled, & comment il ſe multiplie dans la terre. A la ville, ils voient des boutiques, où s'exercent pluſieurs Arts, & où l'on vend diverſes marchandiſes: il ne faut jamais être importuné de leurs demandes; ce ſont des ouvertures que la Nature vous offre pour faciliter l'inſtruction, témoignez y prendre

plaiſir : par-là vous leur enſeignerez inſenſiblement comment ſe font toutes les choſes qui ſervent à l'homme, & ſur leſquelles roule le commerce. Peu à peu, ſans étude particuliere, ils connoîtront la bonne maniere de faire toutes ces choſes qui ſont de leur uſage, & le juſte prix de chacune ; ce qui eſt le vrai fonds de l'économie. Ces connoiſſances, qui ne doivent être mépriſées de perſonne, puiſque le monde a beſoin de ne pas ſe laiſſer tromper dans ſa dépenſe, ſont principalement néceſſaires aux filles.

CHAPITRE IV.

Imitation à craindre.

L'Ignorance des enfants, dans le cerveau deſquels rien n'eſt encore imprimé, & qui n'ont aucune habitude, les rend ſouples & enclins à imiter tout ce qu'ils voient : c'eſt pourquoi il eſt capital de ne leur offrir que de bons modeles. Il ne faut laiſſer approcher d'eux que des gens dont les exemples ſoient utiles à ſuivre. Mais comme il n'eſt pas poſſible qu'ils ne voient, malgré les précautions qu'on prend, beau-

coup de choſes irrégulieres, il faut leur faire remarquer de bonne heure l'impertinence de certaines perſonnes vicieuſes & déraiſonnables, ſur la réputation deſquelles il n'y a rien à ménager; il faut leur montrer combien on eſt mépriſé & digne de l'être, combien on eſt miſérable, quand on s'abandonne à ſes paſſions, & qu'on ne cultive point ſa raiſon. On peut ainſi, ſans les accoutumer à la moquerie, leur former le goût, & les rendre ſenſibles aux vraies bienſéances. Il ne faut pas même s'abſtenir de les prévenir, en général, ſur certains défauts, quoiqu'on puiſſe craindre de leur ouvrir par-là les yeux ſur les foibleſſes des gens qu'ils doivent reſpecter : car outre qu'on ne doit pas eſpérer, & qu'il n'eſt point juſte de les entretenir dans l'ignorance des véritables regles là-deſſus; d'ailleurs, le plus sûr moyen de les tenir dans leur devoir, eſt de leur perſuader qu'il faut ſupporter les défauts d'autrui; qu'on ne doit pas même en juger légérement; qu'ils paroiſſent ſouvent plus grands qu'ils ne ſont; qu'ils ſont réparés par des qualités avantageuſes; & que rien n'étant parfait ſur la terre, on doit admirer ce qui a le moins d'imperfection. Enfin, quoiqu'il faille réſerver de telles inſtructions pour l'extrémité, il faut pourtant leur donner les vrais principes, & les préſerver

ſerver d'imiter tout le mal qu'ils ont devant les yeux.

Il faut auſſi les empêcher de contrefaire les gens ridicules; car ces manieres moqueuſes & comédiennes ont quelque choſe de bas & de contraire aux ſentiments honnêtes. Il eſt à craindre que les enfants ne les prennent; parce que la chaleur de leur imagination & la ſoupleſſe de leur corps, jointes à leur enjouement, leur font aiſément prendre toutes ſortes de formes, pour repréſenter ce qu'ils voient de ridicule.

Cette pente à imiter, qui eſt dans les enfants, produit des maux infinis, quand on les livre à des gens ſans vertu, qui ne ſe contraignent guères devant eux; mais Dieu a mis par cette pente dans les enfants, dequoi ſe plier facilement à tout ce qu'on leur montre pour le bien. Souvent ſans leur parler, on n'auroit qu'à leur faire voir en autrui ce qu'on voudroit qu'ils fiſſent.

CHAPITRE V.

Inſtructions indirectes : il ne faut pas preſſer les enfants.

JE crois même qu'il faudroit ſouvent ſe ſervir de ces inſtructions indirectes, qui ne ſont point ennuyeuſes, comme les leçons & les remontrances, ſeulement pour réveiller leur attention ſur les exemples qu'on leur donneroit.

Une perſonne pourroit demander quelquefois devant eux à une autre : Pourquoi faites-vous cela ? & l'autre répondroit : Je le fais par telle raiſon. Par exemple : Pourquoi avez-vous avoué votre faute ? C'eſt que j'en aurois fait encore une plus grande de la déſavouer lâchement par un menſonge, & qu'il n'y a rien de plus beau que de dire franchement : J'ai tort. Après cela, la premiere perſonne peut louer celle qui s'eſt ainſi accuſée elle-même ; mais il faut que tout cela ſe faſſe ſans affectation : car les enfants ſont bien plus pénétrants qu'on ne croit ; & dès qu'ils ont apperçu quelque fineſſe dans ceux qui les gouvernent, ils perdent la ſimplicité & la confiance qui leur ſont naturelles.

Nous avons remarqué que le cerveau des enfants eſt tout enſemble chaud & humide; ce qui leur cauſe un mouvement continuel. Cette molleſſe du cerveau fait que toutes choſes s'y impriment facilement, & que les images de tous les objets ſenſibles y ſont très-vives. Ainſi il faut ſe hâter d'écrire dans leurs têtes, pendant que les caracteres s'y forment aiſément; mais il faut bien choiſir les images qu'on y doit graver: car on ne doit verſer dans un réſervoir ſi petit & ſi précieux, que des choſes exquiſes; il faut ſe ſouvenir qu'on ne doit à cet âge verſer dans les eſprits que ce qu'on ſouhaite qui y demeure toute la vie. Les premieres images gravées, pendant que le cerveau eſt encore mol, & que rien n'y eſt écrit, ſont les plus profondes. D'ailleurs, elles ſe durciſſent à meſure que l'âge deſſeche le cerveau; ainſi elles deviennent ineffaçables: delà vient que quand on eſt vieux, on ſe ſouvient diſtinctement des choſes de la jeuneſſe, quoiqu'éloignées; au lieu qu'on ſe ſouvient moins de celles qu'on a vues dans un âge plus avancé, parce que les traces en ont été faites dans le cerveau, lorſqu'il étoit déja deſſéché, & plein d'autres images.

Quand on entend faire ces raiſonnements, on a peine à les croire. Il eſt pour-

tant vrai qu'on raiſonne de même ſans s'en appercevoir. Ne dit-on pas tous les jours : j'ai pris mon pli, je ſuis trop vieux pour changer, j'ai été nourri de cette façon ? D'ailleurs, ne ſent-on pas un plaiſir ſingulier à rappeller les images de la jeuneſſe ? Les plus fortes inclinations ne ſont-elles pas celles qu'on a priſes à cet âge ? Tout cela ne prouve-t-il pas que les premieres impreſſions & les premieres habitudes ſont les plus fortes ? Si l'enfance eſt propre à graver des images dans le cerveau, il faut avouer qu'elle l'eſt moins au raiſonnement. Cette humidité du cerveau, qui rend les impreſſions faciles, étant jointe à une grande chaleur, fait une agitation qui empêche toute application ſuivie.

Le cerveau des enfants eſt comme une bougie allumée dans un lieu expoſé au vent ; ſa lumiere vacille toujours. L'enfant vous fait une queſtion ; & avant que vous répondiez, ſes yeux s'élevent vers le plancher, il compte toutes les figures qui y ſont peintes, ou tous les morceaux de vitres qui ſont aux fenêtres : ſi vous voulez le ramener à ſon premier objet, vous le gênez comme ſi vous le teniez en priſon. Ainſi il faut ménager avec grand ſoin les organes, en attendant qu'ils s'affermiſſent : répondez-lui promptement à ſa queſtion, &

laiſſez-lui en faire d'autres à ſon gré; entretenez ſeulement ſa curioſité, & faites dans ſa mémoire un amas de bons matériaux. Viendra le temps qu'ils s'aſſembleront d'eux-mêmes, & que le cerveau ayant plus de conſiſtance, l'enfant raiſonnera de ſuite : cependant bornez-vous à le redreſſer, quand il ne raiſonnera pas juſte, & à lui faire ſentir ſans empreſſement, ſelon les ouvertures qu'il vous donnera, ce que c'eſt que tirer droit une conſéquence.

Laiſſez donc jouer un enfant, & mêlez l'inſtruction avec le jeu : que la ſageſſe ne ſe montre à lui que par intervalle & avec un viſage riant; gardez-vous de le fatiguer par une exactitude indiſcrette.

Si l'enfant ſe fait une idée triſte & ſombre de la vertu; ſi la liberté & le déréglement ſe préſentent à lui ſous une figure agréable, tout eſt perdu; vous travaillez en vain : ne le laiſſez jamais flatter par de petits eſprits, ou par des gens ſans regle. On s'accoutume à aimer les mœurs & les ſentiments des gens qu'on aime : le plaiſir qu'on trouve d'abord avec les mal-honnêtes gens, fait peu à peu eſtimer ce qu'ils ont même de mépriſable.

Pour rendre les gens de bien agréables aux enfants, faites-leur remarquer ce qu'ils ont d'aimable & de commode; leur ſincé-

rité, leur modeſtie, leur déſintéreſſement, leur fidélité, leur diſcrétion, mais ſur-tout leur piété, qui eſt la ſource de tout le reſte.

Si quelqu'un d'entre eux a quelque choſe de choquant, dites : La piété ne donne point ces défauts-là ; quand elle eſt parfaite, elle les ôte, ou du moins elle les adoucit. Après tout, il ne faut point s'opiniâtrer à faire goûter aux enfants certaines perſonnes pieuſes, dont l'extérieur eſt dégoûtant.

Quoique vous veilliez ſur vous-mêmes, pour n'y laiſſer rien voir que de bon, n'attendez pas que l'enfant ne trouve jamais aucun défaut en vous : ſouvent il appercevra juſqu'à vos fautes les plus légeres.

Saint Auguſtin nous apprend qu'il avoit remarqué, dès ſon enfance, la vanité de ſes maîtres ſur les études. Ce que vous avez de meilleur & de plus preſſé à faire, c'eſt de connoître vous-même vos défauts auſſi-bien que l'enfant les connoîtra, & de vous en faire avertir par des amis ſinceres. D'ordinaire ceux qui gouvernent les enfants, ne leur pardonnent rien, & ſe pardonnent tout à eux-mêmes : cela excite dans les enfants un eſprit de critique & de malignité ; de façon que quand ils ont vu faire quelque faute à la perſonne qui les gouverne, ils en ſont ravis, & ne cherchent qu'à la mépriſer.

Evitez cet inconvénient ; ne craignez

point de parler des défauts qui ſont viſibles en vous, & des fautes qui vous auront échappé devant l'enfant. Si vous le voyez capable d'entendre raiſon là-deſſus, dites-lui que vous voulez lui donner l'exemple de ſe corriger de ſes défauts, en vous corrigeant des vôtres : par-là vous tirerez de vos imperfections mêmes dequoi inſtruire & édifier l'enfant, dequoi l'encourager pour ſa correction ; vous éviterez même le mépris & le dégoût que vos défauts pourroient lui donner pour votre perſonne.

En même-temps il faut chercher tous les moyens de rendre agréables à l'enfant les choſes que vous exigez de lui. En avez-vous quelqu'une de fâcheuſe à propoſer : faites-lui entendre que la peine ſera bientôt ſuivie du plaiſir ; montrez-lui toujours l'utilité des choſes que vous lui enſeignez ; faites-lui en voir l'uſage par rapport au commerce du monde & aux devoirs des conditions : ſans cela, l'étude lui paroît un travail abſtrait, ſtérile & épineux. A quoi ſert, diſent-ils en eux-mêmes, d'apprendre toutes ces choſes dont on ne parle point dans les converſations, & qui n'ont aucun rapport à tout ce qu'on eſt obligé de faire ? Il faut donc leur rendre raiſon de tout ce qu'on leur enſeigne. C'eſt, leur direz-vous, pour vous mettre en état de bien faire ce que vous

ferez un jour; c'eſt pour vous former le jugement; c'eſt pour vous accoutumer à bien raiſonner ſur toutes les affaires de la vie. Il faut toujours leur montrer un but ſolide & agréable qui les ſoutienne dans le travail, & ne prétendre jamais les aſſujettir par une autorité ſeche & abſolue.

A meſure que leur raiſon augmente, il faut auſſi de plus en plus raiſonner avec eux ſur les beſoins de leur éducation, non pour ſuivre toutes leurs penſées, mais pour en profiter lorſqu'ils feront connoître leur état véritable, pour éprouver leur diſcernement, & pour leur faire goûter les choſes qu'on veut qu'ils faſſent.

Ne prenez jamais, ſans une extrême néceſſité, un air auſtere & impérieux, qui fait trembler les enfants; ſouvent c'eſt affection & pédanterie dans ceux qui gouvernent: car pour les enfants, ils ne ſont d'ordinaire que trop timides & honteux. Vous leur fermeriez le cœur, & leur ôteriez la confiance, ſans laquelle il n'y a nul fruit à eſpérer de l'éducation; faites-vous aimer d'eux, qu'ils ſoient libres avec vous, & qu'ils ne craignent point de vous laiſſer voir leurs défauts. Pour y réuſſir, ſoyez indulgent à ceux qui ne ſe déguiſent point devant vous. Ne paroiſſez, ni étonné, ni irrité de leurs mauvaiſes inclinations; au

contraire, compatiſſez à leurs foibleſſes : quelquefois il en arrivera cet inconvénient, qu'ils ſeront moins retenus par la crainte ; mais à tout prendre, la confiance & la ſincérité leur ſont plus utiles que l'autorité rigoureuſe.

D'ailleurs, l'autorité ne laiſſera pas de trouver ſa place, ſi la confiance & la perſuaſion ne ſont pas aſſez fortes : mais il faut toujours commencer par une conduite ouverte, gaie & familiere, ſans baſſeſſe, qui vous donne moyen de voir agir les enfants dans leur état naturel, & de les connoître à fond. Enfin, quand même vous les réduiriez par l'autorité à obſerver toutes vos regles, vous n'iriez pas à votre but ; tout ſe tourneroit en formalités gênantes, & peut-être en hypocriſie ; vous les dégoûteriez du bien dont vous devez chercher uniquement à leur inſpirer l'amour.

Si le Sage a toujours recommandé aux Parents de tenir la verge aſſidument levée ſur les enfants ; s'il a dit qu'un Pere qui ſe joue avec ſon fils, pleurera dans la ſuite ; ce n'eſt pas qu'il ait blamé une éducation douce & patiente. Il condamne ſeulement ces parents foibles & inconſidérés, qui flattent les paſſions de leurs enfants, qui ne cherchent qu'à s'en divertir pen-

dant leur enfance, juſqu'à leur ſouffrir toutes ſortes d'excès.

Ce qu'il en faut conclure, eſt que les Parents doivent toujours conſerver de l'autorité pour la correction ; car il y a des naturels qu'il faut dompter par la crainte ; mais, encore une fois, il ne faut le faire que quand on ne ſauroit faire autrement.

Un enfant qui n'agit encore que par imagination, & qui confond dans ſa tête les choſes qui ſe préſentent à lui liées enſemble, hait l'étude & la vertu, parce qu'il eſt prévenu d'averſion pour la perſonne qui lui en parle.

Voilà d'où vient cette idée ſi ſombre & ſi affreuſe de la piété, qu'il retient toute ſa vie ; c'eſt ſouvent tout ce qui lui reſte d'une éducation ſévere. Souvent il faut tolérer des choſes qui auroient beſoin d'être corrigées, & attendre le moment où l'eſprit de l'enfant ſera diſpoſé à profiter de la correction. Ne le reprenez jamais, ni dans ſon premier mouvement, ni dans le vôtre : ſi vous le faites dans le vôtre, il s'apperçoit que vous agiſſez par humeur & par promptitude, & non par raiſon & par amitié ; vous perdez, ſans reſſource, votre autorité. Si vous le reprenez dans ſon premier mouvement, il n'a pas l'eſprit aſſez libre pour avouer ſa faute, pour vain-

cre ſa paſſion, & pour ſentir l'importance de vos avis. C'eſt même expoſer l'enfant à perdre le reſpect qu'il vous doit : montrez-lui toujours que vous vous poſſédez ; rien ne le lui fera mieux voir que votre patience. Obſervez tous les moments pendant pluſieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction. Ne dites point à l'enfant ſon défaut, ſans ajouter quelque moyen de le ſurmonter, qui l'encourage à le faire ; car il faut éviter le chagrin & le découragement, que la correction inſpire quand elle eſt ſeche. Si on trouve un enfant un peu raiſonnable, je crois qu'il faut l'engager inſenſiblement à demander qu'on lui diſe ſes défauts : c'eſt le moyen de les lui dire ſans l'affliger ; ne lui en dites même jamais pluſieurs à la fois.

Il faut conſidérer que les enfants ont la tête foible, que leur âge ne les rend encore ſenſibles qu'au plaiſir, & qu'on leur demande ſouvent une exactitude & un ſérieux dont ceux qui l'exigent ſeroient incapables. On fait même une dangereuſe impreſſion d'ennui & de triſteſſe ſur leur tempérament, en leur parlant toujours des mots & des choſes qu'ils n'entendent point : nulle liberté, nul enjouement ; toujours leçon, ſilence, poſture gênée, correction & menaces.

Les Anciens l'entendoient bien mieux : c'eſt par le plaiſir des vers & de la muſique, que les principales Sciences, les maximes de vertu, & la politeſſe des mœurs s'introduiſirent chez les Hébreux, chez les Egyptiens & chez les Grecs. Les gens ſans lecture ont peine à le croire : tout cela eſt éloigné de nos coutumes. Cependant, ſi peu qu'on connoiſſe l'Hiſtoire, il n'y a pas moyen de douter que ce n'ait été la pratique vulgaire de pluſieurs ſiecles. Du moins retranchons-nous dans le nôtre, à joindre l'agréable à l'utile autant que nous le pouvons.

Mais quoiqu'on ne puiſſe guères eſpérer de ſe paſſer toujours d'employer la crainte pour le commun des enfants dont le naturel eſt dur & indocile, il ne faut pourtant y avoir recours qu'après avoir éprouvé patiemment tous les autres remedes. Il faut même toujours faire entendre diſtinctement aux enfants à quoi ſe réduit tout ce qu'on leur demande, moyennant quoi on ſera content d'eux : car il faut que la joie & la confiance ſoient leur diſpoſition ordinaire; autrement on obſcurcit leur eſprit, on abat leur courage : s'ils ſont vifs, on les irrite; s'ils ſont mols, on les rend ſtupides. La crainte eſt comme les remedes violents qu'on emploie dans les mala-

dies extrêmes; ils purgent, mais ils alterent le tempérament, & uſent les organes : une ame menée par la crainte en eſt toujours plus foible.

Au reſte, quoiqu'il ne faille pas toujours menacer ſans châtier, de peur de rendre les menaces mépriſables, il faut pourtant châtier encore moins qu'on ne menace: pour les châtiments la peine doit être auſſi légere qu'il eſt poſſible, mais accompagnée de toutes les circonſtances qui peuvent piquer l'enfant de honte & de remords. Par exemple, montrez-lui tout ce que vous avez fait pour éviter cette extrémité; paroiſſez-lui-en affligé; parlez devant lui avec d'autres perſonnes, du malheur de ceux qui manquent de raiſon & d'honneur, juſqu'à ſe faire châtier; retranchez-lui les marques d'amitié ordinaires, juſqu'à ce que vous voyiez qu'il ait beſoin de conſolation; rendez ce châtiment public ou ſecret, ſelon que vous jugerez qu'il ſera plus utile à l'enfant, ou de lui cauſer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui épargne; réſervez cette honte publique pour ſervir de dernier remede; ſervez-vous quelquefois d'une perſonne raiſonnable qui conſole l'enfant, qui lui diſe ce que vous ne devez pas alors lui dire vous-même, qui le guériſſe de la mauvaiſe honte, qui le

diſpoſe à revenir à vous, & auquel l'enfant dans ſon émotion puiſſe ouvrir ſon cœur plus librement qu'il n'oſeroit le faire devant vous. Mais ſur-tout, qu'il ne paroiſſe jamais que vous demandiez de l'enfant que les ſoumiſſions néceſſaires; tâchez de faire en ſorte qu'il s'y condamne lui-même, qu'il l'exécute de bonne grace, & qu'il ne vous reſte qu'à adoucir la peine qu'il aura acceptée : chacun doit employer les regles générales ſelon les beſoins particuliers. Les hommes, & ſur-tout les enfants, ne ſe reſſemblent pas toujours à eux-mêmes : ce qui eſt bon aujourd'hui eſt dangereux demain; une conduite toujours uniforme ne peut être utile.

Le moins qu'on peut faire des leçons en forme, c'eſt le meilleur; on peut inſinuer une infinité d'inſtructions plus utiles que les leçons mêmes dans des converſations gaies. J'ai vu divers enfants qui ont appris à lire en ſe jouant : on n'a qu'à leur raconter des choſes divertiſſantes, qu'on tire d'un Livre en leur préſence, & leur faire connoître inſenſiblement les lettres; après cela ils ſouhaitent d'eux-mêmes de pouvoir aller à la ſource de ce qui leur a donné du plaiſir.

Les deux choſes qui gâtent tout, c'eſt qu'on leur fait apprendre à lire d'abord en

Latin, ce qui leur ôte tout le plaiſir de la lecture, & qu'on veut les accoutumer à lire avec une emphaſe forcée & ridicule. Il faut leur donner un Livre bien relié, doré même ſur tranche, avec de belles images, & des caracteres bien formés. Tout ce qui réjouit l'imagination facilite l'étude : il faut tâcher de choiſir un Livre plein d'Hiſtoires courtes & merveilleuſes : cela fait, ne ſoyez pas en peine que l'enfant n'apprenne à lire ; ne le fatiguez pas même pour le faire lire exactement ; laiſſez-le prononcer naturellement comme il parle ; les autres tons ſont toujours mauvais, & ſentent la déclamation du Collége : quand ſa langue ſera dénouée, ſa poitrine plus forte, & l'habitude de lire plus grande, il lira ſans peine, avec plus de grace & plus diſtinctement.

La maniere d'enſeigner à écrire doit être à peu près de même. Quand les enfants ſavent déja un peu lire, on leur peut faire un divertiſſement de former des lettres, & s'ils ſont pluſieurs enſemble, il faut y mettre de l'émulation. Les enfants ſe portent d'eux-mêmes à faire des figures ſur le papier : ſi peu qu'on aide cette inclination ſans la gêner trop, ils formeront les lettres en ſe jouant, & s'accoutumeront peu à peu à écrire. On peut même

les y exciter, en leur promettant quelque récompenſe qui ſoit de leur goût, & qui n'ait point de conſéquence dangereuſe.

Ecrivez-moi un billet, dira-t-on, mandez telle choſe à votre frere, ou à votre couſin : tout cela fait plaiſir à l'enfant, pourvu qu'aucune image triſte de leçon réglée ne le trouble. Une libre curioſité, dit ſaint Auguſtin, ſur ſa propre expérience, excite bien plus l'eſprit des enfants, qu'une regle & une néceſſité impoſée par la crainte.

Remarquez un grand défaut des éducations ordinaires : on met tout le plaiſir d'un côté, & tout l'ennui de l'autre; tout l'ennui dans l'étude, tout le plaiſir dans les divertiſſements. Que peut faire alors un enfant, ſinon ſupporter impatiemment cette regle, & courir ardemment après les jeux?

Tâchons donc de changer cet ordre; rendons l'étude agréable; cachons-la ſous l'apparence de la liberté & du plaiſir; ſouffrons que les enfants interrompent quelquefois l'étude par de petites ſaillies de divertiſſement; ils ont beſoin de ces diſtractions pour délaſſer leur eſprit.

Laiſſons leur vue ſe promener un peu; permettons-leur même de temps en temps quelque digreſſion ou quelque jeu, afin que

que leur eſprit ſe mette au large; puis ramenons-les doucement au but. Une régularité trop exacte à exiger d'eux des études ſans interruption, leur nuit beaucoup: ſouvent ceux qui les gouvernent, affectent cette régularité, parce qu'elle leur eſt plus commode qu'une ſujétion continuelle à profiter de tous les moments. En même-temps ôtons aux divertiſſements des enfants tout ce qui peut les paſſionner trop: tout ce qui peut délaſſer l'eſprit, lui offrir une variété agréable, ſatisfaire ſa curioſité pour les choſes utiles, exercer le corps aux Arts convenables; tout cela doit être employé dans les divertiſſements des enfants. Ceux qu'ils aiment le mieux, ſont ceux où le corps eſt en mouvement: ils ſont contents, pourvu qu'ils changent ſouvent de place; un volant, ou une boule ſuffit. Ainſi il ne faut pas être en peine de leurs plaiſirs: ils en inventent aſſez eux-mêmes; il ſuffit de les laiſſer faire, de les obſerver avec un viſage gai, & de les modérer dès qu'ils s'échauffent trop. Il eſt bon ſeulement de leur faire ſentir, autant qu'il eſt poſſible, les plaiſirs que l'eſprit peut donner, comme la converſation, les nouvelles, les hiſtoires, & pluſieurs jeux d'induſtrie qui renferment quelque inſtruction. Tout cela aura ſon uſage en ſon temps;

mais il ne faut pas forcer le goût des enfants là-dessus : on ne doit que leur offrir des ouvertures ; un jour leur corps sera moins disposé à se remuer, & leur esprit agira davantage.

Le soin qu'on prendra cependant à assaisonner de plaisir les occupations sérieuses, servira beaucoup à rallentir l'ardeur de la jeunesse pour les divertissements dangereux. C'est la sujétion & l'ennui qui donnent tant d'impatience de se divertir. Si une fille s'ennuyoit moins à être auprès de sa mere, elle n'auroit pas tant d'envie de lui échapper, pour aller chercher des compagnies moins bonnes.

Dans le choix des divertissements, il faut éviter toutes les sociétés suspectes. Point de garçons avec les filles, ni même des filles dont l'esprit ne soit réglé & sûr. Les jeux qui dissipent & qui passionnent trop, ou qui accoutument à une agitation du corps immodeste pour une fille, les fréquentes sorties de la maison, & les conversations qui peuvent donner l'envie d'en sortir souvent, doivent être évitées. Quand on ne s'est encore gâté par aucun grand divertissement, & qu'on n'a fait naître en soi aucune passion ardente, on trouve aisément la joie : la santé & l'innocence sont les vraies sources ; mais les gens qui ont

eu le malheur de s'accoutumer aux plaiſirs violents, perdent le goût des plaiſirs modérés, & s'ennuient toujours dans une recherche inquiete de la joie.

On ſe gâte le goût pour les divertiſſements comme pour les viandes ; on s'accoutume tellement aux choſes de haut goût, que les viandes communes & ſimplement aſſaiſonnées, deviennent fades & inſipides. Craignons donc ces grands ébranlements de l'ame, qui préparent l'ennui & le dégoût : ſur-tout ils ſont plus à craindre pour les enfants qui réſiſtent moins à ce qu'ils ſentent, & qui veulent être toujours émus ; tenons-les dans le goût des choſes ſimples, qu'il ne faille point de grands apprêts de viande pour les nourrir, ni de divertiſſements pour les réjouir. La ſobriété donne toujours aſſez d'appétit, ſans avoir beſoin de le réveiller par des ragoûts qui portent à l'intempérance. La tempérance, diſoit un Ancien, eſt la meilleure ouvriere de la volupté. Avec cette tempérance qui fait la ſanté du corps & de l'ame, on eſt toujours dans une joie douce & modérée ; on n'a beſoin, ni de machines, ni de ſpectacles, ni de dépenſe pour ſe réjouir : un petit jeu qu'on invente, une lecture, un travail qu'on entreprend, une promenade, une converſation innocente qui délaſſe après le

travail, font ſentir une joie plus pure que la Muſique la plus charmante.

Les plaiſirs ſimples ſont moins vifs & moins ſenſibles, il eſt vrai; les autres enlevent l'ame en remuant les reſſorts des paſſions : mais les plaiſirs ſimples ſont d'un meilleur uſage; ils donnent une joie égale & durable ſans aucune ſuite maligne. Ils ſont toujours bienfaiſants; au lieu que les autres plaiſirs ſont comme les vins frelatés, qui plaiſent d'abord plus que les naturels, mais qui alterent & qui nuiſent à la ſanté. Le tempérament de l'ame ſe gâte, auſſi-bien que le goût, par la recherche de ces plaiſirs vifs & piquants. Tout ce qu'on peut faire pour les enfants qu'on gouverne, c'eſt de les accoutumer à cette vie ſimple, d'en fortifier en eux l'habitude le plus long-temps qu'on peut, de les prévenir de la crainte des inconvénients attachés aux autres plaiſirs, & de ne les point abandonner à eux-mêmes, comme on fait d'ordinaire dans l'âge où les paſſions commencent à ſe faire ſentir, & où, par conſéquent, ils ont plus beſoin d'être retenus.

Il faut avouer que de toutes les peines de l'éducation, aucune n'eſt comparable à celle d'élever des enfants qui manquent de ſenſibilité. Les naturels vifs & ſenſibles ſont capables de terribles égarements : les paſ-

ſions & la préſomption les entraînent; mais auſſi ils ont de grandes reſſources, & reviennent ſouvent de loin : l'inſtruction eſt en eux un germe caché, qui pouſſe, & qui fructifie quelquefois, quand l'expérience vient au ſecours de la raiſon, & que les paſſions s'attiédiſſent; au moins on ſait par où on peut les rendre attentifs, & réveiller leur curioſité. On a en eux dequoi les intéreſſer à ce qu'on leur enſeigne, & les piquer d'honneur; au lieu qu'on n'a aucune priſe ſur les naturels indolents. Toutes les penſées de ceux-ci ſont des diſtractions : ils ne ſont jamais où ils doivent être; on ne peut même les toucher juſqu'au vif par les corrections; ils écoutent tout, & ne ſentent rien. Cette indolence rend l'enfant négligent & dégoûté de tout ce qu'il fait: c'eſt alors que la meilleure éducation court riſque d'échouer, ſi on ne ſe hâte d'aller au devant du mal dès la premiere enfance. Beaucoup de gens qui n'approfondiſſent guères, concluent de ce mauvais ſuccès, que c'eſt la nature qui fait tout pour former des hommes de mérite, & que l'éducation n'y peut rien; au lieu qu'il faudroit ſeulement conclurre, qu'il y a des naturels ſemblables aux terres ingrates ſur qui la culture fait peu. C'eſt encore bien pis, quand ces éducations ſi difficiles ſont traverſées,

ou négligées, ou mal réglées dans leurs commencements.

Il faut encore obſerver qu'il y a des naturels d'enfants auxquels on ſe trompe beaucoup : ils paroiſſent d'abord jolis, parce que les premieres graces de l'enfance ont un luſtre qui couvre tout. On y voit je ne ſais quoi de tendre & d'aimable, qui empêche d'examiner de près le détail des traits du viſage. Tout ce qu'on trouve d'eſprit en eux ſurprend, parce qu'on n'en attend point de cet âge. Toutes les fautes de jugement leur ſont permiſes, & ont la grace de l'ingénuité : on prend une certaine vivacité du corps, qui ne manque jamais de paroître dans les enfants, pour celle de l'eſprit. De-là vient que l'enfance ſemble promettre tant, & qu'elle donne ſi peu. Tel a été célebre par ſon eſprit à l'âge de cinq ans, qui eſt tombé dans l'obſcurité & dans le mépris, à meſure qu'on l'a vu croître. De toutes les qualités qu'on voit dans les enfants, il n'y en a qu'une ſur laquelle on puiſſe compter ; c'eſt le bon raiſonnement ; il croît toujours avec eux, pourvu qu'il ſoit bien cultivé ; les graces de l'enfance s'effacent, la vivacité s'éteint, la tendreſſe de cœur ſe perd même ſouvent, parce que les paſſions & le commerce des hommes politiques endurciſſent inſenſiblement les

jeunes gens qui entrent dans le monde. Tâchez donc de découvrir au travers des graces de l'enfance, ſi le naturel que vous avez à gouverner manque de curioſité, & s'il eſt peu ſenſible à une honnête émulation. En ce cas, il eſt difficile que toutes les perſonnes chargées de ſon éducation, ne ſe rebutent bientôt dans un travail ſi ingrat & ſi épineux. Il faut donc remuer promptement tous les reſſorts de l'ame de l'enfant, pour le tirer de cet aſſoupiſſement. Si vous prévoyez cet inconvénient, ne preſſez pas d'abord les inſtructions ſuivies; gardez-vous bien de charger ſa mémoire; car c'eſt ce qui étonne, & qui appeſantit le cerveau : ne le fatiguez point par des regles gênantes; égayez-le, puiſqu'il tombe dans l'extrémité contraire à la préſomption; ne craignez point de lui montrer avec diſcrétion de quoi il eſt capable; contentez-vous de peu; faites-lui remarquer ſes moindres ſuccès; repréſentez-lui combien mal-à-propos il a craint de ne pouvoir réuſſir dans des choſes qu'il fait bien; mettez en œuvre l'émulation. La jalouſie eſt plus violente dans les enfants qu'on ne ſauroit ſe l'imaginer : on en voit quelquefois qui ſechent, & qui dépériſſent d'une langueur ſecrete, parce que d'autres ſont plus aimés & plus careſſés qu'eux. C'eſt

une cruauté trop ordinaire aux meres, que de leur faire ſouffrir ce tourment : mais il faut ſavoir employer ce remede dans les beſoins preſſants contre l'indolence. Mettez devant l'enfant que vous élevez, d'autres enfants qui ne faſſent guères mieux que lui. Des exemples diſproportionnés à ſa foibleſſe, acheveroient de le décourager. Donnez-lui de temps en temps de petites victoires ſur ceux dont il eſt jaloux; engagez-le, ſi vous le pouvez, à rire librement avec vous de ſa timidité; faites-lui voir des gens timides comme lui, qui ſurmontent enfin leur tempérament; apprenez-lui par des inſtructions indirectes à l'occaſion d'autrui, que la timidité & la pareſſe étouffent l'eſprit; que les gens mols & inappliqués, quelque génie qu'ils aient, ſe rendent imbécilles, & ſe dégradent eux-mêmes. Mais gardez-vous bien de lui donner ces inſtructions d'un ton auſtere & impatient; car rien ne renfonce tant au dedans de lui-même un enfant mol & inutile que la rudeſſe : au contraire, redoublez vos ſoins, pour aſſaiſonner de facilité & de plaiſirs proportionnés à ſon naturel, le travail que vous ne pouvez lui épargner. Peut-être faudra-t-il même de temps en temps le piquer par le mépris & par les reproches : vous ne devez pas le faire vous-

même ; il faut qu'un inférieur, comme un autre enfant, le faſſe, ſans que vous paroiſſiez le ſavoir.

Saint Auguſtin raconte qu'un reproche fait à ſainte Monique ſa mere, dans ſon enfance, par une ſervante, la toucha juſqu'à la corriger d'une mauvaiſe habitude de boire du vin pur, dont la véhémence & la ſévérité de ſa gouvernante n'avoient pu la préſerver. Il faut donc tâcher de donner du goût à l'eſprit de ces ſortes d'enfants, comme on tâche d'en donner au corps de certains malades. On leur laiſſe chercher ce qui peut guérir leur dégoût; on leur ſouffre quelques fantaiſies aux dépens même des régles, pourvu qu'elles n'aillent pas à des excès dangereux. Il eſt bien plus difficile de donner du goût à ceux qui n'en ont point, que de former le goût de ceux qui ne l'ont pas encore tel qu'il doit être.

Il y a une autre eſpece de ſenſibilité encore plus difficile & plus importante à donner; c'eſt celle de l'amitié. Dès qu'un enfant en eſt capable, il n'eſt plus queſtion que de tourner ſon cœur vers des perſonnes qui lui ſoient utiles. L'amitié le menera preſqu'à toutes les choſes qu'on voudra de lui : on a un lien aſſuré pour l'attirer au bien, pourvu qu'on s'en ſache ſer-

vir : il ne reſte plus à craindre que l'excès ou le mauvais choix dans ſes affections. Mais il y a d'autres enfants qui naiſſent politiques, cachés, indifférents : pour rapporter ſecrétement tout à eux-mêmes, ils trompent leurs parents, que la tendreſſe rend crédules ; ils font ſemblant de les aimer ; ils étudient leurs inclinations, pour s'y conformer ; ils paroiſſent plus dociles que les autres enfants du même âge, qui agiſſent, ſans déguiſement, ſelon leur humeur : leur ſoupleſſe, qui cache une volonté âpre, paroît une véritable douceur ; & leur naturel diſſimulé ne ſe déploie tout entier, que quand il n'eſt plus temps de le redreſſer.

S'il y a quelque naturel d'enfant ſur lequel l'éducation ne puiſſe rien, on peut dire que c'eſt celui-là ; & cependant il faut avouer que le nombre en eſt plus grand qu'on ne s'imagine. Les parents ne peuvent ſe réſoudre à croire que leurs enfants aient le cœur mal fait : quand ils ne veulent pas le voir d'eux-mêmes, perſonne n'oſe entreprendre de les en convaincre, & le mal augmente toujours. Le principal remede ſeroit de mettre les enfants, dès le premier âge, dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations. Il faut toujours les connoître à fond, avant que de

les corriger. Ils ſont naturellement ſimples & ouverts; mais ſi peu qu'on les gêne, ou qu'on leur donne quelque exemple de déguiſement, ils ne reviennent plus à cette premiere ſimplicité. Il eſt vrai que Dieu ſeul donne la tendreſſe & la bonté de cœur : on peut ſeulement tâcher de l'exciter par des exemples généreux, par des maximes d'honneur & de déſintéreſſement, par le mépris des gens qui s'aiment trop eux-mêmes. Il faut eſſayer de faire goûter de bonne heure aux enfants, avant qu'ils aient perdu cette premiere ſimplicité des mouvements les plus naturels, le plaiſir d'une amitié cordiale & réciproque. Rien n'y ſervira tant, que de mettre d'abord auprès d'eux des gens qui ne leur montrent jamais rien de dur, de faux, de bas & d'intéreſſé. Il vaudroit mieux ſouffrir auprès d'eux des gens qui auroient d'autres défauts, & qui fuſſent exempts de ceux-là. Il faut encore louer les enfants de tout ce que l'amitié leur fait faire, pourvu qu'elle ne ſoit point trop déplacée, ou trop ardente. Il faut encore que les parents leur paroiſſent pleins d'une amitié ſincere pour eux; car les enfants apprennent ſouvent de leurs parents mêmes à n'aimer rien. Enfin, je voudrois retrancher devant eux à l'égard des amis

tous les compliments ſuperflus, toutes les démonſtrations feintes d'amitié, & toutes les fauſſes careſſes par leſquelles on leur enſeigne à payer de vaines apparences les perſonnes qu'ils doivent aimer.

Il y a un défaut oppoſé à celui que nous venons de repréſenter, qui eſt bien plus ordinaire dans les filles ; c'eſt celui de ſe paſſionner ſur les choſes mêmes les plus indifférentes. Elles ne ſauroient voir deux perſonnes qui ſont mal enſemble, ſans prendre parti dans leur cœur pour l'une contre l'autre ; elles ſont toutes pleines d'affections ou d'averſions ſans fondement ; elles n'apperçoivent aucun défaut dans ce qu'elles eſtiment, ni aucune bonne qualité dans ce qu'elles mépriſent. Il ne faut pas d'abord s'y oppoſer ; car la contradiction fortifieroit ces fantaiſies : mais il faut peu à peu faire remarquer à une jeune perſonne, qu'on connoît mieux qu'elle tout ce qu'il y a de bon dans ce qu'elle aime, & tout ce qu'il y a de mauvais dans ce qui la choque. Prenez ſoin en même-temps de lui faire ſentir, dans les occaſions, l'incommodité des défauts qui ſe trouvent dans ce qui la charme, & la commodité des qualités avantageuſes qui ſe rencontrent dans ce qui lui déplaît ; ne la preſſez pas, vous verrez qu'elle reviendra d'elle-même.

Après cela, faites-lui remarquer ſes entêtements paſſés, avec leurs circonſtances les plus déraiſonnables. Dites-lui doucement qu'elle verra de même ceux dont elle n'eſt pas encore guérie, quand ils ſeront finis. Racontez-lui les erreurs ſemblables où vous avez été à ſon âge. Surtout montrez-lui, le plus ſenſiblement que vous pourrez, le grand mêlange de bien & de mal qu'on trouve dans tout ce qu'on peut aimer & haïr, pour rallentir l'ardeur de ſes amitiés & de ſes averſions.

Ne promettez jamais aux enfants, pour récompenſe, des ajuſtements ou des friandiſes : c'eſt faire deux maux; le premier, de leur inſpirer de l'eſtime pour ce qu'ils doivent mépriſer; & le ſecond, de vous ôter le moyen d'établir d'autres récompenſes qui faciliteroient votre travail. Gardez-vous bien de les menacer de les faire étudier, ou de les aſſujettir à quelque regle. Il faut lire le moins de regles qu'on peut; & lorſqu'on ne peut éviter d'en faire quelqu'une, il la faut faire paſſer doucement ſans lui donner ce nom, & montrant toujours quelque raiſon de commodité pour faire une choſe dans un temps & dans un lieu, plutôt que dans un autre. On courroit riſque de décourager les enfants, ſi on ne les louoit jamais lorſqu'ils font bien.

Quoique les louanges ſoient à craindre à cauſe de la vanité, il faut tâcher de s'en ſervir pour animer les enfants ſans les enivrer.

Nous voyons que ſaint Paul les emploie ſouvent pour encourager les foibles, & pour faire paſſer plus doucement la correction. Les Peres en ont fait le même uſage. Il eſt vrai que pour les rendre utiles, il faut les aſſaiſonner de maniere qu'on en ôte l'exagération, la flatterie, & qu'en même-temps on rapporte tout le bien à Dieu, comme à ſa ſource. On peut auſſi récompenſer les enfants par des jeux innocents, & mêlés de quelque induſtrie; par des promenades, où la converſation ne ſoit pas ſans fruit; par de petits préſents qui ſeront des eſpeces de prix, comme des Tableaux ou des Eſtampes, ou des Médailles, ou des Cartes de Géographie, ou des Livres dorés.

CHAPITRE VI.

De l'uſage des Hiſtoires pour les Enfants.

LEs enfants aiment avec paſſion les contes ridicules. On les voit tous les jours tranſportés de joie, ou verſant des larmes au récit des aventures qu'on leur raconte: ne manquez pas de profiter de ce penchant. Quand vous les voyez diſpoſés à vous entendre, racontez-leur quelque fable courte & jolie; mais choiſiſſez quelques fables d'animaux qui ſoient ingénieuſes & innocentes. Donnez-les pour ce qu'elles ſont, montrez-en le but ſérieux. Pour les fables Payennes, une fille ſera heureuſe de les ignorer toute ſa vie, à cauſe qu'elles ſont impures & pleines d'abſurdités impies. Si vous ne pouvez les faire ignorer toutes à l'enfant, inſpirez-en l'horreur. Quand vous aurez raconté une fable, attendez que l'enfant vous demande d'en dire d'autres: ainſi laiſſez-le toujours dans une eſpece de faim d'en apprendre davantage; enſuite la curioſité étant excitée, racontez certaines hiſtoires choiſies,

mais en peu de mots; liez-les enſemble, & remettez d'un jour à l'autre à dire la ſuite, pour tenir les enfants en ſuſpens, & leur donner de l'impatience de voir la fin; animez vos récits de tons vifs & familiers; faites parler tous vos perſonnages: les enfants, qui ont l'imagination vive, croiront les voir & les entendre. Par exemple, racontez l'Hiſtoire de Joſeph; faites parler ſes freres comme des brutaux, Jacob comme un pere tendre & affligé; que Joſeph parle lui-même; qu'il prenne plaiſir, étant maître en Egypte, à ſe cacher à ſes freres, à leur faire peur, & puis à ſe découvrir. Cette repréſentation naïve, jointe au merveilleux de cette Hiſtoire, charmera un enfant, pourvu qu'on ne le charge pas trop de ſemblables récits; qu'on les lui laiſſe déſirer; qu'on les lui promette même pour récompenſe, quand il ſera ſage; qu'on ne leur donne point l'air d'étude; qu'on n'oblige point l'enfant de les répéter : ces répétitions, à moins qu'ils ne s'y portent d'eux-mêmes, gênent les enfants, & leur ôtent tout l'agrément de ces ſortes d'hiſtoires.

Il faut néanmoins obſerver que ſi l'enfant a quelque facilité de parler, il ſe portera de lui-même à raconter aux perſonnes qu'il aime, les hiſtoires qui lui auront donné

donné plus de plaiſir; mais ne lui en faites point une regle. Vous pouvez vous ſervir de quelque perſonne qui ſera libre avec l'enfant, & qui paroîtra déſirer apprendre de lui ſon hiſtoire. L'enfant ſera ravi de la lui raconter : ne faites pas ſemblant de l'entendre; laiſſez-le dire ſans le reprendre de ſes fautes. Lorſqu'il ſera plus accoutumé à raconter, vous pourrez lui faire remarquer doucement la meilleure maniere de faire une narration, qui eſt de la rendre courte, ſimple & naïve par le choix des circonſtances qui repréſentent mieux le naturel de chaque choſe. Si vous avez pluſieurs enfants, accoutumez-les peu à peu à repréſenter les perſonnages des hiſtoires qu'ils ont appriſes; l'un ſera Abraham, & l'autre Iſaac : ces repréſentations les charmeront plus que d'autres jeux, les accoutumeront à penſer & à dire des choſes ſérieuſes avec plaiſir, & rendront ces hiſtoires ineffaçables dans leur mémoire.

Il faut tâcher de leur donner plus de goût pour les Hiſtoires ſaintes, que pour les autres; non en leur diſant qu'elles ſont plus belles, ce qu'ils ne croiroient peut-être pas, mais en le leur faiſant ſentir ſans le dire. Faites-leur remarquer combien elles ſont importantes, ſingulieres, merveilleuſes, pleines de peintures naturelles, &

d'une noble vivacité. Celle de la Création, de la Chûte d'Adam, du Déluge, de la Vocation d'Abraham, du Sacrifice d'Iſaac, des Aventures de Joſeph que nous avons touchées, de la Naiſſance & de la Fuite de Moïſe, ne ſont pas ſeulement propres à réveiller la curioſité des enfants; mais en leur découvrant l'origine de la Religion, elles en poſent les fondements dans leur eſprit. Il faut ignorer profondément l'eſſentiel de la Religion, pour ne pas voir qu'elle eſt toute hiſtorique: c'eſt par un tiſſu de faits merveilleux que nous trouvons ſon établiſſement, ſa perpétuité, & tout ce qui doit nous la faire pratiquer & croire. Il ne faut pas s'imaginer qu'on veuille engager les gens à s'enfoncer dans la ſcience, quand on leur propoſe toutes ces hiſtoires : elles ſont courtes, variées, propres à plaire aux gens les plus groſſiers. Dieu, qui connoît mieux que perſonne l'eſprit de l'homme qu'il a formé, a mis la Religion dans des faits populaires, qui, bien loin de ſurcharger les ſimples, leur aident à concevoir & à retenir les myſteres. Par exemple, dites à un enfant qu'en Dieu trois Perſonnes égales ne ſont qu'une ſeule nature. A force d'entendre & de répéter ces termes, il les retiendra dans ſa mémoire; mais je doute qu'il

en conçoive le ſens. Racontez-lui que Jeſus-Chriſt, ſortant des eaux du Jourdain, le Pere fit entendre cette voix du Ciel : *C'eſt mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis ma complaiſance ; écoutez-le.* Ajoutez que le Saint-Eſprit deſcendit ſur le Sauveur en forme de Colombe ; vous lui faites ſenſiblement trouver la Trinité dans une hiſtoire qu'il n'oubliera point. Voilà trois Perſonnes, qu'il diſtinguera toujours par la difference de leurs actions : vous n'aurez plus qu'à lui apprendre que, toutes enſemble, elles ne font qu'un ſeul Dieu. Cet exemple ſuffit pour montrer l'utilité des hiſtoires : quoiqu'elles ſemblent allonger l'inſtruction, elles l'abrégent beaucoup, & lui ôtent la ſechereſſe des Catéchiſmes, où les Myſteres ſont détachés des faits : auſſi voyons-nous qu'anciennement on inſtruiſoit par les hiſtoires. La maniere admirable dont ſaint Auguſtin veut qu'on inſtruiſe tous les ignorants, n'étoit point une méthode que ce Pere eût ſeul introduite ; c'étoit la méthode & la pratique univerſelle de l'Egliſe. Elle conſiſtoit à montrer par la ſuite de l'Hiſtoire, la Religion auſſi ancienne que le Monde, Jeſus-Chriſt attendu dans l'ancien Teſtament, & Jeſus-Chriſt regnant dans le nouveau : c'eſt le fond de l'inſtruction Chrétienne.

Cela demande un peu plus de temps & de ſoin que l'inſtruction, à laquelle beaucoup de gens ſe bornent; mais auſſi on ſait véritablement la Religion, quand on fait ce détail : au lieu que quand on l'ignore, on n'a que des idées confuſes ſur Jeſus-Chriſt, ſur l'Evangile, ſur l'Egliſe, ſur la néceſſité de ſe ſoumettre abſolument à ſes déciſions, & ſur le fond des vertus que le nom Chrétien nous doit inſpirer. Le *Catéchiſme Hiſtorique*, imprimé depuis peu de temps, qui eſt un Livre ſimple, court, & bien plus clair que les Catéchiſmes ordinaires, renferme tout ce qu'il faut ſavoir là-deſſus : ainſi on ne peut pas dire qu'on demande beaucoup d'étude. Ce deſſein eſt même celui du Concile de Trente; avec cette différence, que le Catéchiſme du Concile eſt un peu trop mêlé de termes Théologiques pour les perſonnes ſimples.

Joignons donc aux Hiſtoires que j'ai remarquées, le paſſage de la Mer rouge, & le ſéjour du Peuple au Déſert, où il mangeoit un pain qui tomboit du ciel, & buvoit une eau que Moïſe faiſoit couler d'un rocher, en le frappant avec ſa verge. Repréſentez la conquête miraculeuſe de la Terre promiſe, où les eaux du Jourdain remontent vers leur ſource, & les murail-

les d'une Ville tombent d'elles-mêmes à la vue des aſſiégeants. Peignez au naturel les combats de Saül & de David; montrez celui-ci, dès ſa jeuneſſe, ſans armes & avec ſon habit de Berger, vainqueur du fier Géant Goliath; n'oubliez pas la gloire & la ſageſſe de Salomon; faites-le décider entre les deux femmes qui ſe diſputent un enfant; mais montrez-le tombant du haut de cette ſageſſe, & ſe deshonorant par la molleſſe, ſuite preſque inévitable d'une trop grande proſpérité.

Faites parler les Prophetes aux Rois de la part de Dieu; qu'ils liſent dans l'avenir comme dans un Livre; qu'ils paroiſſent humbles, auſteres, & ſouffrant de continuelles perſécutions pour avoir dit la vérité. Mettez en ſa place la premiere ruine de Jéruſalem. Faites voir le Temple brulé, & la Ville ſainte ruinée pour les péchés du Peuple. Racontez la captivité de Babylone, où les Juifs pleuroient leur chere Sion. Avant leur retour, montrez en paſſant les aventures délicieuſes de Tobie & de Judith, d'Eſther & de Daniel. Il ne ſeroit pas même inutile de faire déclarer les enfants ſur les différends caracteres de ces Saints, pour ſavoir ceux qu'ils goûtent le plus. L'un préféreroit Eſther, l'autre Judith, & cela exciteroit entre eux une petite conten-

tion, qui imprimeroit plus fortement dans leurs eſprits ces hiſtoires, & formeroit leur jugement. Puis ramenez le Peuple à Jéruſalem, & faites-lui réparer ſes ruines; faites une peinture riante de ſa paix & de ſon bonheur; bientôt après, faites un portrait du cruel & impie Antiochus, qui meurt dans une fauſſe pénitence. Montrez, ſous ce Perſécuteur, les victoires des Machabées, & le martyre des ſept freres du même nom. Venez à la naiſſance miraculeuſe de ſaint Jean. Racontez plus en détail celle de Jeſus-Chriſt: après quoi il faut choiſir dans l'Evangile tous les endroits les plus éclatants de ſa vie, ſa Prédication dans le Temple à l'âge de douze ans, ſon Baptême, ſa retraite au Déſert & ſa tentation, la vocation de ſes Apôtres, la multiplication des pains, la converſion de la Péchereſſe, qui oignit les pieds du Sauveur d'un parfum, les lava de ſes larmes, & les eſſuya avec ſes cheveux. Repréſentez encore la Samaritaine inſtruite, l'aveugle-né guéri, le Lazare reſſuſcité, Jeſus-Chriſt qui entre triomphant à Jéruſalem; faites voir ſa paſſion, peignez-le ſortant du tombeau. Enſuite il faut marquer la familiarité avec laquelle il fut quarante jours avec ſes Diſciples, juſqu'à ce qu'ils le virent montant au Ciel; la deſcente du Saint-Eſ-

prit, la lapidation de ſaint Etienne, la converſion de ſaint Paul, la vocation du Centenier Corneille. Les voyages des Apôtres, & particuliérement de ſaint Paul, ſont encore très-agréables. Choiſiſſez les plus merveilleuſes des Hiſtoires des Martyrs, & quelque choſe en gros de la vie céleſte des premiers Chrétiens; mêlez-y le courage des jeunes Vierges, les plus étonnantes auſtérités des Solitaires, la converſion des Empereurs & de l'Empire, l'aveuglement des Juifs, & leur punition terrible, qui dure encore.

Toutes ces Hiſtoires ménagées diſcrétement, feroient entrer avec plaiſir dans l'imagination des enfants vive & tendre, toute une ſuite de Religion depuis la création du Monde juſqu'à nous, qui leur en donneroit de très-nobles idées, & qui ne s'effaceroit jamais. Ils verroient même dans cette Hiſtoire, la main de Dieu toujours levée pour délivrer les juſtes, & pour confondre les impies; ils s'accoutumeroient à voir Dieu, faiſant tout en toutes choſes, & menant ſecrétement à ſes deſſeins les créatures qui paroiſſent le plus s'en éloigner. Mais il faudroit recueillir dans ces Hiſtoires tout ce qui donne les images les plus riantes & les plus magnifiques, parce qu'il faut employer tout pour

faire en ſorte que les enfants trouvent la Religion belle, aimable & auguſte; au lieu qu'ils ſe la repréſentent d'ordinaire comme quelque choſe de triſte & de languiſſant.

Outre l'avantage ineſtimable d'enſeigner ainſi la Religion aux enfants, ce fonds d'Hiſtoires agréables qu'on jette de bonne heure dans leur mémoire, éveille leur curioſité pour les choſes ſérieuſes, les rend ſenſibles aux plaiſirs de l'eſprit, fait qu'ils s'intéreſſent à ce qu'ils entendent dire des autres Hiſtoires, qui ont quelque liaiſon avec celles qu'ils ſavent déja. Mais, encore une fois, il faut bien ſe garder de leur faire jamais une loi d'écouter, ni de retenir ces Hiſtoires, encore moins d'en faire des leçons réglées; il faut que le plaiſir faſſe tout. Ne les preſſez pas, vous en viendrez à bout, même pour les eſprits communs; il n'y a qu'à ne les point trop charger, & à laiſſer venir leur curioſité peu à peu. Mais, direz-vous, comment leur raconter ces Hiſtoires d'une maniere vive, courte, naturelle & agréable? où ſont les Gouvernantes qui le ſavent faire? Je réponds à cela que je ne le propoſe, qu'afin qu'on tâche de choiſir des perſonnes de bon eſprit pour gouverner les enfants; & qu'on leur inſpire, autant qu'on

pourra, cette méthode d'enſeigner : chaque Gouvernante en prendra ſelon la meſure de ſon talent. Mais enfin, ſi peu qu'elles aient d'ouverture d'eſprit, la choſe ira moins mal, quand on les formera à cette maniere, qui eſt naturelle & ſimple.

Elles peuvent ajouter à leurs diſcours la vue des Eſtampes ou des Tableaux, qui repréſentent agréablement les Hiſtoires ſaintes. Les Eſtampes peuvent ſuffire, & il faut s'en ſervir pour l'uſage ordinaire; mais quand on aura la commodité de montrer aux enfants de bons Tableaux, il ne faut pas le négliger; car la force des couleurs, avec la grandeur des figures au naturel, frapperont bien davantage leur imagination.

CHAPITRE VII.

Comment il faut faire entrer dans l'eſprit des Enfants les premiers principes de la Religion.

NOus avons remarqué que le premier âge des enfants n'eſt pas propre à raiſonner; non qu'ils n'aient déja toutes les idées, & tous les principes généraux

de raiſon qu'ils auront dans la ſuite; mais parce que, faute de connoître beaucoup de faits, ils ne peuvent appliquer leur raiſon, & que d'ailleurs l'agitation de leur cerveau les empêche de ſuivre leurs penſées, & de les lier.

Il faut pourtant, ſans les preſſer, tourner doucement le premier uſage de leur raiſon à connoître Dieu; perſuadez-les des vérités Chrétiennes, ſans leur donner des ſujets de doute : ils voient mourir quelqu'un, ils ſavent qu'on l'enterre; dites-leur : Ce mort, eſt-il dans le tombeau? Oui. Il n'eſt donc pas en Paradis? Pardonnez-moi, il y eſt. Comment eſt-il dans le tombeau & dans le Paradis en même-temps? C'eſt ſon ame qui eſt en Paradis; c'eſt ſon corps qui eſt mis dans la terre. Son ame n'eſt donc pas ſon corps? Non. L'ame n'eſt donc pas morte? Non, elle vivra toujours dans le Ciel. Ajoutez : Et vous, vous voulez être ſauvé? Oui. Mais qu'eſt-ce que ſe ſauver? C'eſt que l'ame va en Paradis, quand on eſt mort. Et la mort, qu'eſt-ce? C'eſt que l'ame quitte le corps, & que le corps s'en va en pouſſiere.

Je ne prétends pas qu'on mene d'abord les enfants à répondre ainſi : je puis dire néanmoins que pluſieurs m'ont fait ces réponſes dès l'âge de quatre ans; mais je ſup-

poſe un eſprit moins ouvert, & plus reculé. Le pis-aller, c'eſt de l'attendre quelques années de plus ſans impatience.

Il faut montrer aux enfants une maiſon, & les accoutumer à comprendre que cette maiſon ne s'eſt pas bâtie d'elle-même. Les pierres, leur direz-vous, ne ſont pas élevées ſans que perſonne les portât: il eſt bon même de leur montrer des Maçons qui bâtiſſent; puis faites-leur regarder le Ciel, la Terre, & les principales choſes que Dieu y a faites pour l'uſage de l'homme. Dites-leur: Voyez combien le Monde eſt plus beau & mieux fait qu'une maiſon. S'eſt-il fait de lui-même? Non, ſans doute: c'eſt Dieu qui l'a bâti de ſes propres mains.

D'abord ſuivez la méthode de l'Ecriture: frappez vivement leur imagination; ne leur propoſez rien qui ne ſoit revêtu d'images ſenſibles. Repréſentez Dieu aſſis ſur un trône avec des yeux plus brillants que les rayons du Soleil, & plus perçants que les éclairs. Faites-le parler, donnez-lui des oreilles qui écoutent tout, des mains qui portent l'Univers, des bras toujours levés pour punir les méchants, un cœur tendre & paternel pour rendre heureux ceux qui l'aiment. Viendra le temps que vous rendrez toutes ces connoiſſances

plus exactes. Obſervez toutes les ouvertures que l'eſprit de l'enfant vous donnera; tâtez-le par divers endroits, pour découvrir par où les grandes vérités peuvent mieux entrer dans ſa tête. Sur-tout ne lui dites rien de nouveau, ſans le lui rendre familier par quelque comparaiſon ſenſible. Par exemple, demandez-lui s'il aimeroit mieux mourir, que de renoncer à Jeſus-Chriſt; il vous répondra: Oui. Ajoûtez: Mais quoi, donneriez-vous votre tête à couper pour aller en Paradis? Oui. Juſques-là l'enfant croit qu'il auroit aſſez de courage pour le faire; mais vous qui voulez lui faire ſentir qu'on ne peut rien ſans la grace, vous ne gagnerez rien, ſi vous lui dites ſimplement qu'on a beſoin de grace pour être fidele: il n'entend point tous ces mots-là; & ſi vous l'accoutumez à les dire ſans les entendre, vous n'en êtes pas plus avancé. Que ferez-vous donc? Racontez-lui l'Hiſtoire de ſaint Pierre; repréſentez-le qui dit d'un ton préſomptueux: S'il faut mourir, je vous ſuivrai; quand tous les autres vous quitteroient, je ne vous abandonnerai jamais. Puis dépeignez ſa chûte: il renie trois fois Jeſus-Chriſt; une ſervante lui fait peur. Dites pourquoi Dieu permit qu'il fût ſi foible: puis ſervez-vous de la comparaiſon d'un enfant, ou d'un

malade qui ne ſauroit marcher tout ſeul, & faites-lui entendre que nous avons beſoin que Dieu nous porte, comme une nourrice porte ſon enfant; par-là vous rendrez ſenſible le Myſtere de la grace.

Mais la vérité la plus difficile à faire entendre, eſt que nous avons une ame plus précieuſe que notre corps. On accoutume d'abord les enfants à parler de leur ame, & on fait bien: car ce langage, qu'ils n'entendent point, ne laiſſe pas de les accoutumer à ſuppoſer confuſément la diſtinction du corps & de l'ame, en attendant qu'ils puiſſent la concevoir. Autant que les préjugés de l'enfance ſont pernicieux, quand ils menent à l'erreur, autant ſont-ils utiles, lorſqu'ils accoutument l'imagination à la vérité, en attendant que la raiſon puiſſe s'y tourner par principes : mais enfin, il faut établir une vraie perſuaſion. Comment le faire? Sera-ce en jettant une jeune fille dans des ſubtilités de Philoſophie? Rien n'eſt ſi mauvais. Il faut ſe borner à lui rendre clair & ſenſible, s'il ſe peut, ce qu'elle entend, & ce qu'elle dit tous les jours.

Pour ſon corps, elle ne le connoît que trop; tout la porte à le flatter, à l'orner, & à s'en faire une idole : il eſt capital de lui en inſpirer le mépris, en lui mon-

trant quelque choſe de meilleur en elle.

Dites donc à un enfant en qui la raiſon agit déja : Eſt-ce votre ame qui mange ? S'il répond mal, ne le grondez point ; mais dites-lui doucement que l'ame ne mange pas. C'eſt le corps, direz-vous, qui mange, c'eſt le corps qui eſt ſemblable aux bêtes. Les bêtes ont-elles de l'eſprit, ſont-elles ſavantes ? Non, répondra l'enfant. Mais elles mangent, continuerez-vous, quoiqu'elles n'aient point d'eſprit. Vous voyez donc bien que ce n'eſt pas l'eſprit qui mange ; c'eſt le corps qui prend les viandes pour ſe nourrir, c'eſt lui qui marche, c'eſt lui qui dort. Et l'ame que fait-elle ? Elle raiſonne, elle connoît tout le monde ; elle aime certaines choſes, il y en a d'autres qu'elle regarde avec averſion. Ajoutez, comme en vous jouant : Voyez-vous cette table ? Oui. Vous la connoiſſez donc ? Oui. Vous voyez bien qu'elle n'eſt pas faite comme cette chaiſe, vous ſavez bien qu'elle eſt de bois, & qu'elle n'eſt pas comme la cheminée, qui eſt de pierre ? Oui, répondra l'enfant. N'allez pas plus loin, ſans avoir reconnu dans le ton de la voix & dans ſes yeux, que ces vérités ſi ſimples l'ont frappé. Puis dites-lui : Mais cette table vous connoît-elle ? Vous verrez que l'enfant ſe mettra à rire pour ſe mo-

quer de cette queſtion. N'importe, ajoutez : Qui vous aime mieux de cette table ou de cette chaiſe? Il rira encore. Continuez : Et la fenêtre eſt-elle bien ſage? Puis eſſayez d'aller plus loin. Et cette poupée vous répond-elle quand vous lui parlez? Non. Pourquoi? Eſt-ce qu'elle n'a point d'eſprit? Non, elle n'en a pas. Elle n'eſt donc pas comme vous, car vous la connoiſſez, & elle ne vous connoît point? Mais après votre mort, quand vous ſerez ſous terre, ne ſerez-vous pas comme cette poupée? Oui. Vous ne ſentirez plus rien? Non. Vous ne connoîtrez plus perſonne? Non. Et votre ame ſera dans le Ciel? Oui. N'y verra-t-elle pas Dieu? Il eſt vrai. Et l'ame de la poupée, où eſt-elle à préſent? Vous verrez que l'enfant ſouriant vous répondra, ou du moins vous fera entendre que la poupée n'a point d'ame.

Sur ce fondement, & par ces petits tours ſenſibles, employés à diverſes repriſes, vous pouvez l'accoutumer peu à peu à attribuer au corps ce qui lui appartient, & à l'ame ce qui vient d'elle, pourvu que vous n'alliez pas indiſcrétement lui propoſer certaines actions qui ſont communes au corps & à l'ame. Il faut éviter les ſubtilités qui pourroient embrouiller ces vérités, & il faut ſe contenter de bien dé-

mêler les choſes, où la différence du corps & de l'ame eſt plus ſenſiblement marquée. Peut-être même trouvera-t-on des eſprits ſi groſſiers, qu'avec une bonne éducation, ils ne pourront entendre diſtinctement ces vérités : mais, outre qu'on conçoit quelquefois aſſez clairement une choſe, quoiqu'on ne ſache pas l'expliquer nettement, d'ailleurs, Dieu voit mieux que nous dans l'eſprit de l'homme ce qu'il y a mis pour l'intelligence de ſes Myſteres.

Pour les enfants, en qui on appercevra un eſprit capable d'aller plus loin, on peut, ſans les jetter dans une étude qui ſente trop la Philoſophie, leur faire concevoir, ſelon la portée de leur eſprit, ce qu'ils diſent, quand on leur fait dire que Dieu eſt un eſprit, & que leur ame eſt un eſprit auſſi. Je crois que le meilleur & le plus ſimple moyen de leur faire concevoir cette ſpiritualité de Dieu & de l'ame, eſt de leur faire remarquer la différence qui eſt entre un homme mort & un homme vivant : dans l'un il n'y a que le corps ; dans l'autre le corps eſt joint à l'eſprit. Enſuite il faut leur montrer que ce qui raiſonne eſt bien plus parfait que ce qui n'a qu'une figure & du mouvement. Faites enſuite remarquer, par divers exemples, qu'aucun corps ne périt, qu'ils ſe ſéparent ſeulement ;

ment; ainſi les parties du bois brûlé tombent en cendre, ou s'envolent en fumée. Si donc, ajoutez-vous, ce qui n'eſt en ſoi-même que de la cendre, incapable de connoître & de penſer, ne périt jamais, à plus forte raiſon notre ame, qui connoît & qui penſe, ne ceſſera jamais d'être. Le corps peut mourir, c'eſt-à-dire, qu'il peut quitter l'ame, & être de la cendre; mais l'ame vivra, car elle penſera toujours.

Les gens qui enſeignent, doivent développer, le plus qu'ils peuvent, dans l'eſprit des enfants, ces connoiſſances, qui ſont les fondements de toute la Religion. Mais quand ils ne peuvent y réuſſir, ils doivent, bien loin de ſe rebuter des eſprits durs & tardifs, eſpérer que Dieu les éclairera intérieurement. Il y a même une voie ſenſible & de pratique pour affermir cette connoiſſance de la diſtinction du corps & de l'ame; c'eſt d'accoutumer les enfants à mépriſer l'un, & à eſtimer l'autre dans tout le détail des mœurs. Louez l'inſtruction qui nourrit l'ame, & qui la fait croître; eſtimez les hautes vérités qui l'animent à ſe rendre ſage & vertueuſe; mépriſez la bonne chere, les parures, & tout ce qui amollit le corps; faites ſentir combien l'honneur, la bonne conſcience & la Religion ſont au deſſus des plaiſirs groſſiers.

Par de tels ſentiments, ſans raiſonner ſur le corps & ſur l'ame, les anciens Romains avoient appris à leurs enfants à mépriſer leurs corps, & à le ſacrifier pour donner à l'ame le plaiſir de la vertu & de la gloire: chez eux ce n'étoient pas ſeulement les perſonnes d'une naiſſance diſtinguée, c'étoit le Peuple entier qui naiſſoit tempérant, déſintéreſſé, plein de mépris pour la vie, uniquement ſenſible à l'honneur & à la ſageſſe. Quand je parle des anciens Romains, j'entends ceux qui ont vécu avant que l'accroiſſement de leur Empire eût altéré la ſimplicité de leurs mœurs.

Qu'on ne diſe point qu'il ſeroit impoſſible de donner aux enfants de tels préjugés par l'éducation: combien voyons-nous de maximes qui ont été établies parmi nous contre l'impreſſion des ſens, par la force de la coutume? Par exemple, celle du duel, fondée ſur une fauſſe regle d'honneur. Ce n'étoit point en raiſonnant, mais en ſuppoſant, ſans raiſonner, la maxime établie ſur le point d'honneur, qu'on expoſoit ſa vie, & que tout homme d'épée vivoit dans un péril continuel. Celui qui n'avoit aucune querelle, pouvoit en avoir à toute heure avec des gens qui cherchoient des prétextes pour ſe ſignaler dans quelque combat. Quelque modéré qu'on fût, on ne

pouvoit perdre le faux honneur, ni éviter une querelle par un éclairciſſement, ni refuſer d'être ſecond du premier venu qui vouloit ſe battre. Quelle autorité n'a-t-il pas fallu pour déraciner une coutume ſi barbare ! Voyez donc combien les préjugés de l'éducation ſont puiſſants : ils le ſeront bien davantage pour la vertu, quand ils ſeront ſoutenus par la raiſon, & par l'eſpérance du Royaume du Ciel. Les Romains, dont nous avons déja parlé, & avant eux, les Grecs, dans les bons temps de leurs Républiques, nourriſſoient leurs enfants dans le mépris du faſte & de la molleſſe : ils leur apprenoient à n'eſtimer que la gloire ; à vouloir, non pas poſſeder les richeſſes, mais vaincre les Rois qui les poſſédoient ; à croire qu'on ne peut ſe rendre heureux que par la vertu. Cet eſprit s'étoit ſi fortement établi dans ces Républiques, qu'elles ont fait des choſes incroyables ſelon ces maximes, ſi contraires à celles de tous les autres Peuples. L'exemple de tant de Martyrs & d'autres premiers Chrétiens, de toute condition & de tout âge, fait voir que la grace du Baptême, étant ajoutée au ſecours de l'éducation, peut faire des impreſſions encore bien plus merveilleuſes dans les Fideles, pour leur faire mépriſer ce qui appartient au corps. Cher-

chez donc tous les tours les plus agréables, & les comparaiſons les plus ſenſibles, pour repréſenter aux enfants que notre corps eſt ſemblable aux bêtes, & que notre ame eſt ſemblable aux Anges. Repréſentez un Cavalier qui eſt monté ſur un cheval, & qui le conduit : dites que l'ame eſt à l'égard du corps, ce que le Cavalier eſt à l'égard du cheval. Finiſſez, en concluant qu'une ame eſt bien foible & bien malheureuſe, quand elle ſe laiſſe emporter par ſon corps, comme par un cheval fougueux, qui la jette dans un précipice. Faites encore remarquer que la beauté du corps eſt une fleur qui s'épanouit le matin, & qui eſt le ſoir flétrie & foulée aux pieds; mais que l'ame eſt l'image de la beauté immortelle de Dieu. Il y a, ajouterez-vous, un ordre de choſes d'autant plus excellentes, qu'on ne peut les voir par les yeux groſſiers de la chair, comme on voit tout ce qui eſt ici-bas, ſujet au changement & à la corruption.

Pour faire ſentir aux enfants qu'il y a des choſes très-réelles, que les yeux & les oreilles ne peuvent appercevoir, il leur faut demander s'il n'eſt pas vrai qu'un tel eſt ſage, & qu'un tel autre a beaucoup d'eſprit. Quand ils auront répondu, oui; ajoutez : Mais la ſageſſe d'un tel, l'avez-

vous vue? de quelle couleur eſt-elle? l'avez-vous entendue? fait-elle beaucoup de bruit? l'avez-vous touchée? eſt-elle froide ou chaude? L'enfant rira; il en fera autant pour les mêmes queſtions ſur l'eſprit: il paroîtra tout étonné qu'on lui demande de quelle couleur eſt un eſprit, s'il eſt rond ou quarré; alors vous pourrez lui faire remarquer qu'il connoît donc des choſes très-véritables, qu'on ne peut, ni voir, ni toucher, ni entendre, & que ces choſes ſont ſpirituelles; mais il faut entrer fort ſobrement dans ces ſortes de diſcours pour les filles. Je ne les propoſe ici que pour celles dont la curioſité & le raiſonnement vous meneroient, malgré vous, juſqu'à ces queſtions: il faut ſe régler ſelon l'ouverture de leur eſprit, & ſelon leur beſoin.

Retenez leur eſprit, le plus que vous pourrez, dans les bornes communes, & apprenez-leur qu'il doit y avoir pour leur ſexe une pudeur ſur la ſcience, preſque auſſi délicate que celle qui inſpire l'horreur du vice. En même-temps il faut faire venir l'imagination au ſecours de l'eſprit, pour leur donner des images charmantes des vérités de la Religion, que le corps ne peut voir. Il faut leur peindre la gloire céleſte, telle que ſaint Jean nous la repréſente, les larmes de tout œil eſſuyées,

plus de mort, plus de douleurs, ni de cris; les gémiſſements s'enfuiront, les maux ſeront paſſés, une joie éternelle ſera ſur la tête des Bienheureux, comme les eaux ſont ſur la tête d'un homme abymé au fond de la mer. Montrez cette glorieuſe Jéruſalem, dont Dieu ſera lui-même le ſoleil, pour y former des jours ſans fin; un fleuve de paix, un torrent de délices, une fontaine de vie l'arroſera; tout y ſera or, perles & pierreries. Je ſais bien que toutes ces images attachent aux choſes ſenſibles; mais après avoir frappé les enfants par un ſi beau ſpectacle pour les rendre attentifs, on ſe ſert des moyens que nous avons touchés pour les ramener aux choſes ſpirituelles.

Concluez que nous ne ſommes ici-bas que comme des voyageurs dans une hôtellerie, ou ſous une tente; que le corps va périr; qu'on ne peut retarder que de peu d'années ſa corruption; mais que l'ame s'envolera dans cette céleſte Patrie, où elle doit vivre à jamais de la vie de Dieu. Si on peut donner aux enfants l'habitude d'enviſager avec plaiſir ces grands objets, & de juger des choſes communes par rapport à de ſi hautes eſpérances, on applanit des difficultés infinies.

Je voudrois encore tâcher de leur don-

ner de fortes impreſſions ſur la réſurrection des corps. Apprenez-leur que la nature n'eſt qu'un ordre commun que Dieu a établi dans ſes ouvrages, & que les miracles ne ſont que des exceptions à ces regles générales; qu'ainſi il ne coûte pas plus à Dieu de faire cent miracles, qu'à moi de ſortir de ma chambre un quart-d'heure avant le temps où j'avois accoutumé d'en ſortir. Enſuite rappellez l'hiſtoire de la réſurrection du Lazare, puis celle de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, & de ſes apparitions familieres pendant quarante jours devant tant de perſonnes. Enfin, montrez qu'il ne peut être difficile à celui qui a fait les hommes, de les refaire. N'oubliez pas la comparaiſon du grain de bled qu'on ſême dans la terre, & qu'on fait pourrir, afin qu'il reſſuſcite & ſe multiplie.

Au reſte, il ne s'agit point d'enſeigner par mémoire, cette morale aux enfants, comme on leur enſeigne le Catéchiſme; cette méthode n'aboutiroit qu'à tourner la Religion en un langage affecté, du moins en des formalités ennuyeuſes; aidez ſeulement leur eſprit, & mettez-les en chemin de trouver ces vérités dans leur propre fonds: elles leur en ſeront plus propres & plus agréables, elles s'imprimeront plus vivement; profitez des ouvertures,

pour leur faire développer ce qu'ils ne voient encore que confuſément.

Mais prenez garde qu'il n'eſt rien de ſi dangereux, que de leur parler du mépris de cette vie, ſans leur faire voir par tout le détail de votre conduite que vous parlez ſérieuſement. Dans tous les âges l'exemple a un pouvoir étonnant ſur nous; dans l'enfance il peut tout : les enfants ſe plaiſent fort à imiter; ils n'ont point encore d'habitude qui leur rende l'imitation d'autrui difficile. De plus, n'étant pas capables de juger par eux-mêmes du fond des choſes, ils en jugent bien plus par ce qu'ils voient dans ceux qui les propoſent, que par les raiſons dont ils les appuient: les actions mêmes ſont bien plus ſenſibles que les paroles. Si donc ils voient faire le contraire de ce qu'on leur enſeigne, ils s'accoutument à regarder la Religion comme une belle cérémonie, & la Vertu comme une idée impraticable.

Ne prenez jamais la liberté de faire devant les enfants certaines railleries ſur des choſes qui ont rapport à la Religion. On ſe moquera de la dévotion de quelque eſprit ſimple, on rira ſur ce qu'il conſulte ſon Confeſſeur, ou ſur les pénitences qui lui ſont impoſées. Vous croyez que tout cela eſt innocent; mais vous vous

trompez: tout tire à conſequence en cette matiere. Il ne faut jamais parler de Dieu, ni des choſes qui concernent ſon culte, qu'avec un ſerieux & un reſpect bien éloigné de ces libertés. Ne vous relâchez jamais ſur aucune bienſeance, mais principalement ſur celles-là. Souvent les gens qui ſont les plus délicats ſur celles du monde, ſont les plus groſſiers ſur celles de la Religion.

Quand l'enfant aura fait les réflexions néceſſaires pour ſe connoître ſoi-même, & pour connoître Dieu, joignez-y les faits d'hiſtoire dont il ſera déja inſtruit : ce mélange lui fera trouver toute la Religion raſſemblée dans ſa tête. Il remarquera, avec plaiſir, le rapport qu'il y a entre ces réflexions & l'hiſtoire du genre humain; il aura reconnu que l'homme ne s'eſt point fait lui-même, que ſon ame eſt l'image de Dieu, que ſon corps a été formé avec tant de reſſorts admirables, par une induſtrie & une puiſſance divine : auſſi-tôt il ſe ſouviendra de l'hiſtoire de la création; enſuite il ſongera qu'il eſt né avec des inclinations contraires à la raiſon, qu'il eſt trompé par le plaiſir, emporté par la colere, & que ſon corps entraîne ſon ame contre la raiſon, comme un cheval fougueux emporte un cavalier, au lieu que ſon ame devroit

gouverner ſon corps ; il appercevra la cauſe de ce déſordre dans l'hiſtoire du péché d'Adam : cette hiſtoire lui fera attendre le Sauveur, qui doit réconcilier les hommes avec Dieu ; voilà tout le fond de la Religion.

Pour faire mieux entendre les myſteres, les actions & les maximes de Jeſus-Chriſt, il faut diſpoſer les jeunes perſonnes à lire l'Evangile. Il faudroit donc les préparer de bonne heure à lire la Parole de Dieu, comme on les prépare à recevoir par la Communion la chair de Jeſus-Chriſt ; il faudroit poſer, comme le principal fondement, l'autorité de l'Egliſe, Epouſe du Fils de Dieu, & Mere de tous les Fideles : c'eſt elle, direz-vous, qu'il faut écouter, parce que le Saint-Eſprit l'éclaire pour nous expliquer les Ecritures ; on ne peut aller que par elle à Jeſus-Chriſt. Ne manquez pas de relire ſouvent avec les enfants, les endroits où Jeſus-Chriſt promet de ſoutenir & d'animer l'Egliſe, afin qu'elle conduiſe ſes enfants dans la voie de la vérité. Sur-tout, inſpirez aux filles cette ſageſſe ſobre & tempérée que ſaint Paul recommande ; faites-leur craindre le piége de la nouveauté, dont l'amour eſt ſi naturel à leur ſexe ; prévenez-les d'une horreur ſalutaire pour toute ſingularité en matiere de Religion ; propoſez-leur cette perfection

céleſte, cette merveilleuſe diſcipline qui regnoit parmi les premiers Chrétiens; faites-les rougir de nos relâchements; faites-les ſoupirer après cette pureté évangélique; mais éloignez, avec ſoin extrême, toutes les penſées de critique préſomptueuſe, & de réformation indiſcrete.

Songez donc à leur mettre devant les yeux l'Evangile & les grands exemples de l'antiquité; mais ne le faites qu'après avoir éprouvé leur docilité & la ſimplicité de leur foi: revenez toujours à l'Egliſe; montrez-leur, avec les promeſſes qui lui ſont données dans l'Evangile, la ſuite de tous les ſiecles où cette Egliſe a conſervé, parmi tant d'attaques & de révolutions, la ſucceſſion inviolable des Paſteurs & de la Doctrine, qui ſont l'accompliſſement manifeſte des promeſſes divines. Pourvu que vous poſiez le fondement de l'humilité, de la ſoumiſſion, & de l'averſion pour toute ſingularité ſuſpecte, vous montrerez, avec beaucoup de fruit, aux jeunes perſonnes, tout ce qu'il y a de plus parfait dans la Loi de Dieu, dans l'inſtruction des Sacrements, & dans la pratique de l'ancienne Egliſe. Je ſais qu'on ne peut pas eſpérer de donner ces inſtructions, dans toute leur étendue, à toutes ſortes d'enfants; je le propoſe ſeulement ici, afin qu'on les donne le plus exac-

tement qu'on pourra, ſelon le temps, & ſelon la diſpoſition des eſprits qu'on voudra inſtruire.

La ſuperſtition eſt ſans doute à craindre pour le ſexe; mais rien ne la déracine, ou ne la prévient mieux qu'une inſtruction ſolide : cette inſtruction, quoiqu'elle doive être renfermée dans de juſtes bornes, & être bien éloignée de toutes les études des Savants, va pourtant plus loin qu'on ne croit d'ordinaire : tel penſe être bien inſtruit qui ne l'eſt point, & dont l'ignorance eſt ſi grande, qu'il n'eſt pas même en état de ſentir ce qui lui manque pour connoître le fond du Chriſtianiſme. Il ne faut jamais laiſſer mêler dans la foi ou dans les pratiques de piété, rien qui ne ſoit tiré de l'Evangile, ou autoriſé par une approbation conſtante de l'Egliſe; il faut prémunir diſcrétement les enfants contre certains abus, qui ſont ſi communs, qu'on eſt tenté de les regarder comme des points de la diſcipline préſente de l'Egliſe : on ne peut entiérement s'en garantir, ſi on ne remonte à la ſource, ſi on ne connoît l'inſtitution des choſes, & l'uſage que les Saints en ont fait.

Accoutumez donc les filles, naturellement trop crédules, à n'admettre pas légérement certaines hiſtoires ſans autorité,

& à ne s'attacher pas à de certaines dévotions qu'un zele indiſcret introduit, ſans attendre que l'Egliſe les approuve.

Le vrai moyen de leur apprendre ce qu'il faut penſer là-deſſus, n'eſt pas de critiquer ces choſes qu'un pieux motif a ſouvent introduites, & qu'on doit reſpecter par cette raiſon; mais de montrer ſans les blâmer, qu'elles n'ont point un ſolide fondement. Contentez-vous de ne faire jamais entrer ces choſes dans les inſtructions qu'on donne ſur le Chriſtianiſme. Ce ſilence ſuffira pour accoutumer d'abord les enfants à concevoir le Chriſtianiſme dans toute ſon intégrité & dans toute ſa perfection, ſans y ajouter ces pratiques. Dans la ſuite vous pourrez les préparer doucement contre les diſcours des Calviniſtes. Je crois que cette inſtruction ne ſera pas inutile, puiſque nous ſommes mêlés tous les jours avec des perſonnes préoccupées de leurs ſentiments, qui en parlent dans les converſations les plus familieres.

Ils nous imputent, direz-vous, mal-à-propos tels excès ſur les Images, ſur l'Invocation des Saints, ſur la Priere pour les Morts, ſur les Indulgences. Voilà à quoi ſe réduit ce que l'Egliſe enſeigne ſur le Baptême, ſur la Confirmation, ſur le Sa-

crifice de la Meſſe, ſur la Pénitence, ſur la Confeſſion, ſur l'Autorité des Paſteurs, ſur celle du Pape, qui eſt le premier d'entre eux par l'inſtitution de Jeſus-Chriſt même, & duquel on ne peut ſe ſéparer ſans quitter l'Egliſe.

Voilà, continuerez-vous, tout ce qu'il faut croire : ce que les Calviniſtes nous accuſent d'y ajouter, n'eſt point la Doctrine Catholique. C'eſt mettre un obſtacle à leur réunion, que de vouloir les aſſujettir à des opinions qui les choquent, & que l'Egliſe déſavoue, comme ſi ces opinions faiſoient partie de notre Foi. En même-temps ne négligez jamais de montrer combien les Calviniſtes ont condamné témérairement les Cérémonies les plus anciennes & les plus ſaintes; ajoutez que les choſes nouvellement inſtituées, étant conformes à l'ancien eſprit, méritent un profond reſpect, puiſque l'autorité qui les établit, eſt toujours celle de l'Epouſe immortelle du Fils de Dieu.

En leur parlant ainſi de ceux qui ont arraché aux anciens Paſteurs une partie de leur Troupeau, ſous prétexte d'une réforme, ne manquez pas de faire remarquer combien ces hommes ſuperbes ont oublié la foibleſſe humaine, & combien ils ont rendu la Religion impraticable

pour tous les Simples, lorſqu'ils ont voulu engager tous les Particuliers à examiner par eux-mêmes tous les articles de la Doctrine Chrétienne dans les Ecritures, ſans ſe ſoumettre aux interprétations de l'Egliſe. Repréſentez l'Ecriture ſainte au milieu des Fideles, comme la regle ſouveraine de la Foi. Nous ne reconnoiſſons pas moins que les Hérétiques, direz-vous, que l'Egliſe doit ſe ſoumettre à l'Ecriture; mais nous diſons que le Saint-Eſprit aide l'Egliſe pour expliquer bien l'Ecriture. Ce n'eſt pas l'Egliſe que nous préférons à l'Ecriture, mais l'explication de l'Ecriture faite par toute l'Egliſe, à notre propre explication. N'eſt-ce pas le comble de l'orgueil & de la témérité à un Particulier, de craindre que l'Egliſe ne ſe ſoit trompée dans ſa déciſion, & de ne craindre pas de ſe tromper ſoi-même en décidant contre elle?

Inſpirez encore aux enfants le déſir de ſavoir les raiſons de toutes les cérémonies & de toutes les paroles qui compoſent l'Office divin & l'adminiſtration des Sacrements; montrez-leur les Fonts baptiſmaux; qu'ils voient baptiſer; qu'ils conſiderent le Jeudi ſaint, comment on fait les ſaintes Huiles; & le Samedi, comment on bénit l'Eau des Fonts. Donnez-leur le goût,

non des Sermons pleins d'ornements vains & affectés, mais des Diſcours ſenſés & édifiants, comme de bons Prônes & des Homélies, qui leur faſſent entendre clairement la lettre de l'Evangile; faites-leur remarquer ce qu'il y a de beau & de touchant dans la ſimplicité de ces Inſtructions, & inſpirez-leur l'amour de la Paroiſſe, où le Paſteur parle avec bénédiction & avec autorité, ſi peu qu'il ait de talent & de vertu. Mais, en même-temps, faites-leur aimer & reſpecter toutes les Communautés qui concourent au ſervice de l'Egliſe. Ne ſouffrez jamais qu'ils ſe moquent de l'habit ou de l'état des Religieux; montrez la ſainteté de leur Inſtitut, l'utilité que la Religion en tire, & le nombre prodigieux de Chrétiens qui tendent, dans ces ſaintes Retraites, à une perfection qui eſt preſque impraticable dans les engagements du ſiecle. Accoutumez l'imagination des enfants à entendre parler de la mort, à voir, ſans ſe troubler, un drap mortuaire, un tombeau ouvert, des malades mêmes qui expirent, & des perſonnes déja mortes, ſi vous pouvez le faire ſans les expoſer à un ſaiſiſſement de frayeur.

Il n'eſt rien de plus fâcheux que de voir beaucoup de perſonnes qui ont de l'eſprit & de la piété, ne pouvoir penſer à la mort ſans

ſans frémir; d'autres pâliſſent pour s'être trouvés au nombre de treize à table, ou pour avoir eu certains ſonges, ou pour avoir vu renverſer une ſaliere : la crainte de tous ces préſages imaginaires eſt un reſte groſſier du Paganiſme; faites-en voir la vanité & le ridicule. Quoique les femmes n'aient pas les mêmes occaſions que les hommes de montrer leur courage, elles doivent pourtant en avoir. La lâcheté eſt mépriſable par-tout; par-tout elle a de méchants effets : il faut qu'une femme ſache réſiſter à de vaines allarmes, qu'elle ſoit ferme contre certains périls imprévus, qu'elle ne pleure, ni ne s'effraie que pour de grands ſujets; encore faut-il s'y ſoutenir par vertu. Quand on eſt Chrétien, de quelque ſexe qu'on ſoit, il n'eſt pas permis d'être lâche. L'ame du Chriſtianiſme, ſi on peut parler ainſi, eſt le mépris de cette vie, & l'amour de l'autre.

CHAPITRE VIII.

Inſtruction ſur le Décalogue, ſur les Sacrements, & ſur la Priere.

CE qu'il y a de principal à mettre ſans ceſſe devant les yeux des enfants, c'eſt Jeſus-Chriſt, auteur & conſommateur de notre Foi, le centre de toute la Religion, & notre unique eſpérance. Je n'entreprends pas de dire ici comment il faut leur enſeigner le myſtere de l'Incarnation; cet engagement me meneroit trop loin, & il y a aſſez de Livres où l'on peut trouver à fond tout ce qu'on en doit enſeigner. Quand les principes ſont poſés, il faut réformer tous les jugements & toutes les actions de la perſonne qu'on inſtruit ſur le modele de Jeſus-Chriſt même, qui n'a pris un corps mortel que pour nous apprendre à vivre & à mourir, en nous montrant dans ſa chair, ſemblable à la nôtre, tout ce que nous devons croire & pratiquer. Ce n'eſt pas qu'il faille à tout moment comparer les ſentiments & les actions de l'enfant avec la vie de Jeſus-Chriſt: cette comparaiſon deviendroit fatigante

& indiſcrete; mais il faut accoutumer les enfants à regarder la vie de Jeſus-Chriſt comme notre exemple, & ſa parole comme notre Loi. Choiſiſſez parmi ſes diſcours & parmi ſes actions, ce qui eſt le plus proportionné à l'enfant : s'il s'impatiente de ſouffrir quelque incommodité, rappellez-lui le ſouvenir de Jeſus-Chriſt ſur la Croix; s'il ne peut ſe réſoudre à quelque travail rebutant, montrez-lui Jeſus-Chriſt travaillant juſqu'à trente ans dans une boutique; s'il veut être loué & eſtimé, parlez-lui des opprobres dont le Sauveur s'eſt raſſaſié; s'il ne peut s'accorder avec les gens qui l'environnent, faites-lui conſidérer Jeſus-Chriſt converſant avec les pécheurs & avec les hypocrites les plus abominables; s'il témoigne quelque reſſentiment, hâtez-vous de lui repréſenter Jeſus-Chriſt mourant ſur la Croix pour ceux mêmes qui le faiſoient mourir; s'il ſe laiſſe emporter à une joie immodeſte, peignez-lui la douceur & la modeſtie de Jeſus-Chriſt, dont toute la vie a été ſi grave & ſi ſérieuſe: enfin, faites qu'il ſe repréſente ſouvent ce que Jeſus-Chriſt penſeroit & ce qu'il diroit de nos converſations, de nos amuſements & de nos occupations les plus ſérieuſes, s'il étoit encore viſible au milieu de nous. Quel ſeroit, continuerez-vous, notre éton-

nement, s'il paroiſſoit tout d'un coup au milieu de nous, lorſque nous ſommes dans le plus profond oubli de ſa Loi? Mais n'eſt-ce pas ce qui arrivera à chacun de nous à la mort, & au monde entier, quand l'heure ſecrete du Jugement univerſel ſera venue? Alors il faut peindre le renverſement de la machine de l'univers; le ſoleil obſcurci, les étoiles tombant de leurs places, les éléments embraſés s'écoulant comme des fleuves de feu, les fondements de la terre ébranlés juſqu'au centre. De quels yeux, ajouterez-vous, devons-nous donc regarder ce ciel qui nous couvre, cette terre qui nous porte, ces édifices que nous habitons, & tous ces autres objets qui nous environnent, puiſqu'ils ſont réſervés au feu! Montrez enſuite les tombeaux ouverts, les morts qui raſſembleront les débris de leurs corps, Jeſus-Chriſt qui deſcendra ſur les nues avec une haute majeſté, ce Livre ouvert où ſeront écrites juſqu'aux plus ſecretes penſées des cœurs, cette ſentence prononcée à la face de toutes les Nations & de tous les ſiecles, cette gloire qui s'ouvrira pour couronner à jamais les Juſtes, & pour les faire regner avec Jeſus-Chriſt ſur le même trône; enfin, cet étang de feu & de ſoufre, cette nuit & cette horreur éternelle, ce grincement de dents, &

cette rage commune avec les Démons, qui ſera le partage des ames péchereſſes.

Ne manquez pas d'expliquer à fond le Décalogue; faites voir que c'eſt un abrégé de la Loi de Dieu, & qu'on trouve dans l'Evangile ce qui n'eſt contenu dans le Décalogue que par des conſéquences éloignées : dites ce que c'eſt que conſeil, & empêchez les enfants que vous inſtruiſez, de ſe flatter, comme le commun des hommes, par une diſtinction qu'on pouſſe trop loin entre les conſeils & les préceptes: montrez que les conſeils ſont donnés pour faciliter les préceptes, pour aſſurer les hommes contre leur propre fragilité, pour les éloigner du bord du précipice où ils ſeroient entraînés par leur propre poids; qu'enfin les conſeils deviennent des préceptes abſolus pour ceux qui ne peuvent, en certaines occaſions, obſerver les préceptes ſans les conſeils. Par exemple, les gens qui ſont trop ſenſibles à l'amour du monde & aux piéges des compagnies, ſont obligés de ſuivre le conſeil évangélique, & de quitter tout dans une ſolitude. Répétez ſouvent que la lettre tue, & que c'eſt l'eſprit qui vivifie; c'eſt-à-dire, que la ſimple obſervation du culte extérieur eſt inutile & nuiſible, ſi elle n'eſt intérieurement animée par l'eſprit d'amour & de religion:

rendez ce langage clair & ſenſible; faites voir que Dieu veut être honoré du cœur & non des levres; que les cérémonies ſervent à exprimer notre Religion, & à l'exciter, mais que les cérémonies ne ſont pas la Religion même; qu'elle eſt toute au dedans, puiſque Dieu cherche des adorateurs en eſprit & en vérité; qu'il s'agit de l'aimer intérieurement, & de nous regarder comme s'il n'y avoit, dans toute la nature, que lui & nous; qu'il n'a pas beſoin de nos paroles, de nos poſtures, ni même de notre argent; que ce qu'il veut, c'eſt nous-mêmes; qu'on ne doit pas ſeulement exécuter ce que la Loi ordonne, mais encore l'exécuter pour en tirer le fruit que la Loi a eu en vue quand elle l'a ordonné; qu'ainſi ce n'eſt rien d'entendre la Meſſe, ſi on ne l'entend, afin de s'unir à Jeſus-Chriſt ſacrifié pour nous, & de s'édifier de tout ce qui nous repréſente ſon immolation. Finiſſez, en diſant que tous ceux qui crieront, *Seigneur*, *Seigneur*, n'entreront pas au Royaume du Ciel; que ſi on n'entre dans les vrais ſentiments d'amour de Dieu, de renoncement aux biens temporels, de mépris de ſoi-même, & d'horreur pour le monde, on fait du Chriſtianiſme un fantôme trompeur pour ſoi & pour les autres.

Paſſez aux Sacrements : je ſuppoſe que vous en avez déja expliqué toutes les cérémonies, à meſure qu'elles ſe ſont faites en préſence de l'enfant, comme nous l'avons dit : c'eſt ce qui en fera mieux ſentir l'eſprit & la fin ; par-là vous ferez entendre combien il eſt grand d'être Chrétien, combien il eſt honteux & funeſte de l'être comme on l'eſt dans le monde. Rappellez ſouvent les exorciſmes & les promeſſes du Baptême, pour montrer que les exemples & les maximes du monde, bien loin d'avoir quelque autorité ſur nous, doivent nous rendre ſuſpect tout ce qui nous vient d'une ſource ſi odieuſe & ſi empoiſonnée ; ne craignez pas même de repréſenter, comme ſaint Paul, le Démon regnant dans le monde, & agitant les cœurs des hommes par toutes les paſſions violentes qui leur font chercher les richeſſes, la gloire & les plaiſirs. C'eſt cette pompe, direz-vous, qui eſt encore plus celle du Démon que du Monde ; c'eſt ce ſpectacle de vanité auquel un Chrétien ne doit ouvrir, ni ſon cœur, ni ſes yeux. Le premier pas qu'on fait par le Baptême dans le Chriſtianiſme, eſt un renoncement à toute la pompe mondaine. Rappeller le monde malgré des promeſſes ſi ſolemnelles faites à Dieu, c'eſt tomber dans une eſpece

d'apoſtaſie, comme un Religieux qui, malgré ſes vœux, quitteroit ſon Cloître & ſon habit de pénitence, pour rentrer dans le ſiecle. Ajoutez combien nous devons fouler aux pieds les mépris mal fondés, les railleries impies, & les violences mêmes du monde, puiſque la Confirmation nous rend ſoldats de Jeſus-Chriſt pour combattre cet ennemi. L'Evêque, direz-vous, vous a frappé pour vous endurcir contre les coups les plus violents de la perſécution; il a fait ſur vous une onction ſacrée, afin de repréſenter les Anciens qui s'oignoient d'huile, pour rendre leurs membres plus ſouples & plus vigoureux quand ils alloient au combat; enfin, il a fait ſur vous le ſigne de la Croix, pour vous montrer que vous devez être crucifié avec Jeſus-Chriſt. Nous ne ſommes plus, continuerez-vous, dans le temps des perſécutions, où l'on faiſoit mourir ceux qui ne vouloient pas renoncer à l'Evangile; mais le monde, qui ne peut ceſſer d'être monde, c'eſt-à-dire, corrompu, fait toujours une perſécution indirecte à la piété : il lui tend des piéges pour la faire tomber, il la décrie, il s'en moque, & il en rend la pratique ſi difficile dans la plupart des conditions, qu'au milieu même des Nations Chrétiennes, & où l'autorité ſouveraine appuie le Chriſ-

tianiſme, on eſt en danger de rougir du nom de Jeſus-Chriſt & de l'imitation de ſa vie.

Repréſentez fortement le bonheur que nous avons d'être incorporés à Jeſus-Chriſt par l'Euchariſtie. Dans le Baptême il nous fait ſes freres, dans l'Euchariſtie il nous fait ſes membres : comme il s'étoit donné par l'incarnation à la Nature humaine en général, il ſe donne par l'Euchariſtie, qui eſt une ſuite ſi naturelle de l'Incarnation, à chaque Fidele en particulier. Tout eſt réel dans la ſuite de ſes myſteres : Jeſus-Chriſt donne ſa chair auſſi réellement qu'il l'a priſe ; mais c'eſt ſe rendre coupable du corps & du ſang du Seigneur, que de boire & manger la chair vivifiante de Jeſus-Chriſt ſans vivre de ſon eſprit. Celui, dit-il lui-même, qui me mange, doit vivre pour moi.

Mais quel malheur, direz-vous encore, d'avoir beſoin du Sacrement de la Pénitence, qui ſuppoſe qu'on a péché depuis qu'on a été fait enfant de Dieu ! Quoique cette puiſſance toute céleſte, qui s'exerce ſur la terre, & que Dieu a miſe dans les mains des Prêtres pour lier & pour délier les pécheurs ſelon leurs beſoins, ſoit une ſi grande ſource de miſéricordes, il faut trembler dans la crainte d'abuſer des dons de Dieu

& de ſa pénitence. Pour le corps de Jeſus-Chriſt, qui eſt la vie, la force & la conſolation des Juſtes, il faut déſirer ardemment de pouvoir s'en nourrir tous les jours; mais pour le remede des ames malades, il faut ſouhaiter de parvenir à une ſanté ſi parfaite, qu'on en diminue tous les jours le beſoin. Le beſoin, quoi qu'on faſſe, ne ſera que trop grand; mais ce ſeroit bien pis, ſi on faiſoit de toute ſa vie un cercle continuel & ſcandaleux, du péché à la pénitence, & de la pénitence au péché. Il n'eſt donc queſtion de ſe confeſſer que pour ſe convertir & ſe corriger; autrement les paroles de l'abſolution, quelque puiſſantes qu'elles ſoient par l'inſtitution de Jeſus-Chriſt, ne ſeroient, par notre indiſpoſition, que des paroles, mais des paroles funeſtes, qui ſeroient notre condamnation devant Dieu. Une confeſſion ſans changement intérieur, bien loin de décharger une conſcience du fardeau de ſes péchés, ne fait qu'ajouter aux autres péchés celui d'un monſtrueux ſacrilége.

Faites lire aux enfants que vous élevez, les prieres des Agoniſants, qui ſont admirables; montrez-leur ce que l'Egliſe fait, ce qu'elle dit, en donnant l'Extrême-Onction aux mourants; quelle conſolation pour eux de recevoir encore un renouvellement

de l'Onction ſacrée pour ce dernier combat. Mais pour ſe rendre digne des graces de la mort, il faut être fidele à celles de la vie. Admirez les richeſſes de la grace de Jeſus-Chriſt, qui n'a pas dédaigné d'appliquer le remede à la ſource du mal, en ſanctifiant la ſource de notre naiſſance, qui eſt le Mariage ; qu'il étoit convenable de faire un Sacrement de cette union de l'homme & de la femme, qui repréſente celle de Dieu avec ſa créature, & de Jeſus-Chriſt avec ſon Egliſe ; que cette bénédiction étoit néceſſaire pour modérer les paſſions brutales des hommes, pour répandre la paix & la conſolation ſur toutes les familles, pour tranſmettre la Religion comme un héritage, de génération en génération. Delà il faut conclure que le Mariage eſt un état très-ſaint & très-pur, quoiqu'il ſoit moins parfait que la virginité ; qu'il faut y être appellé ; qu'on n'y doit chercher, ni les plaiſirs groſſiers, ni la pompe mondaine, qu'on doit ſeulement déſirer d'y former des Saints.

Louez la ſageſſe infinie du Fils de Dieu, qui a établi des Paſteurs pour le repréſenter parmi nous, pour nous inſtruire en ſon nom, pour nous réconcilier avec lui après nos chûtes, pour former tous les jours de nouveaux Fideles, & même de nouveaux

Paſteurs qui nous conduiſent après eux, afin que l'Egliſe ſe conſerve dans tous les ſiecles ſans interruption. Montrez qu'il faut ſe réjouir que Dieu ait donné une telle puiſſance aux hommes; ajoutez avec quels ſentiments de religion on doit reſpecter les Oints du Seigneur : ils ſont les hommes de Dieu, & les diſpenſateurs de ſes myſteres. Il faut donc baiſſer les yeux & gémir dès qu'on apperçoit en eux la moindre tache qui ternit l'éclat de leur miniſtere; il faudroit ſouhaiter de la pouvoir laver dans ſon propre ſang: leur doctrine n'eſt pas la leur; qui les écoute, écoute Jeſus-Chriſt même; quand ils ſont aſſemblés au nom de Jeſus-Chriſt pour expliquer les Ecritures, le Saint-Eſprit parle avec eux. Leur temps n'eſt point à eux : il ne faut donc pas vouloir les faire deſcendre d'un ſi haut miniſtere, où ils doivent ſe dévouer à la parole & à la priere, pour être les médiateurs entre Dieu & les hommes, & les rabaiſſer juſqu'à des affaires du ſiecle. Il eſt encore moins permis de vouloir profiter de leurs revenus, qui ſont le patrimoine des pauvres, & le prix des péchés du Peuple : mais le plus affreux déſordre, eſt de vouloir élever ſes parents ou ſes amis à ce redoutable miniſtere ſans vocation, & par des vues d'intérêt temporel.

Il reſte à montrer la néceſſité de la priere, fondée ſur le beſoin de la grace que nous avons déja expliqué. Dieu, dira-t-on à un enfant, veut qu'on lui demande ſa grace, non parce qu'il veut nous aſſujettir à une demande qui nous excite à reconnoître ce beſoin : ainſi c'eſt l'humiliation de notre cœur, le ſentiment de notre miſere & de notre impuiſſance, enfin la confiance en ſa bonté qu'il exige de nous. Cette demande qu'il veut qu'on lui faſſe, ne conſiſte que dans l'intention & dans le deſir; car il n'a pas beſoin de nos paroles. Souvent on récite beaucoup de paroles ſans prier, & ſouvent on prie intérieurement ſans prononcer aucune parole. Ces paroles peuvent néanmoins être très-utiles; car elles excitent en nous les penſées & les ſentiments qu'elles expriment, ſi on y eſt attentif : c'eſt pour cette raiſon que Jeſus-Chriſt nous a donné une forme de priere. Quelle conſolation de ſavoir par Jeſus-Chriſt même, comment ſon Pere veut être prié! Quelle force ne doit-il pas y avoir dans des demandes que Dieu même nous met dans la bouche! Comment ne nous accorderoit-il pas ce qu'il a ſoin de nous apprendre à demander? Après cela, montrez combien cette priere eſt ſimple & ſublime, courte, & pleine de tout ce

que nous pouvons attendre d'en-haut.

Le temps de la premiere Confeſſion des enfants eſt une choſe qu'on ne peut décider ici; il doit dépendre de l'état de leur eſprit, & encore plus de celui de leur conſcience : il faut enſeigner ce que c'eſt que la Confeſſion, dès qu'ils paroiſſent capables de l'entendre; enſuite attendez la premiere faute un peu conſidérable que l'enfant fera; donnez-lui-en beaucoup de confuſion & de remords. Vous verrez qu'étant déja inſtruit ſur la Confeſſion, il cherchera naturellement à ſe conſoler en s'accuſant au Confeſſeur : il faut tâcher de faire en ſorte qu'il s'excite à un vif repentir, & qu'il trouve dans la Confeſſion un ſenſible adouciſſement à ſa peine, afin que cette premiere Confeſſion faſſe une impreſſion extraordinaire dans ſon eſprit, & qu'elle ſoit une ſource de grace pour toutes les autres.

La premiere Communion, au contraire, me ſemble devoir être faite dans le temps où l'enfant, parvenu à l'uſage de raiſon, paroîtra plus docile & plus exempt de tout défaut conſidérable. C'eſt parmi ces prémices de foi & d'amour de Dieu, que Jeſus-Chriſt ſe fera mieux ſentir & goûter à lui par les graces de la Communion. Elle doit être long-temps attendue, c'eſt-à-dire, qu'on doit l'avoir fait eſpérer à l'en-

ſant dès ſa premiere enfance, comme le plus grand bien qu'on puiſſe avoir ſur la terre, en attendant les joies du Ciel. Je crois qu'il faudroit la rendre la plus ſolemnelle qu'on peut; qu'il paroiſſe à l'enfant qu'on a les yeux attachés ſur lui pendant ces jours-là, qu'on l'eſtime heureux, qu'on prend part à ſa joie, & qu'on attend de lui une conduite au deſſus de ſon âge pour une ſi grande action. Mais quoiqu'il faille donc préparer beaucoup l'enfant à la Communion, je crois que quand il y eſt préparé, on ne ſauroit le prévenir trop tôt d'une ſi précieuſe grace, avant que ſon innocence ſoit expoſée aux occaſions dangereuſes où elle commence à ſe flétrir.

CHAPITRE IX.

Remarques ſur pluſieurs défauts des Filles.

NOus avons encore à parler du ſoin qu'il faut prendre, pour préſerver les filles de pluſieurs défauts ordinaires à leur ſexe. On les nourrit dans une molleſſe & dans une timidité, qui les rendent incapables d'une conduite ferme & réglée. Au com-

mencement il y a beaucoup d'affectation, & enſuite beaucoup d'habitude dans ces craintes mal fondées, & dans ces larmes qu'elles verſent à ſi bon marché : le mépris de ces affectations peut ſervir beaucoup à les corriger, puiſque la vanité y a tant de part.

Il faut auſſi réprimer en elles les amitiés trop tendres, les petites jalouſies, les compliments exceſſifs, les flatteries, les empreſſements ; tout cela les gâte, & les accoutume à trouver que tout ce qui eſt grave & ſérieux, eſt trop ſec & auſtere. Il faut même tâcher de faire en ſorte qu'elles s'étudient à parler d'une maniere courte & préciſe. Le bon eſprit conſiſte à retrancher tout diſcours inutile, & à dire beaucoup en peu de mots, au lieu que la plupart des femmes diſent peu en beaucoup de paroles : elles prennent la facilité de parler & la vivacité d'imagination pour l'eſprit; elles ne choiſiſſent point entre leurs penſées, elles n'y mettent aucun ordre par rapport aux choſes qu'elles ont à expliquer; elles ſont paſſionnées ſur preſque tout ce qu'elles diſent, & la paſſion fait parler beaucoup : cependant on ne peut eſpérer rien de fort bon d'une femme, ſi on ne la réduit à réfléchir de ſuite, à examiner ſes penſées, à les expliquer d'une maniere

niere courte, & à ſavoir enſuite ſe taire.

Une autre choſe contribue beaucoup aux longs diſcours des femmes; c'eſt qu'elles ſont nées artificieuſes, & qu'elles uſent de longs détours pour venir à leur but. Elles eſtiment la fineſſe : & comment ne l'eſtimeroient-elles pas, puiſqu'elles ne connoiſſent point de meilleure prudence, & que c'eſt d'ordinaire la premiere choſe que l'exemple leur a enſeigné ? Elles ont un naturel ſouple, pour jouer facilement toutes ſortes de comédies; les larmes ne leur coûtent rien; leurs paſſions ſont vives, & leurs connoiſſances bornées : delà vient qu'elles ne négligent rien pour réuſſir, & que les moyens qui ne conviendroient pas à des eſprits plus réglés, leur paroiſſent bons; elles ne raiſonnent guères pour examiner s'il faut déſirer une choſe, mais elles ſont très-induſtrieuſes pour y parvenir.

Ajoutez qu'elles ſont timides & pleines de fauſſe honte; ce qui eſt encore une ſource de diſſimulation. Le moyen de prévenir un ſi grand mal, eſt de ne les mettre jamais dans le beſoin de la fineſſe, & de les accoutumer à dire ingénument leurs inclinations ſur toutes les choſes permiſes. Qu'elles ſoient libres pour témoigner leur ennui quand elles s'ennuient; qu'on ne les aſſujettiſſe point à paroître goûter certai-

nes perſonnes, ou certains Livres, qui ne leur plaiſent pas.

Souvent une mere, préoccupée de ſon Directeur, eſt mécontente de ſa fille, juſqu'à ce qu'elle prenne ſa direction; & la fille le fait par politique, contre ſon goût. Sur-tout qu'on ne les laiſſe jamais ſoupçonner qu'on veut leur inſpirer le deſſein d'être Religieuſes; car cette penſée leur ôte la confiance en leurs parents, leur perſuade qu'elles n'en ſont point aimées, leur agite l'eſprit, & leur fait faire un perſonnage forcé pendant pluſieurs années. Quand elles ont été aſſez malheureuſes pour prendre l'habitude de déguiſer leurs ſentiments; le moyen de les en déſabuſer, eſt de les inſtruire ſolidement des maximes de la vraie prudence, comme on voit que le moyen de les dégoûter des fictions frivoles des Romans, eſt de leur donner le goût des Hiſtoires utiles & agréables. Si vous ne leur donnez une curioſité raiſonnable, elles en auront une déréglée; & tout de même ſi vous ne formez leur eſprit à la vraie prudence, elles s'attacheront à la fauſſe, qui eſt la fineſſe.

Montrez-leur, par des exemples, comment on peut, ſans tromperie, être diſcret, précautionné, appliqué aux moyens légitimes de réuſſir. Dites-leur : la prin-

cipale prudence consiste à parler peu, à se défier bien plus de soi que des autres, mais point à faire des discours faux & des personnages brouillons. La droiture de conduite & la réputation universelle de probité, attirent plus de confiance & d'estime, &, par conséquent, à la longue, plus d'avantages, même temporels, que les voies détournées. Combien cette probité judicieuse ne distingue-t-elle pas une personne? ne la rend-elle pas propre aux plus grandes choses?

Mais ajoutez combien ce que la finesse cherche est bas & mépriſable: c'est, ou une bagatelle qu'on n'oseroit dire, ou une passion pernicieuse. Quand on ne veut que ce qu'on doit vouloir, on le désire ouvertement, & on le cherche par des voies droites, & avec modération. Qu'y a-t-il de plus doux & de plus commode que d'être sincere, toujours tranquille, d'accord avec soi-même, n'ayant rien à craindre, ni à inventer? Au lieu qu'une personne dissimulée est toujours dans l'agitation, dans les remords, dans le danger, dans la déplorable nécessité de couvrir une finesse par cent autres.

Avec toutes ces inquiétudes honteuses, les esprits artificieux n'évitent jamais l'inconvénient qu'ils fuient: tôt ou tard ils

paſſent pour ce qu'ils ſont. Si le monde eſt leur dupe ſur quelque action détachée, il ne l'eſt pas ſur le gros de leur vie : on les devine toujours par quelque endroit; ſouvent même ils ſont dupes de ceux qu'ils veulent tromper; car on fait ſemblant de ſe laiſſer éblouir par eux, & ils ſe croient eſtimés, quoiqu'on les mépriſe. Mais, au moins, ils ſe garantiſſent par des ſoupçons : & qu'y a-t-il de plus contraire aux avantages qu'un amour-propre ſage doit chercher, que de le voir toujours ſuſpect? Dites peu à peu ces choſes, ſelon les occaſions, les beſoins, & la portée des eſprits.

Obſervez encore que la fineſſe vient toujours d'un cœur bas & d'un petit eſprit. On n'eſt fin qu'à cauſe qu'on ſe veut cacher, n'étant pas tel qu'on devroit être; ou que voulant des choſes permiſes, on prend, pour y arriver, des moyens indignes, faute d'en ſavoir choiſir d'honnêtes. Faites remarquer aux enfants l'impertinence de certaines fineſſes qu'ils voient pratiquer, le mépris qu'elles attirent à ceux qui les font; & enfin, faites-leur honte à eux-mêmes, quand vous les ſurprendrez dans quelque diſſimulation. De temps en temps privez-les de ce qu'ils aiment, parce qu'ils ont voulu y arriver par la fineſſe; & déclarez

qu'ils l'obtiendront, quand ils le demanderont ſimplement : ne craignez pas même de compatir à leurs petites infirmités, pour leur donner le courage de les laiſſer voir. La mauvaiſe honte eſt le mal le plus dangereux & le plus preſſé à guérir : celui-là, ſi on n'y prend garde, rend tous les autres incurables.

Déſabuſez-les des mauvaiſes ſubtilités, par leſquelles on veut faire en ſorte que le prochain ſe trompe, ſans qu'on puiſſe ſe reprocher de l'avoir trompé : il y a encore plus de baſſeſſe & de ſupercherie dans ces raffinements, que dans les fineſſes communes. Les autres gens pratiquent, pour ainſi dire, de bonne foi la fineſſe ; mais ceux-ci y ajoutent un nouveau déguiſement pour l'autoriſer. Dites à l'enfant que Dieu eſt la Vérité même ; que c'eſt ſe jouer de Dieu que de ſe jouer de la Vérité dans ſes paroles ; qu'on les doit rendre préciſes & exactes, & parler peu pour ne rien dire que de juſte, afin de reſpecter la Vérité.

Gardez-vous donc bien d'imiter ces perſonnes qui applaudiſſent aux enfants, lorſqu'ils ont marqué de l'eſprit par quelque fineſſe. Bien loin de trouver ces tours jolis, & de vous en divertir, reprenez-les ſévérement, & faites en ſorte que tous leurs artifices réuſſiſſent mal, afin que l'expé-

rience les en dégoûte. En les louant ſur de telles fautes, on leur perſuade que c'eſt être habile que d'être fin.

CHAPITRE X.

La Vanité de la Beauté & des Ajuſtements.

MAis ne craignez rien tant que la vanité dans les filles; elles naiſſent avec un déſir violent de plaire. Les chemins qui conduiſent les hommes à l'autorité & à la gloire, leur étant fermés, elles tâchent de ſe dédommager par les agréments de l'eſprit & du corps : delà vient leur converſation douce & inſinuante; delà vient qu'elles aſpirent tant à la beauté & à toutes les graces extérieures, & qu'elles ſont ſi paſſionnées pour les ajuſtements; une coëffe, un bout de ruban, une boucle de cheveux plus haut ou plus bas, le choix d'une couleur, ce ſont pour elles autant d'affaires importantes.

Ces excès vont encore plus loin dans notre Nation qu'en toute autre : l'humeur changeante qui regne parmi nous, cauſe une variété continuelle de modes; ainſi

on ajoute à l'amour des ajuſtements celui de la nouveauté, qui a d'étranges charmes ſur de tels eſprits. Ces deux folies, miſes enſemble, renverſent les bornes des conditions, & déreglent toutes les mœurs. Dès qu'il n'y a plus de regle pour les habits & pour les meubles, il n'y en a plus d'effective pour les conditions : car pour la table des Particuliers, c'eſt ce que l'autorité publique peut le moins régler; chacun choiſit ſelon ſon argent, ou plutôt, ſans argent, ſelon ſon ambition & ſa vanité.

Ce faſte ruine les familles, & la ruine des familles entraîne la corruption des mœurs. D'un côté le faſte excite dans les perſonnes d'une baſſe naiſſance, la paſſion d'une prompte fortune; ce qui ne ſe peut faire ſans péché, comme le Saint-Eſprit nous l'aſſure. D'un autre côté, les Gens de qualité ſe trouvant ſans reſſource, font des lâchetés & des baſſeſſes horribles pour ſoutenir leur dépenſe ; par-là s'éteignent inſenſiblement l'honneur, la foi, la probité & le naturel, même entre les plus proches parents.

Tous ces maux viennent de l'autorité que les femmes vaines ont de décider ſur les modes : elles ont fait paſſer pour Gaulois ridicules, tous ceux qui ont voulu

conſerver la gravité & la ſimplicité des mœurs anciennes.

Appliquez-vous donc à faire entendre aux filles, combien l'honneur qui vient d'une bonne conduite & d'une vraie capacité, eſt plus eſtimable que celui qu'on tire de ſes cheveux ou de ſes habits. La beauté, direz-vous, trompe encore plus la perſonne qui la poſſede, que ceux qui en ſont éblouis; elle trouble, elle enivre l'ame : on eſt plus fortement idolâtre de ſoi-même, que les amants les plus paſſionnés ne le ſont de la perſonne qu'ils aiment. Il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme & une autre qui ne l'eſt pas. La beauté ne peut être que nuiſible, à moins qu'elle ne ſerve à faire marier avantageuſement une fille. Mais comment y ſervira-t-elle, ſi elle n'eſt ſoutenue par le mérite & par la vertu? Elle ne peut eſpérer d'épouſer qu'un jeune fou, avec qui elle ſera malheureuſe, à moins que ſa ſageſſe & ſa modeſtie ne la faſſent rechercher par des hommes d'un eſprit réglé & ſenſibles aux qualités ſolides. Les perſonnes qui tirent toute leur gloire de leur beauté, deviennent bientôt ridicules : elles arrivent, ſans s'en appercevoir, à un certain âge où leur beauté ſe flétrit, & elles ſont

encore charmées d'elles-mêmes, quoique le monde, bien loin de l'être, en ſoit dégoûté. Enfin, il eſt auſſi déraiſonnable de s'attacher uniquement à la beauté, que de vouloir mettre tout le mérite dans la force du corps, comme font les Peuples barbares & ſauvages.

De la beauté paſſons à l'ajuſtement : les véritables graces ne dépendent point d'une parure vaine & affectée. Il eſt vrai qu'on peut chercher la propreté, la proportion & la bienſéance dans les habits néceſſaires pour couvrir nos corps. Mais, après tout, ces étoffes, qui nous couvrent, & qu'on peut rendre commodes & agréables, ne peuvent jamais être des ornements qui donnent une vraie beauté.

Je voudrois même faire voir aux jeunes filles, la noble ſimplicité qui paroît dans les ſtatues, dans les autres figures qui nous reſtent des femmes Grecques & Romaines ; elles y verroient combien de cheveux noués négligemment par derriere, & de draperies pleines & flottantes, à longs plis, ſont agréables & majeſtueuſes. Il ſeroit bon même qu'elles entendiſſent parler les Peintres & les autres gens qui ont ce goût exquis de l'antiquité.

Si peu que leur eſprit s'élevât au deſſus de la préoccupation des modes, elles au-

roient bientôt un grand mépris pour leurs friſures, ſi éloignées du naturel, & pour les habits d'une figure trop façonnée. Je ſais bien qu'il ne faut pas ſouhaiter qu'elles prennent l'extérieur antique; il y auroit de l'extravagance à le vouloir : mais elles pourroient, ſans aucune ſingularité, prendre le goût de cette ſimplicité d'habits, ſi noble, ſi gracieuſe, & d'ailleurs ſi convenable aux mœurs chrétiennes. Ainſi, ſe conformant, dans l'extérieur, à l'uſage préſent, elles ſauroient, au moins, ce qu'il faudroit penſer de cet uſage; elles ſatisferoient à la mode comme à une ſervitude fâcheuſe, & elles ne lui donneroient que ce qu'elles ne pourroient lui refuſer. Faites-leur remarquer ſouvent & de bonne heure, la vanité & la légéreté d'eſprit qui fait l'inconſtance des modes. C'eſt une choſe bien mal entendue, par exemple, de ſe groſſir la tête de je ne ſais combien de coëffes entaſſées; les véritables graces ſuivent la nature, & ne la gênent jamais.

Mais la mode ſe détruit elle-même; elle viſe toujours au parfait, & jamais elle ne le trouve, du moins elle ne veut jamais s'y arrêter : elle ſeroit raiſonnable, ſi elle ne changeoit que pour ne changer plus, après avoir trouvé la perfection pour la commodité & pour la bonne grace : mais

changer pour changer ſans ceſſe, n'eſt-ce pas chercher plutôt l'inconſtance & le déréglement, que la véritable politeſſe & le bon goût ? Auſſi n'y a-t-il d'ordinaire que caprice dans les modes. Les femmes ſont en poſſeſſion de décider; il n'y a qu'elles qu'on en veuille croire : ainſi les eſprits les plus légers & les moins inſtruits entraînent les autres. Elles ne choiſiſſent & ne quittent rien par régle : il ſuffit qu'une choſe bien inventée ait été long-temps à la mode, afin qu'elle ne doive plus l'être, & qu'une autre, quoique ridicule, à titre de nouveauté, prenne ſa place, & ſoit admirée. Après avoir poſé ce fondement, montrez les régles de la modeſtie Chrétienne. Nous apprenons, direz-vous, par nos ſaints Myſteres, que l'homme naît dans la corruption du péché : ſon corps, travaillé d'une maladie contagieuſe, eſt une ſource inépuiſable de tentation à ſon ame : Jeſus-Chriſt nous apprend à mettre toute notre vertu dans la crainte & dans la défiance de nous-mêmes. Voudriez-vous, pourra-t-on dire à une fille, hazarder votre ame & celle de votre prochain pour une folle vanité ? Ayez donc horreur des nudités de gorge & de toutes les autres immodeſties : quand même on commettroit ces fautes ſans aucune mauvaiſe paſſion, du moins c'eſt une vanité,

c'eſt un déſir effréné de plaire. Cette vanité juſtifie-t-elle devant Dieu & devant les hommes une conduite ſi téméraire, ſi ſcandaleuſe & ſi contagieuſe pour autrui? Cet aveugle déſir de plaire convient-il à une ame Chrétienne, qui doit regarder comme une idolâtrie tout ce qui détourne de l'amour du Créateur & du mépris des créatures? Mais quand on cherche à plaire, que prétend-on? N'eſt-ce pas d'exciter les paſſions des hommes? Les tient-on dans ſes mains pour les arrêter, ſi elles vont trop loin? Ne doit-on pas s'en imputer toutes les ſuites? & ne vont-elles pas toujours trop loin ſi peu qu'elles ſoient allumées? Vous préparez un poiſon ſubtil & mortel, vous le verſez ſur tous les ſpectateurs, & vous vous croyez innocente. Ajoutez les exemples des perſonnes que leur modeſtie a rendu recommandables, & de celles à qui leur immodeſtie a fait tort: mais ſur-tout ne permettez rien dans l'extérieur des filles, qui excede leur condition. Réprimez ſévérement toutes leurs fantaiſies; montrez-leur à quel danger on s'expoſe, & combien on ſe fait mépriſer des gens ſages, en oubliant ainſi ce qu'on eſt.

Ce qui reſte à faire, c'eſt de déſabuſer les filles du bel eſprit. Si on n'y prend garde, quand elles ont quelque vivacité, elles

s'intriguent, elles veulent parler de tout, elles décident ſur les ouvrages les moins proportionnés à leur capacité, elles affectent de s'ennuyer par délicateſſe. Une fille ne doit parler que pour de vrais beſoins, avec un air de doute & de déférence; elle ne doit pas même parler des choſes qui ſont au-deſſus de la portée commune des filles, quoiqu'elle en ſoit inſtruite. Qu'elle ait tant qu'elle voudra, de la mémoire, de la vivacité, des tours plaiſants, de la facilité à parler avec grace; toutes ces qualités lui ſeront communes avec un grand nombre d'autres femmes fort peu ſenſées & fort mépriſables : mais qu'elle ait une conduite exacte & ſuivie, un eſprit égal & réglé, qu'elle ſache ſe taire & conduire quelque choſe, cette qualité ſi rare la diſtinguera dans ſon ſexe. Pour la délicateſſe & l'affectation d'ennui, il faut la réprimer, en montrant que le bon goût conſiſte à s'accommoder des choſes ſelon qu'elles ſont utiles.

Rien n'eſt ſi eſtimable que le bon ſens & la vertu : l'un & l'autre font regarder le dégoût & l'ennui, non comme une délicateſſe louable, mais comme une foibleſſe d'un eſprit malade.

Puiſqu'on doit vivre avec des eſprits groſſiers, & dans des occupations qui ne ſont pas délicieuſes, la raiſon, qui eſt la ſeule

bonne délicateſſe, conſiſte à ſe rendre groſſier avec les gens qui le ſont. Un eſprit qui goûte la politeſſe, mais qui ſait s'élever au-deſſus d'elle dans le beſoin pour aller à des choſes plus ſolides, eſt infiniment ſupérieur aux eſprits délicats & ſurmontés par leur dégoût.

CHAPITRE XI.

Inſtruction des Femmes ſur leurs devoirs.

VEnons maintenant au détail des choſes dont une femme doit être inſtruite. Quels ſont ſes emplois ? Elle eſt chargée de l'éducation de ſes enfants, des garçons juſqu'à un certain âge, des filles juſqu'à ce qu'elles ſe marient, ou ſe faſſent Religieuſes ; de la conduite des domeſtiques, de leurs mœurs, de leur ſervice ; du détail de la dépenſe, des moyens de faire tout avec économie & honorablement, d'ordinaire même de faire les fermes, & de recevoir les revenus.

La ſcience des femmes, comme celle des hommes, doit ſe borner à s'inſtruire par rapport à leurs fonctions ; la différence

de leurs emplois doit faire celle de leurs études. Il faut donc borner l'inſtruction des femmes aux choſes que nous venons de dire : mais une femme curieuſe trouvera que c'eſt donner des bornes bien étroites à ſa curioſité : elle ſe trompe ; c'eſt qu'elle ne connoît pas l'importance & l'étendue des choſes dont je lui propoſe de s'inſtruire.

Quel diſcernement lui faut-il pour connoître le naturel & le génie de chacun de ſes enfants, pour trouver la maniere de ſe conduire avec eux la plus propre à découvrir leur humeur, leur pente, leur talent ; à prévenir les paſſions naiſſantes, à leur perſuader les bonnes maximes, & à guérir leurs erreurs ? Quelle prudence doit-elle avoir pour acquérir & conſerver ſur eux l'autorité, ſans perdre l'amitié & la confiance ? Mais n'a-t-elle pas beſoin d'obſerver, & de connoître à fond les gens qu'elle met auprès d'eux ? Sans doute : une mere de famille doit donc être pleinement inſtruite de la Religion, & avoir un eſprit mûr, ferme, appliqué & expérimenté pour le gouvernement.

Peut-on douter que les femmes ne ſoient chargées de tous ces ſoins, puiſqu'ils tombent naturellement ſur elles, pendant la vie même de leurs maris oc-

cupés au dehors? Ils les regardent encore de plus près, ſi elles deviennent veuves: enfin, ſaint Paul attache tellement en général leur ſalut à l'éducation de leurs enfants, qu'il aſſure que c'eſt par eux qu'elles ſe ſauveront.

Je n'explique point ici tout ce que les femmes doivent ſavoir pour l'éducation de leurs enfants, parce que ce mémoire leur fera aſſez ſentir l'étendue des connoiſſances qu'il faudroit qu'elles euſſent.

Joignez à ce gouvernement l'économie: la plupart des femmes la négligent comme un emploi bas, qui ne convient qu'à des Payſans, ou à des Fermiers, tout au plus à un Maître-d'hôtel, ou à quelque Femme de charge; ſur-tout les femmes nourries dans la molleſſe, l'abondance & l'oiſiveté, ſont indolentes & dédaigneuſes pour tout ce détail. Elles ne ſont pas grande différence entre la vie champêtre & celle des Sauvages de Canada. Si vous leur parlez de vente de bled, de cultures de terres, des différentes natures de revenus, de la levée des rentes & des autres droits Seigneuriaux, de la meilleure maniere de faire des fermes, ou d'établir des Receveurs, elles croient que vous voulez les réduire à des occupations indignes d'elles.

Ce

Ce n'eſt pourtant que par ignorance qu'on mépriſe cette ſcience de l'économie. Les anciens Grecs & Romains, ſi habiles & ſi polis, s'en inſtruiſoient avec un grand ſoin : les plus grands eſprits d'entre eux en ont fait ſur leurs propres expériences des Livres que nous avons encore ; & où ils ont marqué même le dernier détail de l'Agriculture. On ſait que leurs Conquérants ne dédaignoient pas de labourer, & de retourner à la charrue en ſortant du triomphe. Cela eſt ſi éloigné de nos mœurs, qu'on ne pourroit le croire, ſi peu qu'il y eût dans l'Hiſtoire quelque prétexte pour en douter. Mais n'eſt-il pas naturel qu'on ne ſonge à défendre ou à augmenter ſon Pays, que pour le cultiver paiſiblement ? A quoi ſert la victoire, ſinon à cueillir les fruits de la paix ? Après tout, la ſolidité de l'eſprit conſiſte à vouloir s'inſtruire exactement de la maniere dont ſe font les choſes, qui ſont les fondements de la vie humaine ; toutes les plus grandes affaires roulent là-deſſus. La force & le bonheur d'un Etat conſiſtent, non à avoir beaucoup de Provinces mal cultivées, mais à tirer de la terre qu'on poſſede, tout ce qu'il faut pour nourrir aiſément un Peuple nombreux.

Il faut, ſans doute, un génie bien plus

élevé & plus étendu, pour s'inſtruire de tous les Arts qui ont rapport à l'économie, & pour être en état de bien policer toute une famille, qui eſt une petite République, que pour jouer, diſcourir ſur des modes, & s'exercer à de petites gentilleſſes de converſation. C'eſt une ſorte d'eſprit bien mépriſable, que celui qui ne va qu'à bien parler : on voit de tous côtés des femmes dont la converſation eſt pleine de maximes ſolides, & qui, faute d'avoir été appliquées de bonne heure, n'ont rien que de frivole dans la conduite.

Mais prenez garde au défaut oppoſé. Les femmes courent riſque d'être extrêmes en tout : il eſt bon de les accoutumer dès l'enfance à gouverner quelque choſe, à faire des comptes, à voir la maniere de faire les marchés de tout ce qu'on achete, & ſavoir comment il faut que chaque choſe ſoit faite pour être d'un bon uſage : mais craignez auſſi que l'économie n'aille en elles juſqu'à l'avarice ; montrez-leur en détail tous les ridicules de cette paſſion ; dites-leur enſuite, prenez garde que l'avarice gagne peu, & qu'elle ſe deshonore beaucoup : un eſprit raiſonnable ne doit chercher, dans une vie frugale & laborieuſe, qu'à éviter la honte & l'injuſtice attachées à une conduite prodigue & ruineuſe. Il ne faut re-

trancher les dépenſes ſuperflues que pour être en état de faire plus libéralement celles que la bienſéance, ou l'amitié, ou la charité inſpirent. Souvent c'eſt faire un grand gain que de ſavoir perdre à propos; c'eſt le bon ordre, & non certaines épargnes ſordides, qui fait les grands profits: ne manquez pas de repréſenter l'erreur groſſiere de ces femmes, qui ſe ſavent bon gré d'épargner une bougie, pendant qu'elles ſe laiſſent tromper par un Intendant ſur le gros de toutes leurs affaires. Faites pour la propreté comme pour l'économie : accoutumez les filles à ne ſouffrir rien de ſale, ni de dérangé, qu'elles remarquent le moindre déſordre dans une maiſon; faites-leur même obſerver que rien ne contribue plus à l'économie & à la propreté, que de tenir toujours chaque choſe en ſa place. Cette regle ne paroît preſque rien; cependant elle iroit loin, ſi elle étoit exactement gardée. Avez-vous beſoin d'une choſe: vous ne perdez jamais un moment à la chercher; il n'y a, ni trouble, ni diſpute, ni embarras quand on en a beſoin; vous mettez d'abord la main deſſus, & quand vous vous en êtes ſervi, vous la remettez ſur le champ dans la place où vous l'avez priſe. Ce bel ordre fait une des plus grandes parties de la propreté;

c'eſt ce qui frappe le plus les yeux, que de voir cet arrangement ſi exact. D'ailleurs, la place qu'on donne à chaque choſe, étant celle qui lui convient davantage, non-ſeulement pour la bonne grace & le plaiſir des yeux, mais encore pour ſa conſervation, elle s'y uſe moins qu'ailleurs, elle ne s'y gâte d'ordinaire par aucun accident, elle y eſt même entretenue proprement: car, par exemple, un vaſe ne ſera, ni poudreux, ni en danger de ſe briſer, lorſqu'on le mettra dans ſa place immédiatement après s'en être ſervi. L'eſprit d'exactitude qui fait ranger, fait auſſi nettoyer: joignez à ces avantages celui d'ôter par cette habitude aux domeſtiques celle de pareſſe & de confuſion. De plus, c'eſt beaucoup que de leur rendre le ſervice prompt & facile, & de s'ôter à ſoi-même la tentation de s'impatienter ſouvent par les retardements qui viennent des choſes dérangées qu'on a peine à trouver; mais en même-temps évitez l'excès de la politeſſe & de la propreté. La propreté, quand elle eſt modérée, eſt une vertu; mais quand on y ſuit trop ſon goût, on la tourne en petiteſſe d'eſprit; le bon goût rejette la délicateſſe exceſſive; il traite les petites choſes de petites, & n'en eſt point bleſſé. Moquez-vous donc devant les enfants des colifichets dont cer-

taines femmes ſont ſi paſſionnées, & qui leur font faire inſenſiblement des dépenſes ſi inutiles; accoutumez-les à une propreté ſimple & facile à pratiquer : montrez-leur la meilleure maniere de faire les choſes, mais montrez-leur encore davantage à s'en paſſer; dites-leur combien il y a de petiteſſe d'eſprit & de baſſeſſe à gronder pour un potage mal aſſaiſonné, pour un rideau mal pliſſé, pour une chaiſe trop haute ou trop baſſe.

Il eſt, ſans doute, d'un bien meilleur eſprit d'être volontairement groſſier, que d'être délicat ſur des choſes ſi peu importantes. Cette mauvaiſe délicateſſe, ſi on ne la réprime dans les femmes qui ont de l'eſprit, eſt encore plus dangereuſe pour les converſations que pour tout le reſte: la plupart des gens leur ſont fades & ennuyeux ; le moindre défaut de politeſſe leur paroît un monſtre. Elles ſont toujours moqueuſes & dégoûtées; il faut leur faire entendre, de bonne heure, qu'il n'eſt rien de ſi peu judicieux, que de juger ſuperficiellement d'une perſonne par ſes manieres, au lieu d'examiner le fond de ſon eſprit, de ſes ſentiments & de ſes qualités utiles : faites voir par diverſes expériences combien un Provincial d'un air groſſier, ou, ſi vous voulez, ridicule, avec ſes com-

pliments importuns, s'il a le cœur bon & l'eſprit réglé, eſt plus eſtimable, qu'un Courtiſan, qui, ſous une politeſſe accomplie, cache un cœur ingrat, injuſte, capable de toutes ſortes de diſſimulations & de baſſeſſes. Ajoutez qu'il y a toujours de la foibleſſe dans les eſprits qui ont une grande pente à l'ennui & au dégoût. Il n'y a point de gens dont la converſation ſoit ſi mauvaiſe, qu'on n'en puiſſe tirer quelque choſe de bon, quoiqu'on en doive choiſir de meilleurs, quand on eſt libre de choiſir : on a dequoi ſe conſoler, quand on y eſt réduit, puiſqu'on peut les faire parler de ce qu'ils ſavent, & que les perſonnes d'eſprit peuvent toujours tirer quelque inſtruction des gens les moins éclairés. Mais revenons aux choſes dont il faut inſtruire une fille.

CHAPITRE XII.

Suite des Devoirs des Femmes.

IL y a la ſcience de ſe faire ſervir qui n'eſt pas petite : il faut choiſir des domeſtiques qui aient de l'honneur & de la religion ; il faut connoître les fonctions

auxquelles on veut les appliquer, le temps & la peine qu'il faut donner à chaque choſe, la maniere de la bien faire, & la dépenſe qui y eſt néceſſaire. Vous gronderez mal-à-propos un Officier, par exemple, ſi vous voulez qu'il ait dreſſé un fruit plus promptement qu'il n'eſt poſſible, ou ſi vous ne ſavez pas, à peu près, le prix & la quantité du ſucre & des autres choſes qui doivent entrer dans ce que vous lui faites faire : ainſi vous êtes en danger d'être la dupe ou le fléau de vos domeſtiques, ſi vous n'avez quelque connoiſſance de leurs métiers.

Il faut encore ſavoir connoître leurs humeurs, ménager leurs eſprits, & policer chrétiennement toute cette petite République, qui eſt d'ordinaire fort tumultueuſe. Il faut, ſans doute, de l'autorité ; car moins les gens ſont raiſonnables, plus il faut que la crainte les retienne : mais comme ce ſont des Chrétiens, qui ſont vos freres en Jeſus-Chriſt, & que vous devez reſpecter comme ſes membres, vous êtes obligés de ne payer d'autorité que quand la perſuaſion manque.

Tâchez donc de vous faire aimer de vos gens, ſans aucune baſſe familiarité ; n'entrez pas en converſation avec eux ; mais auſſi ne craignez pas de leur parler aſſez ſouvent avec affection, & ſans hauteur ſur

leurs beſoins. Qu'ils ſoient aſſurés de trouver en vous du conſeil & de la compaſſion; ne les reprenez point aigrement de leurs défauts; n'en paroiſſez, ni ſurpris, ni rebuté, tant que vous eſpérez qu'ils ne ſeront pas incorrigibles; faites-leur entendre doucement raiſon, & ſouffrez ſouvent d'eux pour le ſervice, afin d'être en état de les convaincre de ſang froid, que c'eſt ſans chagrin & ſans impatience que vous leur parlez, bien moins pour votre ſervice que pour leur intérêt. Il ne ſera pas facile d'accoutumer les jeunes perſonnes de qualité à cette conduite douce & charitable; car l'impatience & l'ardeur de la jeuneſſe, jointes à la fauſſe idée qu'on leur donne de leur naiſſance, leur font regarder les domeſtiques, à peu près, comme des chevaux. On ſe croit d'une autre nature que les valets; on ſuppoſe qu'ils ſont faits pour la commodité de leurs Maîtres. Tâchez de montrer combien ces maximes ſont contraires à la modeſtie pour ſoi, & à l'humanité pour ſon prochain. Faites entendre que les hommes ne ſont point faits pour être ſervis; que c'eſt une erreur brutale de croire qu'il y ait des hommes nés pour flatter la pareſſe & l'orgueil des autres; que le ſervice étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir au-

tant qu'on le peut; que les Maîtres, qui ſont mieux élevés que leurs valets, étant pleins de défauts, il ne faut pas s'attendre que les valets n'en aient point, eux qui ont manqué d'inſtructions & de bons exemples; qu'enfin, ſi les valets ſe gâtent en ſervant mal, ce que l'on appelle d'ordinaire être bien ſervi gâte encore plus les Maîtres; car cette facilité de ſe ſatisfaire en tout, & de ſe livrer à ſes déſirs, ne fait qu'amollir l'ame, que la rendre ardente & paſſionnée pour les moindres commodités.

Pour ce gouvernement domeſtique, rien n'eſt meilleur que d'y accoutumer les filles de bonne heure: donnez-leur quelque choſe à régler, à condition de vous en rendre compte; cette confiance les charmera; car la jeuneſſe reſſent un plaiſir incroyable, lorſqu'on commence à ſe fier à elle, & à la faire entrer dans quelque affaire ſérieuſe. On en voit un bel exemple dans la Reine Marguerite: cette Princeſſe raconte, dans ſes Mémoires, que le plus ſenſible plaiſir qu'elle ait eu en ſa vie, fut de voir que la Reine, ſa mere, commença à lui parler, lorſqu'elle étoit encore très-jeune, comme à une perſonne mûre: elle ſe ſentit tranſportée de joie d'entrer dans la confidence de la Reine & de ſon frere le Duc d'Anjou, pour le ſecret de l'Etat, elle qui n'a-

voit connu juſques-là que des jeux d'enfants. Laiſſez même faire quelques fautes à une fille dans de tels eſſais, & ſacrifiez quelque choſe à ſon inſtruction; faites-lui remarquer doucement ce qu'il auroit fallu faire ou dire pour éviter les inconvénients où elle eſt tombée; racontez-lui vos expéditions paſſées, & ne craignez point de lui dire les fautes, ſemblables aux ſiennes, que vous avez faites dans votre jeuneſſe; par-là vous lui inſpirerez la confiance, ſans laquelle l'éducation ſe tourne en formalités gênantes.

Apprenez à une fille à lire & à écrire correctement. Il eſt honteux, mais ordinaire de voir des femmes qui ont de l'eſprit & de la politeſſe, ne ſavoir pas bien prononcer ce qu'elles liſent; ou elles héſitent, ou elles chantent en liſant; au lieu qu'il faut prononcer d'un ton ſimple & naturel, mais ferme & uni : elles manquent encore plus groſſiérement pour l'ortographe, ou pour la maniere de former ou de lier les lettres en écrivant : au moins, accoutumez-les à faire leurs lignes droites, à y rendre leur caractere net & liſible. Il faudroit auſſi qu'une fille ſût la Grammaire pour ſa Langue naturelle : il n'eſt pas queſtion de la lui apprendre par regles, comme les Ecoliers apprennent le Latin en claſſe;

accoutumez-les ſeulement, ſans affectation, à ne prendre point un temps pour un autre, à ſe ſervir des termes propres, à expliquer nettement leurs penſées avec ordre, & d'une maniere courte & préciſe: par-là vous les mettrez en état d'apprendre un jour à leurs enfants à bien parler ſans aucune étude. On ſait que, dans l'ancienne Rome, la mere des Gracchus contribua beaucoup, par une bonne éducation, à former l'éloquence de ſes enfants, qui devinrent de ſi grands hommes.

Elles devroient auſſi ſavoir les quatre regles de l'Arithmétique; vous vous en ſervirez utilement, pour leur faire faire ſouvent des comptes. C'eſt une occupation fort épineuſe avec beaucoup de gens; mais l'habitude priſe dès l'enfance, jointe à la facilité de faire promptement, par le ſecours des regles, toutes ſortes de comptes les plus embrouillés, diminuera fort ce dégoût. On ſait aſſez que l'exactitude de compter ſouvent, fait le bon ordre dans les maiſons.

Il ſeroit bon auſſi qu'elles ſuſſent quelque choſe des principales regles de la Juſtice: par exemple, la différence qu'il y a entre un Teſtament & une Donation; ce que c'eſt qu'un Contrat, une Subſtitution, un Partage de cohéritiers, les prin-

cipales regles du Droit ou des Coutumes du Pays où l'on eſt, pour rendre ces Actes valides; ce que c'eſt que Propre, ce que c'eſt que Communauté, ce que c'eſt que Biens meubles & immeubles. Si elles ſe marient, toutes leurs principales affaires rouleront là-deſſus.

Mais, en même-temps, montrez-leur combien elles ſont incapables d'enfoncer dans les difficultés du Droit; combien le Droit lui-même, par la foibleſſe de l'eſprit des hommes, eſt plein d'obſcurités & de regles douteuſes; combien la Juriſprudence varie; combien tout ce qui dépend des Juges, quelque clair qu'il paroiſſe, devient incertain; combien les longueurs des meilleures affaires mêmes, ſont ruineuſes & inſupportables. Montrez-leur l'agitation du Palais, la fureur de la Chicane, les détours pernicieux & les ſubtilités de la Procédure, les fraix immenſes qu'elle attire, la miſere de ceux qui plaident, l'induſtrie des Avocats, des Procureurs & des Greffiers, pour s'enrichir bientôt, en appauvriſſant les Parties; ajoutez les moyens qui rendent mauvaiſe, par la forme, une affaire bonne dans le fond; les oppoſitions des maximes de Tribunal à Tribunal: ſi vous êtes renvoyé à la Grand'Chambre, votre Procès eſt gagné; ſi vous allez aux

Enquêtes, il eſt perdu : n'oubliez pas les conflicts de Juriſdiction, & le danger où l'on eſt de plaider au Conſeil pluſieurs années, pour ſavoir où l'on plaidera. Enfin, remarquez la différence qu'on trouve ſouvent entre les Avocats & les Juges ſur la même affaire ; dans la conſultation vous avez gain de cauſe, & votre Arrêt vous condamne aux dépens.

Tout cela me ſemble important pour empêcher les femmes de ſe paſſionner ſur les affaires, & de s'abandonner aveuglément à certains conſeils ennemis de la paix : lorſqu'elles ſont veuves ou maîtreſſes de leur bien dans un autre état, elles doivent écouter leurs gens d'affaires, & non pas ſe livrer à eux.

Il faut qu'elles s'en défient dans les Procès qu'ils veulent leur faire entreprendre ; qu'elles conſultent des gens d'un eſprit plus étendu, & plus-attentif aux avantages d'un accommodement ; & qu'enfin, elles ſoient perſuadées que la principale habileté dans les affaires, eſt d'en prévoir les inconvénients, & de les ſavoir éviter.

Les filles, qui ont une naiſſance & un bien conſidérable, ont beſoin d'être inſtruites des devoirs des Seigneurs dans leurs Terres. Dites-leur donç ce qu'on peut faire pour empêcher les abus, les violences, les

chicanes, les fauſſetés, ſi ordinaires à la campagne. Joignez-y les moyens d'établir de petites écoles, & des aſſemblées de charité pour le ſoulagement des pauvres malades. Montrez auſſi le trafic qu'on peut quelquefois établir en certains Pays pour y diminuer la miſere; mais ſur-tout comment on peut procurer au Peuple une inſtruction ſolide, & une police chrétienne: tout cela demanderoit un détail trop long pour être mis ici.

En expliquant les devoirs des Seigneurs, n'oubliez pas leurs droits; dites ce que c'eſt que Fiefs, Seigneur dominant, vaſſal, hommage, rente, dîmes inféodées, droit de champart, lods & ventes, indemnité, amortiſſement & reconnoiſſances, papiers terriers, & autres choſes ſemblables. Ces connoiſſances ſont néceſſaires, puiſque le gouvernement des Terres conſiſte entiérement dans toutes ces choſes.

Après ces inſtructions, qui doivent tenir la premiere place, je crois qu'il n'eſt pas inutile de laiſſer aux filles, ſelon leur loiſir & la portée de leurs eſprits, la lecture des Livres profanes, qui n'ont rien de dangereux pour les paſſions. C'eſt même le moyen de les dégoûter des Comédies & des Romans: donnez-leur donc les Hiſtoires Grecques & Romaines; elles y ver-

ront des prodiges de courage & de déſintéreſſement : ne leur laiſſez pas ignorer l'Hiſtoire de France, qui a auſſi ſes beautés; mêlez celles des Pays voiſins, & les rélations des Pays éloignés judicieuſement écrites : tout cela ſert à aggrandir l'eſprit, & à élever l'ame à de grands ſentiments, pourvu qu'on évite la vanité & l'affectation. On croit d'ordinaire qu'il faut qu'une fille de qualité qu'on veut bien élever, apprenne l'Italien & l'Eſpagnol; mais je ne vois rien de moins utile que cette étude, à moins qu'une fille ne ſe trouvât attachée auprès de quelque Princeſſe Eſpagnole ou Italienne, comme nos Reines d'Autriche & de Médicis. D'ailleurs, ces deux Langues ne ſervent guères qu'à lire des Livres dangereux, & capables d'augmenter les défauts des femmes; il y a beaucoup plus à perdre, qu'à gagner dans cette étude: celle du Latin ſeroit bien plus raiſonnable, car c'eſt la Langue de l'Egliſe; il y a un fruit & une conſolation ineſtimables à entendre le ſens des paroles de l'Office Divin où l'on aſſiſte ſi ſouvent : ceux mêmes qui cherchent les beautés du diſcours, en trouveront de bien plus parfaites & plus ſolides dans le Latin que dans l'Italien & dans l'Eſpagnol, où regne un jeu d'eſprit & une vivacité d'imagination ſans regle;

mais je ne voudrois faire apprendre le Latin qu'aux filles d'un jugement ferme & d'une conduite modeſte, qui ſauroient ne prendre cette étude que pour ce qu'elle vaut, qui renonceroient à la vaine curioſité, qui cacheroient ce qu'elles auroient appris, & qui n'y chercheroient que leur éducation.

Je leur permettrois auſſi, mais avec un grand choix, la lecture des Ouvrages d'Eloquence & de Poéſie, ſi je voyois qu'elles en euſſent le goût, & que leur jugement fût aſſez ſolide pour ſe borner au véritable uſage de ces choſes; mais je craindrois d'ébranler trop les imaginations vives, & je voudrois en tout cela une exacte ſobriété : tout ce qui peut faire ſentir l'amour, plus il eſt adouci & enveloppé, plus il me paroît dangereux.

La Muſique & la Peinture ont beſoin des mêmes précautions; tous ces Arts ſont du même génie & du même goût. Pour la Muſique, on ſait que les Anciens croyoient que rien n'étoit plus pernicieux à une République bien policée, que d'y laiſſer introduire une mélodie efféminée : elle énerve les hommes, elle rend les ames molles & voluptueuſes; les tons languiſſants & paſſionnés ne font tant de plaiſir, qu'à cauſe que l'ame s'y abandonne à l'attrait des ſens

juſqu'à

juſqu'à s'y enivrer elle-même. C'eſt pourquoi à Sparte, les Magiſtrats briſoient tous les inſtruments dont l'harmonie étoit trop délicieuſe, & c'étoit là une de leurs plus importantes Polices; c'eſt pourquoi Platon rejette ſévérement tous les tons délicieux, qui entroient dans la Muſique des Aſiatiques; à plus forte raiſon les Chrétiens, qui ne doivent jamais chercher le plaiſir pour le ſeul plaiſir, doivent-ils avoir en horreur ces divertiſſements empoiſonnés.

La Poéſie & la Muſique, ſi on en retranchoit tout ce qui ne tend point au vrai but, pourroient être employées très-utilement à exciter dans l'ame des ſentiments vifs & ſublimes pour la vertu : combien avons-nous d'Ouvrages poétiques de l'Ecriture, que les Hébreux chantoient, ſelon les apparences? Les Cantiques ont été les premiers monuments qui ont conſervé plus diſtinctement, avant l'Ecriture, la tradition des choſes divines parmi les hommes. Nous avons vu combien la Muſique a été puiſſante parmi des Peuples Païens, pour élever l'ame au-deſſus des ſentiments vulgaires. L'Egliſe a cru ne pouvoir conſoler mieux ſes enfants, que par le chant des louanges de Dieu. On ne peut donc abandonner ces Arts que l'Eſprit de Dieu même a conſacrés. Une Muſique & une Poé-

ſie Chrétienne ſeroient le plus grand de tous les ſecours, pour dégoûter des plaiſirs profanes; mais dans les faux préjugés où eſt notre Nation, le goût de ces Arts n'eſt guères ſans danger. Il faut donc ſe hâter de faire ſentir à une jeune fille qu'on voit fort ſenſible à de telles impreſſions, combien on peut trouver de charmes dans la Muſique, ſans ſortir des ſujets pieux. Si elle a de la voix, du génie pour les beautés de la Muſique, n'eſpérez pas de les lui faire toujours ignorer. La défenſe irriteroit la paſſion. Il vaut mieux donner un cours réglé à ce torrent, que d'entreprendre de l'arrêter. La Peinture ſe tourne chez nous plus aiſément au bien; d'ailleurs, elle a un privilége pour les femmes; ſans elle leurs ouvrages ne peuvent être bien conduits. Je ſais qu'elles pourroient ſe réduire à des travaux ſimples, qui ne demanderoient aucun art; mais dans le deſſein qu'il me ſemble qu'on doit avoir, d'occuper l'eſprit en même-temps que les mains des femmes de condition, je ſouhaiterois qu'elles fiſſent des ouvrages où l'art & l'induſtrie aſſaiſonnaſſent le travail de quelque plaiſir. De tels ouvrages ne peuvent avoir aucune vraie beauté, ſi la connoiſſance des regles du Deſſein ne les conduit: delà vient que preſque tout ce qu'on voit main-

tenant dans les étoffes, dans les dentelles & dans les broderies, eſt d'un mauvais goût : tout y eſt confus, ſans deſſein, ſans proportion. Ces choſes paſſent pour belles, parce qu'elles coûtent beaucoup de travail à ceux qui les font, & d'argent à ceux qui les achetent; leur éclat éblouit ceux qui les voient de loin, ou qui ne s'y connoiſſent pas. Les femmes ont fait là-deſſus des regles à leur mode; qui voudroit conteſter, paſſeroit pour viſionnaire : elles pourroient néanmoins ſe détromper en conſultant la Peinture, & par-là ſe mettre en état de faire, avec une médiocre dépenſe & un grand plaiſir, des ouvrages d'une noble variété, & d'une beauté qui ſeroit au-deſſus des caprices irréguliers des modes.

Elles doivent également craindre & mépriſer l'oiſiveté. Qu'elles penſent que tous les premiers Chrétiens, de quelque condition qu'ils fuſſent, travailloient, non pour s'amuſer, mais pour faire du travail une occupation ſérieuſe, ſuivie & utile. L'ordre naturel, la pénitence impoſée au premier Homme, & en lui à toute ſa poſtérité, celle dont l'homme nouveau, qui eſt Jeſus-Chriſt, nous a laiſſé un ſi grand exemple, tout nous engage à une vie laborieuſe, chacun en ſa maniere.

On doit conſidérer pour l'éducation d'une jeune fille, ſa condition, les lieux où elle doit paſſer ſa vie, & la profeſſion qu'elle embraſſera ſelon les apparences: prenez garde qu'elle ne conçoive des eſpérances au-deſſus de ſon bien & de ſa condition. Il n'y a guères de perſonnes à qui il n'en coûte cher pour avoir trop eſpéré; ce qui auroit rendu heureux, n'a plus rien que de dégoûtant, dès qu'on a enviſagé un état plus haut. Si une fille doit vivre à la Campagne, de bonne heure tournez ſon eſprit aux occupations qu'elle y doit avoir, & ne lui laiſſez point goûter les amuſements de la Ville; montrez-lui les avantages d'une vie ſimple & active. Si elle eſt d'une condition médiocre de la Ville, ne lui faites point voir des gens de la Cour; ce commerce ne ſerviroit qu'à lui faire prendre un air ridicule & diſproportionné; renfermez-la dans les bornes de ſa condition, & donnez-lui pour modeles les perſonnes qui y réuſſiſſent le mieux; formez ſon eſprit pour les choſes qu'elle doit faire toute ſa vie; apprenez-lui l'économie d'une maiſon bourgeoiſe, les ſoins qu'il faut avoir pour les revenus de la Campagne, pour les rentes & pour les maiſons qui ſont les revenus de la Ville, ce qui regarde l'éducation des enfants, &

enfin le détail des autres occupations d'affaires ou de commerce, dans lequel vous prévoyez qu'elle devra entrer, quand elle ſera mariée. Si, au contraire, elle ſe détermine à ſe faire Religieuſe, ſans y être pouſſée par ſes parents, tournez, dès ce moment, toute ſon éducation vers l'état où elle aſpire; faites-lui faire des épreuves ſérieuſes, ou des forces de ſon eſprit & de ſon corps, ſans attendre le Noviciat, qui eſt une eſpece d'engagement par rapport à l'honneur du Monde; accoutumez-la au ſilence, exercez-la à obéir ſur des choſes contraires à ſon humeur & à ſes habitudes; eſſayez peu à peu de voir de quoi elle eſt capable pour la regle qu'elle veut prendre; tâchez de l'accoutumer à une vie groſſiere, ſobre & laborieuſe; montrez-lui en détail combien on eſt libre & heureux de ſavoir ſe paſſer des choſes que la vanité & la molleſſe, ou même la bienſéance du ſiecle, rendent néceſſaires hors du Cloître; en un mot, en lui faiſant pratiquer la pauvreté, faites-lui en ſentir le bonheur que Jeſus-Chriſt nous a révélé. Enfin, n'oubliez rien pour ne laiſſer dans ſon cœur le goût d'aucune vanité du Monde, quand elle le quittera. Sans lui faire faire des expériences trop dangereuſes, découvrez-lui les épines cachées ſous les faux

plaiſirs que le Monde donne; montrez-lui des gens qui y ſont malheureux au milieu des plaiſirs.

CHAPITRE XIII.

Des Gouvernantes.

JE prévois que ce plan d'Education pourra paſſer, dans l'eſprit de beaucoup de gens, pour un projet chimérique. Il faudroit, dira-t-on, un diſcernement, une patience, & un talent extraordinaire pour l'exécuter. Où ſont les Gouvernantes capables de l'entendre? A plus forte raiſon, où ſont celles qui peuvent le ſuivre? Mais je prie de conſidérer attentivement, que quand on entreprend un Ouvrage ſur la meilleure éducation qu'on peut donner aux enfants, ce n'eſt pas pour donner des regles imparfaites. On ne doit donc pas trouver mauvais qu'on viſe au plus parfait dans cette recherche. Il eſt vrai que chacun ne pourra pas aller, dans la pratique, auſſi loin que nos penſées vont, lorſque rien ne les arrête ſur le papier. Mais, enfin, lors même qu'on ne pourra pas arriver juſqu'à la perfection dans ce travail, il ne ſera pas

inutile de l'avoir connue, & de s'être efforcé d'y atteindre : c'eſt le meilleur moyen d'en approcher. D'ailleurs, cet Ouvrage ne ſuppoſe point une nature accomplie dans les enfants, & un concours de toutes les circonſtances les plus heureuſes, pour compoſer une éducation parfaite : au contraire, je tâche de donner des remedes pour les naturels mauvais, ou gâtés; je ſuppoſe les mécomptes ordinaires dans les éducations, & j'ai recours aux moyens les plus ſimples pour redreſſer, en tout ou en partie, ce qui en a beſoin. Il eſt vrai qu'on ne trouvera point, dans ce petit Ouvrage, dequoi faire réuſſir une éducation négligée & mal conduite : mais faut-il s'en étonner ? N'eſt-ce pas le mieux qu'on puiſſe ſouhaiter, que de trouver des regles ſimples, dont la pratique exacte faſſe une ſolide éducation ? J'avoue qu'on peut faire, & qu'on fait tous les jours, pour les enfants, beaucoup moins que ce que je propoſe; mais auſſi on ne voit que trop combien la jeuneſſe ſouffre par ces négligences. Le chemin que je repréſente, quelque long qu'il paroiſſe, eſt le plus court, puiſqu'il mene droit où l'on veut aller : l'autre chemin, qui eſt celui de la crainte, & d'une culture ſuperficielle des eſprits, quelque court qu'il paroiſſe, eſt trop long; car

on n'arrive preſque jamais par-là au ſeul vrai but de l'éducation, qui eſt de perſuader les eſprits, & d'inſpirer l'amour ſincere de la vertu. La plupart des enfants qu'on a conduits par ce chemin, ſont encore à recommencer quand leur éducation ſemble finie; & après qu'ils ont paſſé les premieres années de leur entrée dans le monde à faire des fautes ſouvent irréparables, il faut que l'expérience & leurs propres réflexions leur faſſent trouver toutes les maximes que cette éducation gênée & ſuperficielle n'avoit point ſu leur inſpirer. On doit encore obſerver que ces premieres peines que je demande qu'on prenne pour les enfants, & que les gens ſans expérience regardent comme accablantes & impraticables, épargnent des déſagréments bien plus fâcheux, & applaniſſent des obſtacles qui deviennent inſurmontables dans la ſuite d'une éducation moins exacte & plus rude. Enfin, conſidérez que pour exécuter ce projet d'éducation, il s'agit de moins faire des choſes qui demandent un grand talent, que d'éviter des fautes groſſieres, que nous avons marquées ici en détail. Souvent il n'eſt queſtion que de ne preſſer point les enfants, d'être aſſidu auprès d'eux, de les obſerver, de leur inſpirer de la confiance, de répondre net-

tement & de bon ſens à leurs petites queſtions, de laiſſer agir leur naturel pour le mieux connoître, & de les redreſſer avec patience, lorſqu'ils ſe trompent, ou font quelque faute. Il n'eſt pas juſte de vouloir qu'une bonne éducation puiſſe être conduite par une mauvaiſe Gouvernante; c'eſt ſans doute aſſez que de donner des regles pour la faire réuſſir par les ſoins d'un ſujet médiocre; ce n'eſt pas demander trop de ce ſujet médiocre, que de vouloir qu'il ait au moins le ſens droit, une humeur traitable, & une véritable crainte de Dieu. Cette Gouvernante ne trouvera dans cet Ecrit rien de ſubtil & d'abſtrait; quand même elle ne l'entendroit pas tout, elle concevra le gros, & cela ſuffit: faites qu'elle le liſe pluſieurs fois; prenez la peine de le lire avec elle; donnez-lui la liberté de vous arrêter ſur tout ce qu'elle n'entend pas, & dont elle ne ſe ſent pas perſuadée; enſuite mettez-la dans la pratique, & à meſure que vous verrez qu'elle perd de vue, en parlant à l'enfant, les regles de cet Ecrit, qu'elle étoit convenue de ſuivre, faites-le lui remarquer doucement en ſecret. Cette application vous ſera d'abord pénible; mais ſi vous êtes le Pere ou la Mere de l'enfant, c'eſt votre devoir eſſentiel; d'ailleurs, vous n'aurez pas long-temps

de grandes difficultés là-deſſus ; car cette Gouvernante, ſi elle eſt ſenſée & de bonne volonté, en apprendra plus en un mois par ſa pratique & par vos avis, que par de longs raiſonnements ; bientôt elle marchera d'elle-même dans le droit chemin. Vous aurez encore cet avantage pour vous décharger, qu'elle trouvera dans ce petit Ouvrage les principaux diſcours qu'il faut faire aux enfants ſur les plus importantes maximes, tous faits, en ſorte qu'elle n'aura preſque qu'à les ſuivre : ainſi elle aura devant ſes yeux un recueil des converſations qu'elle doit avoir avec l'enfant ſur les choſes les plus difficiles à lui faire entendre. C'eſt une eſpece d'éducation pratique, qui la conduira comme par la main. Vous pouvez encore vous ſervir très-utilement du Catéchiſme hiſtorique, dont nous avons déja parlé : faites que la Gouvernante que vous formez, le liſe pluſieurs fois, & ſur-tout tâchez de lui en faire bien concevoir la Préface, afin qu'elle entre dans cette méthode d'enſeigner. Il faut pourtant avouer que ces ſujets, d'un talent médiocre, auxquels je me borne, ſont rares à trouver. Mais enfin il faut un inſtrument propre à l'éducation ; car les choſes les plus ſimples ne ſe font pas d'elles-mêmes, & elles ſe font toujours mal par les eſprits

mal faits. Choiſiſſez donc, ou dans votre maiſon, ou dans vos Terres, ou chez vos amis, ou dans les Communautés bien réglées, quelque fille que vous croirez capable d'être formée; ſongez de bonne heure à la former pour cet emploi, & tenez-la quelque temps auprès de vous pour l'éprouver, avant que de lui confier une choſe ſi précieuſe. Cinq ou ſix Gouvernantes, formées de cette maniere, ſeroient capables d'en former bientôt un grand nombre d'autres. On trouveroit peut-être du mécompte en pluſieurs de ces ſujets; mais enfin, ſur ce grand nombre, on trouveroit toujours dequoi ſe dédommager, & on ne ſeroit pas dans l'extrême embarras où l'on ſe trouve tous les jours. Les Communautés Religieuſes & Séculieres, qui s'appliquent, ſelon leur Inſtitut, à élever des Filles, pourroient auſſi entrer dans ces vues, pour former leurs Maîtreſſes de Penſionnaires & leurs Maîtreſſes d'Ecole.

Mais quoique la difficulté de trouver des Gouvernantes ſoit grande, il faut avouer qu'il y en a une autre plus grande encore; c'eſt celle de l'irrégularité des Parents: tout le reſte eſt inutile, s'ils ne veulent concourir eux-mêmes dans ce travail. Le fondement de tout eſt qu'ils ne donnent à leurs enfants que des maximes droites & des

exemples édifiants : c'eſt ce qu'on ne peut eſpérer que d'un très-petit nombre de familles. On ne voit, dans la plupart des maiſons que confuſion, que changement, qu'un amas de domeſtiques, qui ſont autant d'eſprits de travers. Que de ſujets de diviſions entre les Maîtres ! Quelle affreuſe école pour des enfants ! Souvent une mere, qui paſſe ſa vie au jeu, à la Comédie, & dans des converſations indécentes, ſe plaint, d'un ton grave, qu'elle ne peut pas trouver une Gouvernante capable d'élever ſes filles. Mais qu'eſt-ce que peut la meilleure éducation ſur des filles à la vue d'une telle mere ? Souvent encore on voit des parents, qui, comme dit ſaint Auguſtin, menent eux-mêmes leurs enfants aux Spectacles publics, & à d'autres divertiſſements, qui ne peuvent manquer de les dégoûter de la vie ſérieuſe & occupée dans laquelle ces parents mêmes les veulent engager. Ainſi ils mêlent le poiſon avec l'aliment ſalutaire. Ils ne parlent que de ſageſſe ; mais ils accoutument l'imagination volage des enfants aux violents ébranlements des repréſentations paſſionnées & de la muſique ; après quoi ils ne peuvent plus s'appliquer. Ils leur donnent le goût des paſſions, & leur font trouver fades les plaiſirs innocents. Après cela, ils veulent encore que

l'éducation réuſſiſſe, & ils la regardent comme triſte & auſtere, ſi elle ne ſouffre ce mélange du bien & du mal. N'eſt-ce pas vouloir ſe faire honneur du déſir d'une bonne éducation de ſes enfants, ſans en vouloir prendre la peine, ni s'aſſujettir aux regles les plus néceſſaires?

Finiſſons par le portrait que le Sage fait d'une femme forte. *Son prix*, dit-il, *eſt comme celui de ce qui vient de loin, & des extrémités de la terre : le cœur de ſon époux ſe confie à elle; elle ne manque jamais des dépouilles qu'il lui rapporte de ſes victoires; tous les jours de ſa vie, elle lui fait du bien, & jamais de mal : elle cherche la laine & le lin; elle travaille avec des mains pleines de ſageſſe : chargée comme un Vaiſſeau marchand, elle porte de loin ſes proviſions; la nuit elle ſe leve & diſtribue la nourriture à ſes domeſtiques; elle conſidere un champ, & l'achete de ſon travail, fruit de ſes mains; elle plante une vigne, elle ceint ſes reins de force, elle endurcit ſon bras; elle a goûté, & vu combien ſon commerce eſt utile; ſa lumiere ne s'éteint jamais pendant la nuit, ſa main s'attache aux travaux rudes, & ſes doigts prennent le fuſeau : elle ouvre pourtant ſa main à celui qui eſt dans*

l'indigence, elle l'étend ſur le pauvre; elle ne craint, ni froid, ni neige; tous ſes domeſtiques ont de doubles habits; elle a ſiſſu une robe pour elle; le fin lin & la pourpre ſont ſes vêtements: ſon époux eſt illuſtre aux portes, c'eſt-à-dire, dans les conſeils où il eſt aſſis avec les hommes les plus vénérables : elle fait des habits qu'elle vend, des ceintures qu'elle débite aux Cananéens; la force & la beauté ſont ſes vêtements, & elle rira dans ſon dernier jour; elle ouvre ſa bouche à la ſageſſe, & une loi de douceur eſt ſur ſa langue; elle obſerve dans ſa maiſon juſqu'aux traces des pas, & elle ne mange jamais ſon pain ſans occupation; ſes enfants ſe ſont élevés, & l'ont dit heureuſe; ſon mari s'éleve de même, & il la loue : pluſieurs filles, dit-il, *ont amaſſé des richeſſes, vous les avez toutes ſurpaſſées; les graces ſont trompeuſes, la beauté eſt vaine; la femme qui craint Dieu, c'eſt celle qui ſera louée; donnez-lui du fruit de ſes mains, & qu'aux portes, dans les conſeils publics, elle ſoit louée par ſes propres œuvres.*

Quoique l'extrême différence des mœurs, la briéveté & la hardieſſe des figures rendent d'abord ce langage obſcur, on y trouve un ſtyle ſi vif & ſi plein, qu'on en eſt bien-

tôt charmé, ſi on l'examine de près : mais ce que je ſouhaite davantage qu'on y remarque, c'eſt l'autorité de Salomon, le plus ſage de tous les hommes; c'eſt celle du Saint-Eſprit même, dont les paroles ſont ſi magnifiques pour faire admirer dans une femme riche & noble, la ſimplicité des mœurs, l'économie & le travail.

INS-

INSTRUCTION
POUR
UNE JEUNE
PRINCESSE.

INSTRUCTION

POUR

UNE JEUNE

PRINCESSE.

LA piété eſt une vertu eſſentiellement néceſſaire aux Dames, ſur-tout à celles à qui le Ciel a bien voulu accorder des avantages perſonnels, qui ſouvent, ſans cette qualité, leur deviennent funeſtes. Il eſt bien mal-aiſé qu'une jeune & belle Perſonne, expoſée à mille deſirs, dont ſa beauté eſt la cauſe innocente & malheureuſe, quand elle ne s'appuie que ſur les ſimples lumieres de ſa raiſon, puiſſe faire une longue réſiſtance. Elle eſt en bute à des ennemis qui ſont d'autant plus à craindre, qu'ils n'ont rien de farouche, & qu'ils ne propoſent que des ſoumiſſions & des plaiſirs.

Autrefois la crainte du monde étoit une eſpece de divinité, dont les Dames ne recevoient pas un foible ſecours. Elle les obligeoit à rendre leurs fautes ſecretes, & du moins par-là elles évitoient le ſcandale; mais inſenſiblement cette crainte a cédé aux mauvais exemples, & elles ont cru faire beaucoup de trouver des excuſes de leur foibleſſe dans le mérite des Amants qui les ont ſoumiſes.

Jugez par-là de l'état où ſe trouve une jeune Perſonne, quand elle ſe voit à la merci de ſes paſſions, ou de celles qu'elle a fait naître, & qu'elle n'eſt retenue, ni par la crainte de Dieu, ni par celle du monde. Ayez donc de la piété; mais une piété ſolide, qui ſoit exacte ſans être foible, ni ſcrupuleuſe; & ſongez que ſans cette qualité, la plus ſévere n'oſeroit répondre de ſa vertu.

Je ne prétends pas, pour cela, que vous regardiez votre beauté comme un malheur que Dieu ait attaché à votre Perſonne. J'avoue que celles qui ne ſont pas nées avec cet avantage, ſont moins expoſées; mais auſſi peut-on dire qu'elles ont moins de mérite. Leur ſageſſe eſt une eſpece de ſageſſe forcée, dont on leur tient peu de compte; & quand elles ſont aſſez malheureuſes pour tomber dans le déſordre, quel mépris n'attirent-elles par ſur elles?

La beauté eſt un don du Ciel, dont vous ne lui devez pas moins de reconnoiſſance, que vous lui en devez de vous avoir fait naître de belle taille. Ayez-en ſoin, mais n'en ſoyez pas eſclave; regardez-le comme un effet de la Providence de Dieu ſur vous, & ſoyez toujours prête à y renoncer, quand il plaira à la même Providence de vous la faire perdre.

Je ne m'oppoſe pas non plus à ces ſortes d'ajuſtements qui conviennent aux Perſonnes de votre rang & de votre âge, puiſque l'uſage les a établis, & que le ciel vous a fait naître pour vivre dans le monde; il y a quelque ſorte de ſageſſe à s'accommoder à ſes manieres. Après tout, ce n'eſt pas un ruban, une boucle, ou une mouche de plus ou de moins, qui cauſent le déſordre: un geſte indécent, un regard étudié, une contenance affectée; enfin, le deſſein qu'on forme ſur un cœur que l'on veut ſimplement ſacrifier à ſon orgueil, voilà ce qui eſt infiniment plus à craindre.

C'eſt en tenant cette conduite, qu'on ſe met bientôt au nombre des coquettes. Quel caractere pour une Princeſſe, qui doit avoir le cœur auſſi grand que la naiſſance! Jugez-en par les mauvaiſes qualités qui accompagnent les perſonnes qui ſont marquées à cet indigne caractere; vous leur

trouverez un eſprit gâté, un cœur corrompu, une ame qui n'a, ni fidélité, ni tendreſſe, une raiſon dénuée de bon ſens, un jugement de petite étendue, une vanité qui n'eſt appuyée ſur rien, des deſirs qui n'ont pas un meilleur principe, une jalouſie honteuſe, une converſation pleine d'inutilités & de bagatelles, une diſſimulation continuelle, une fauſſe bonté, qui ne cache que des trahiſons ſous de fades louanges, qu'elles ne donnent que pour s'en attirer d'autres; en un mot, un fatras de paroles, dont elles ſe ſont fait un jargon, qu'elles proſtituent à tout le monde.

Ce n'eſt pas par-là qu'on plait aux honnêtes gens, & ce n'eſt pourtant qu'à ceux-là que l'on doit déſirer de plaire : mais quelque avantage qu'il y ait d'avoir leur approbation, je ne veux pas que vous la cherchiez avec empreſſement; je veux que ce ſoit votre mérite, votre beauté, le temps & le hazard qui s'en mêlent; que lorſque vous donnerez à votre perſonne de ces ſortes de ſoins que la coutume a permis aux Dames, votre ajuſtement ſoit pour tout le monde, & qu'il ne ſoit pour perſonne; que votre unique deſſein ſoit de ne rien faire qui ne ſoit dans les regles de la bienſéance; qu'il paroiſſe dans toutes vos actions un air de ſageſſe & de modeſtie, qui édifie

ceux qui vous approchent; que vos manieres ſoient honnêtes; que votre fierté ne s'exerce que ſur les perſonnes qui ſont capables de vous manquer de reſpect; enfin, que vous faſſiez beaucoup moins de fond ſur votre beauté, que ſur votre mérite.

Je ne vous dirai point que la premiere de ces choſes paſſe, & que l'autre dure autant que la vie; c'eſt une vérité qui eſt auſſi vieille que le monde. J'aime mieux vous faire appercevoir de l'excellence de votre ame, & de l'obligation où vous êtes de la rendre digne du rang que vous tenez dans le monde. C'eſt ce qui n'eſt pas aiſé, ſi vous ne la ſurveillez avec application, & ſi vous ne vous faites un plaiſir ſecret de ſentir qu'elle eſt encore au-deſſus de votre naiſſance.

La lecture, ſur cela, n'eſt pas d'un foible ſecours. La queſtion eſt de faire un juſte diſcernement des Livres qui vous conviennent. Il y en a d'indifférents, comme peuvent être ceux qui traitent de l'Hiſtoire, des Voyages, & de certains Ouvrages d'eſprit, que les hommes, qui ont de la politeſſe & de la galanterie, ont accoutumé de faire à la louange des Dames. Pour ceux-là, vous les pouvez lire; car je ne prétends pas que vous ne liſiez jamais que des Livres de morale ou de dévotion; mais

il faut que ce ſoit plutôt pour vous occuper que pour vous inſtruire, en parler rarement, & vous garder bien de vous ériger en fille ſavante. Il en eſt d'autres que je vous conſeille de n'admettre jamais dans votre cabinet. Je mets en ce rang-là les Livres de Philoſophie & les Romans : les premiers ſont capables de vous embarraſſer l'eſprit ; les autres, de corrompre l'innocence de votre cœur. Après tout, croyez-moi, le meilleur de tous les Livres ne vaut pas la converſation d'une amie qui a de la vertu, de l'expérience & du bon ſens, quand elle veut joindre ſes réflexions aux vôtres, & que vous l'aimez aſſez pour lui découvrir toutes vos penſées.

Elle vous apprendra que les meilleures qualités que puiſſent avoir les perſonnes de votre ſexe, c'eſt d'avoir de l'égalité & de la douceur, & qu'avec cela on a toujours aſſez d'eſprit pour peu qu'on ſache vivre. Ce n'eſt pas mon deſſein, en parlant ainſi, de borner l'eſprit des Dames ; je ſais qu'il y en a beaucoup qui ſont capables des plus grandes choſes : mais pour les hommes, auſſi-bien que pour les femmes, l'importance n'eſt pas d'avoir l'eſprit ſi vif, ni ſi entreprenant ; le grand point eſt de l'avoir bien fait, & d'arriver, par des moyens ſûrs & honnêtes, à la fin que nous nous

ſommes propoſée. Il arrive ſouvent que ces grandes lumieres nous offuſquent, qu'elles nous égarent, au lieu de nous conduire, & qu'elles nous font tomber dans des indiſcrétions, que l'on peut appeller les précipices de la Cour.

Je ne veux pas, pour cela, vous réduire aux médiocres talents qu'on preſcrivoit à la femme forte; je prétends ſeulement vous faire connoître, que la véritable Science ſe réduit à ſavoir préciſément en quoi conſiſte ſon devoir; & que tout ce qui mene au delà, eſt preſque toujours, & dangereux, & inutile. En effet, que vous ſert de ſavoir, ſi c'eſt le ſoleil ou la terre qui tourne, de quelle façon ſe forment le tonnerre & les orages, & cent autres choſes qui ne vous ſont pas plus néceſſaires que celles-là?

De vous dire quel doit être le caractere de votre eſprit, c'eſt ce qui n'eſt pas aiſé à déterminer, cela dépend du tempérament: ce que je puis vous répondre, c'eſt que ſi le vôtre dépendoit de mon choix, vous ſeriez plus ſérieuſe qu'enjouée. Ce n'eſt pas que les enjouées n'aient leur mérite; mais nous ſommes ſous un regne où il faut paroître ſage de bonne heure, & la ſaiſon de l'enjouement paſſe ſi vîte, que j'ai ſujet de croire que ce qui a le plus l'air de la ſageſſe, eſt préférable.

Que les ſérieuſes ne ſe prévalent pas de ce que je dis; elles ont leur ſujet de craindre comme les autres. Le feu des enjouées eſt un feu qui s'évapore, qui ne menace que l'eſprit. Il n'en eſt pas de même des ſérieuſes : comme elles ſont plus capables de s'attacher, & que ceux qui forment des deſſeins ſur leur cœur, ſe croient à couvert de la légéreté, elles ſont auſſi plus expoſées.

C'eſt dans ces occaſions, où il faut être extrêmement en garde. Les commencements de l'amour ont quelque choſe de ſi honnête entre deux perſonnes qui ont du mérite; il eſt ſi naturel d'aimer ce qui nous paroît aimable, quand on s'en croit aimé; & ſi la vertu ne s'y oppoſoit, il y auroit tant de juſtice de le faire, qu'on ne ſauroit prendre trop de précaution contre une paſſion, dont il eſt auſſi difficile d'arrêter le cours, qu'il eſt aiſé de s'oppoſer à ſa naiſſance.

Le moyen de vous en garantir, c'eſt de couper chemin de bonne heure à ces ſortes de commencements, d'en regarder la ſuite avec frayeur, & de ſonger que votre deſtinée dépend moins de vous, que de la volonté de ceux qui vous ont mis au monde. Je ne prétends pas pour cela, que vous ayez une vertu ſombre & farou-

che, qui vous faſſe regarder les hommes comme des ennemis, ni que vous receviez leurs douceurs comme des injures: pourvu qu'elles ne ſoient pas outrées, qu'il y entre de l'eſprit & du reſpect, elles ne doivent pas vous déplaire. La queſtion eſt de ſavoir comment vous y devez répondre.

C'eſt là où votre eſprit aura beſoin de toute ſa délicateſſe. Il faut bien ſe garder de faire durer ces ſortes de converſations; il faut couler, répondre un mot ou deux, accompagner cela de quelques manieres obligeantes, & changer promptement de matiere. Il n'appartient qu'aux Provinciales de faire aſſaut de bel eſprit, & de ſe faire un point d'honneur de demeurer les dernieres ſur le champ de bataille.

Ce n'eſt pas toujours dans la vivacité des reparties, que l'eſprit des Dames ſe fait remarquer davantage. Dans les choſes où elles ne doivent point répondre, il ſuffit qu'elles faſſent connoître qu'elles les entendent, & que ce n'eſt que par ſageſſe qu'elles n'y répondent pas. Il y a plus de mérite qu'on ne croit dans cette ſorte de retenue; car enfin on aime ſes penſées: elles naiſſent même quelquefois avec tant de précipitation, qu'on a peine à les rete-

nir ; & quand il les faut étouffer, il ne faut pas douter qu'il n'en coûte.

La jalouſie eſt un autre écueil, qui n'eſt pas moins à craindre pour les Dames : elle eſt d'ordinaire ſuivie de la médiſance & de la haine, qui ſont les plus indignes ſentiments qui puiſſent entrer dans une ame raiſonnable. Il y a des Dames qui ne ſauroient ſouffrir qu'on diſe du bien d'une autre devant elles ; & cela eſt ſi établi dans le monde, que les hommes ſe croient obligés de garder des meſures ſur cela, quand ils ſe trouvent avec des femmes qu'ils conſiderent. Quelle honte ! quelle foibleſſe ! Eſt-ce que les louanges qu'on donne à la beauté d'une autre, détruiſent celle que vous avez, & qu'il n'y a que vous dans le monde qui deviez être belle ? Si vous vous croyez digne des louanges qu'on donne à cette fille, ou à cette femme qu'on loue devant vous, ne devez-vous pas être bienaiſe de vous entendre louer dans la perſonne d'une autre, ſans qu'il en coûte rien à votre modeſtie ; & ſi on la flatte, que vous importe ? La grace qu'on lui fait, vous fait-elle une injuſtice ? Mais l'amour-propre n'entend point de raiſon là-deſſus. On ſe déchaîne contre elle : ſi on lui ſait quelque défaut, on ne manque pas de le dire ; c'eſt beaucoup, quand cela ne va pas

juſqu'à la calomnie. Elle le ſait; elle ſe déchaîne à ſon tour : les intéreſſés profitent de cette diviſion; & c'eſt ainſi que les Dames, en ſe déchirant les unes les autres, ſe perdent, & ſe détruiſent elles-mêmes.

Gardez-vous bien d'en uſer ainſi. Dites du bien de tout le monde, ou, du moins, ne dites du mal de perſonne : enfin, ſongez que ſi vous n'avez de la bonté, vous n'aurez point de douceur, & que, ſans cette qualité, fuſſiez-vous la plus belle du monde, on ne vous trouvera point aimable. Ne croyez pas non plus que la bonté & l'eſprit ſoient incompatibles : c'eſt une erreur que la malice du ſiecle a inventée. Il faut plus d'eſprit pour louer, qu'il n'en faut pour médire; & quand cela ne ſeroit pas, ne vaudroit-il pas mieux n'avoir pas tant de vivacité, que de briller aux dépens de votre Prochain, que vous engagez par-là à des repréſailles, qui vous ſont quelquefois plus préjudiciables qu'à lui-même?

Il y a une autre ſorte de jalouſie, qui ne vous regarde pas encore, qui n'eſt pas moins à craindre que la premiere : c'eſt celle qui naît dans le mariage. Il eſt fort honteux d'en donner, & fort douloureux d'en prendre. Il n'y a pourtant pas à balancer là-deſſus pour une honnête femme:

il vaut mieux qu'elle ſouffre une injuſtice de cette nature-là, que de la faire. Je ſais qu'il y a des jalouſies opiniâtres & injuſtes, qui ſont capables de mettre à bout toutes les précautions de la ſageſſe; mais pour l'ordinaire, elles naiſſent bien autant de ces réputations douteuſes où ſont la plupart des filles quand on les marie, que de toute autre choſe. Que cela vous oblige donc à veiller continuellement ſur la vôtre, & qu'il ne ſe paſſe pas un jour que vous ne vous en rendiez compte à vous-même.

Que ſi vous avez un mari qui n'ait pas pour vous toute la fidélité qu'il vous doit, n'y paroiſſez pas inſenſible; cela marqueroit une indifférence, qui ſeroit une mauvaiſe caution de votre tendreſſe. Plaignez-vous, mais gardez-vous bien qu'il entre de l'aigreur dans vos plaintes; tâchez de le ramener avec douceur; & ſi ſon malheur & le vôtre le retiennent, faites, au moins, qu'en perdant ſon cœur, vous ne perdiez pas ſon eſtime.

Quand une femme eſt brouillée avec ſon mari, pour peu qu'elle ſoit bien faite, elle ne trouve que trop de gens qui s'intéreſſent à ſon infortune. Les uns lui diſent qu'il eſt bien ſurprenant, qu'une perſonne comme elle, qui pourroit faire

la félicité de tant d'honnêtes gens, ſoit traitée de la ſorte; les autres, qu'il eſt fort étrange, qu'un homme qui devroit tout ſacrifier pour elle, lui préfere une femme qui ne la mérite pas; que cela prouve bien le méchant goût des maris; & cent autres choſes, qu'on a accoutumé de dire aux femmes qui veulent prendre la peine de les écouter. Les conſeils viennent enſuite; on les diſpoſe inſenſiblement à la vengeance; on leur dit qu'il eſt bon de faire connoître aux maris, qu'on n'eſt pas inſenſible à de pareilles injuſtices, & qu'il ne tiendroit qu'à ſoi de ſe venger de la même maniere; que ces ſortes d'allarmes les ramenent quelquefois plutôt que la patience; & que lorſqu'ils perſiſtent dans leur mauvais goût, ils méritent bien qu'on ſe relâche un peu de la fidélité qu'on leur avoit promiſe. Après avoir fait la ſatyre de la Rivale, on paſſe à la perſonne du mari. On commence par de légeres tentatives, de crainte d'effaroucher la Dame. Le premier jour on n'attaque que l'inconſtance de l'époux, un autre jour on va plus loin: s'il a quelque défaut naturel, on fait ſi bien, qu'on le fait couler parmi les louanges qu'on donne à la perſonne intéreſſée; ſi elle ne s'en fâche pas trop, ou ſi elle fait ſemblant de n'y avoir pas pris garde,

on continue. Juſques-là on ne ſe déclare point encore; on ne fait que le perſonnage d'un bon ami qui s'intéreſſe, de bonne foi, à ce qui la regarde; on la loue, on la plaint, on la juſtifie dans le monde, on cherche à la conſoler, on lui propoſe des plaiſirs, on l'y accoutume peu à peu, on cherche l'occaſion de lui en dire davantage; à force de la chercher, on la trouve; & c'eſt ainſi que le donneur d'avis, en s'introduiſant dans ſon cœur, trouve le moyen d'uſurper une place qui ne lui étoit pas due. Je ſais bien que les perſonnes de votre naiſſance devroient être à couvert de ces ſortes d'entrepriſes; mais le reſpect qui leur eſt dû, n'eſt pas toujours une caution bien aſſurée : nous ſommes dans un temps où l'on oſe beaucoup; & pour peu qu'on donne de priſe ſur ſoi, on ne trouve que trop de téméraires.

Quand il arrive de ces ſortes de diviſions dans un mariage, une femme n'a pas peu de meſures à garder dans le monde; car enfin il n'y a rien de ſi doux & de ſi naturel, que d'aimer à s'entendre plaindre, quand on ſouffre. Cependant la vertu veut qu'une femme porte ſon fardeau toute ſeule, & qu'elle ne permette jamais qu'on lui diſe du mal de ſon mari, quelque ſujet qu'elle ait de s'en plaindre. En un mot, le

le meilleur parti qu'elle puiſſe prendre dans une pareille conjoncture, c'eſt de ne permettre jamais qu'on la mette ſur un pareil chapitre; car ſi elle ſe loue de ſon mari dans un temps où tout le monde ſait qu'elle a ſujet de s'en plaindre, elle paſſera pour une bête ou une hypocrite; & ſi elle s'en plaint, qui veut-t-elle qui lui en faſſe raiſon? Naturellement les femmes ne s'aiment point; leur mauvaiſe politique fait qu'elles ſont preſque toujours les unes contre les autres; & ce que je viens de vous dire, vous fait voir le danger qu'il y a de s'abandonner à la pitié des hommes.

Je ſais qu'il y en a qui ne ſeroient pas capables d'entreprendre de ſang froid ſur votre vertu; mais inſenſiblement on ſe laiſſe pouſſer plus loin qu'on ne penſe: ce qui n'eſt aujourd'hui que de la compaſſion, le lendemain change de nature; & depuis que cette compaſſion a dégénéré en amour, on n'oſeroit plus répondre de ſoi-même. Le plus ſûr eſt donc de n'avoir aucune affinité particuliere avec des amis ſi ſuſpects. Malheureuſe néceſſité, qui oblige les hommes & les femmes à ſe défier les uns des autres, & à mettre des bornes entre des ſexes, qu'il ſemble que le Ciel ait fait naître l'un pour l'autre.

Je ne prétends pas pour cela vous priver d'un certain commerce d'honnêteté qu'on peut avoir avec ſes amis, ni même de vous en faire un particulier qui puiſſe vous aſſiſter de ſes conſeils. Mon deſſein eſt ſeulement de vous faire comprendre les circonſpections que vous devez apporter dans une matiere ſi délicate. Juſqu'aux chanſons, tout vous dit que de l'amour à l'amitié il n'y a qu'un pas à faire : il eſt bien difficile qu'une vertu & une paſſion, qui ſont ſituées de cette maniere, ſe contiennent long-temps dans leurs limites. Il faut donc que cet ami, dont vous voulez bien faire le confident de vos penſées, ſoit d'un âge ſi avancé, & d'une probité ſi connue, que vous le puiſſiez voir en toute ſûreté de bienſeance.

Jugez du mérite de cette qualité, par le reſpect que les plus déſordonnés ont pour elle : on ne la choque point, qu'on ne voie en même-temps un ſoulevement univerſel. Cependant elle n'eſt compriſe, ni dans les Commandements, ni dans les Loix; & il ſemble qu'elle ne ſubſiſte que par l'alliance qu'elle a avec l'honnêteté, & la haine qu'elle porte au ſcandale. Je ſais bien que le crime ſe recele quelquefois ſous de belles apparences, & qu'on ſe trompe ſouvent aux conſéquences qu'on en

tire; mais du moins en tenant cette conduite, on ſe met à couvert du bruit du monde, qui n'ayant pas le ſecret de pénétrer dans les cœurs, eſt content, pourvu que les dehors ſoient honnêtes.

Défiez-vous ſur-tout de l'amour-propre, & donnez-vous bien de garde de tomber dans la foibleſſe d'une infinité de filles & de femmes, qui ſont aſſez enivrées d'elles-mêmes, pour croire qu'on ne ſauroit les regarder ſans prendre de l'amour. Entre cela & déſirer d'en donner, il n'y a pas beaucoup de différence; & quand on en eſt là, on n'eſt pas fort éloigné d'en prendre. Quelque belle que vous puiſſiez être, il ne faut pas que vous ſoyez ſi crédule là-deſſus. Mais je veux que vous ſoyez perſuadée avec juſtice de la paſſion d'un honnête homme : quelle gloire vous revient-il de l'avoir rendu malheureux? Car enfin, ſi vous avez de la vertu, vous ne devez pas ſouffrir qu'il vous parle de ſa paſſion, & vous devez même éviter ſa préſence, de crainte que la vue d'un objet qui ſouffre pour l'amour de vous, ne trouble la tranquillité de votre ame, & ne vous oblige à des compaſſions qui, peut-être à la fin, ſe convertiroient en tendreſſe.

Ne m'alléguez point qu'il ne vous ſemble pas qu'on faſſe beaucoup de différence

entre les femmes qui tiennent une conduite réguliere, & celles dont la morale eſt un peu relâchée; qu'il vous paroît qu'elles ſont reçues par-tout comme les autres, & qu'on leur fait le même viſage. Il eſt vrai qu'autrefois une perſonne, qui auroit été jalouſe de ſa réputation, ſe ſeroit fait un ſcrupule de ſe trouver avec une femme dont on auroit ſeulement ſoupçonné la vertu, & que, depuis quelque temps, on s'eſt un peu relâché là-deſſus; mais ſi la même ſageſſe, qui avoit introduit cette maxime, a jugé à propos de la changer, cela n'empêche pas qu'on ne faſſe une grande différence d'une perſonne qui vit dans les régles; & quand cela ne ſeroit pas, eſt-ce que la vertu n'a point aſſez de charmes, pour vous obliger à la ſuivre pour l'amour d'elle-même?

Ne cherchez pas non plus à vous excuſer ſur les dangers de la Cour: les Courtiſans d'aujourd'hui ſont ſi occupés du ſoin de leur fortune, & le nombre de ceux qui ont de la politeſſe & de la galanterie eſt ſi médiocre, qu'il n'y a pas grand mérite à ſe défendre de leurs pourſuites. C'eſt un abus encore de croire que le vice regne plus à la Cour qu'ailleurs: quelque corruption qui ait pu s'y gliſſer, il s'y conſerve toujours une certaine honnêteté, qui maſ-

que le vice : ſi l'on y médit, c'eſt avec des précautions, qui font que la médiſance ne devient jamais, ni groſſiere, ni publique ; ſi l'on y fait l'amour, on garde des meſures. Il n'en eſt pas ainſi des autres lieux ; tout y eſt outré, & rien n'y ſauve les apparences.

Entre les foibles qu'on reproche à votre ſexe, les plus dangereux, à mon ſens, ſont la curioſité & la vengeance. De combien de ſuperſtitions & d'erreurs l'une n'eſt-elle pas ſuivie, & de combien de crimes & de repentirs l'autre n'eſt-elle pas la cauſe ? Si un homme eſt l'objet de votre reſſentiment, vous ne ſauriez vous venger toute ſeule. Il faut donc remettre le ſoin de votre vengeance à un de vos amis, lui déclarer votre deſſein, & lui donner priſe ſur vous, par l'aveu que vous lui faites de votre foibleſſe. Et où ſont les gens aſſez bons pour croire que cet homme, qui hazarde ſa vie, ſon repos & ſa fortune pour vous, ait voulu hazarder tout cela ſans reconnoiſſance ? Car ne prétendez pas vous ſauver par le reſpect que l'on doit aux perſonnes de votre rang ; nous ſommes dans un temps où les faiſeurs de remarques n'épargnent perſonne. Les actions des Particuliers ſe confondent dans l'obſcurité qui les couvre : il n'en eſt pas de même des perſon-

nes de votre qualité; leur élévation les expoſe aux yeux de tout le monde; & leurs exemples ont tant d'autorité, que les Particuliers s'en ſont des loix ou des excuſes. Ne vous laiſſez donc jamais emporter à l'impétuoſité de vos reſſentiments, puiſque vous ſeriez capable d'autoriſer par-là un crime auſſi pernicieux que la vengeance.

On ne tombe guères dans cet embarras, quand on ne déſoblige perſonne : on ne ſe venge que lorſqu'on ſe croit offenſé, & il eſt bien rare qu'on le ſoit en tenant cette conduite. Mais ſi par la même raiſon qu'il y a des monſtres dans la nature, quoiqu'elle n'ait pas eu deſſein d'en faire, il ſe trouve des perſonnes qui ſoient capables de vous offenſer, malgré toutes les précautions de votre ſageſſe, c'eſt un malheur auquel il ſe faut ſoumettre, & dont on ne peut ſe tirer que par le mépris des injures. Je ſais qu'il faut avoir de la vertu de reſte pour obtenir cela de ſoi; mais, après tout, il n'y a que ce parti-là à prendre pour les Dames : elles ne ſont pas nées pour être vaillantes; elles doivent craindre l'éclat, & il n'y a rien qu'elles doivent éviter davantage.

La curioſité, (j'entends celle dont le deſſein eſt de pénétrer dans l'avenir, car il y en a qui peuvent être permiſes) la curioſité, dis-je, de la maniere dont je l'entends,

n'eſt guères moins condamnable. Pourquoi vouloir tirer le rideau que Dieu a mis entre vous & lui, & devenir la dupe volontaire d'un Aſtrologue, qui n'a pas plus de connoiſſance de votre deſtinée, que vous n'en avez de la ſienne? Il y a des choſes qu'il ne faut jamais chercher, parce qu'on ne les trouve point, & qu'on ſe perd toujours en les cherchant. Voulez-vous ſavoir ce qui vous arrivera; conſultez votre conduite. Je ſais bien que la fortune l'emporte ſouvent ſur notre prudence; mais on peut dire que cela eſt rare, & que pour l'ordinaire notre bonne ou mauvaiſe conduite ont la meilleure part aux choſes qui nous arrivent. Vivez donc dans l'incertitude de votre ſort, puiſque la Providence l'a voulu ainſi, & n'ayez jamais de commerce avec ces ſortes de perſonnes, dont la profeſſion eſt de profiter de la ſotte crédulité des autres.

Le gros jeu eſt encore une des choſes que les Dames doivent éviter. Il n'y a rien qu'on leur recommande plus que d'avoir de la modération & de la douceur : il eſt bien difficile de conſerver ces deux qualités, quand on s'abandonne à une paſſion qui eſt preſque toujours ſuivie de l'impatience & de la colere. Je voudrois qu'une femme voulût prendre la peine de ſe regarder, quand elle eſt en cet état; elle ju-

geroit du déſordre de ſon ame par celui de ſon viſage, & peut-être que l'intérêt de ſa beauté feroit ce que ſa raiſon n'auroit pu faire. Mais quand elle auroit aſſez de force pour ſe poſſéder dans la perte, quel tort ne ſe fait-elle pas de ſe mettre en état de perdre des ſommes exceſſives, qui peuvent incommoder ſa maiſon; & à quel manque de reſpect ne ſe commet-elle point, en jouant un jeu qui eſt capable de mettre les eſprits les plus raiſonnables hors de leur aſſiette? Croit-elle que cet homme, pouſſé à bout par le malheur, ſoit toujours aſſez le maître de ſes actions & de ſes paroles, pour ne s'échapper pas au delà du reſpect; & elle-même, ſi la fortune la perſécute juſqu'à un certain point, eſt-elle aſſez ſûre de ſa vertu, pour ſe croire à l'épreuve d'une paſſion qui écoute tout pour ſe ſatisfaire? Mais je veux qu'elle en ait aſſez pour réſiſter aux tentations que cette paſſion eſt capable d'inſpirer; du moins doit-on avouer que depuis qu'elle s'eſt mis le gros jeu dans la tête, il faut qu'elle renonce à la régularité & à la bienſéance, qu'elle pervertiſſe l'ordre de ſa maiſon, & qu'elle s'expoſe aux juſtes reproches d'un mari, qui eſt la choſe du monde qui lui doit être la plus ſenſible.

Mais faut-il s'étonner des déſordres d'une

paſſion qui a tant de rapport avec l'avarice ? Ce défaut eſt conſidérable en quelque ſujet qu'il ſe trouve ; mais il l'eſt bien davantage dans les perſonnes de votre qualité. Car enfin l'avarice des Particuliers eſt ſujette à explication : elle peut être priſe pour une impoſſibilité malheureuſe de faire du bien ; mais dans les perſonnes qui tiennent un rang comme le vôtre, elle ne peut recevoir, ni explication, ni excuſe. Gardez-vous donc bien de vous laiſſer emporter à une paſſion qui eſt capable d'arrêter le cours de toutes les vertus. En effet, la généroſité, la bonté, la juſtice, la reconnoiſſance, cette tendreſſe que l'on doit avoir pour les miſérables, toutes ces choſes enfin n'ont plus qu'une activité languiſſante, depuis qu'elles ſont contrebalancées par l'avarice.

Ce n'eſt pas qu'il faille répandre ſon bien mal-à-propos : les Rois, tout grands qu'ils ſont, peuvent déranger leurs affaires par l'excès d'une profuſion & d'une libéralité déréglée ; la choſe n'eſt pas ſans exemple : il faut ſavoir donner, c'eſt une ſcience de grand Seigneur ; il n'appartient pas à tout le monde d'y parvenir ; & on peut dire, ſans la flatter, qu'il n'y a qu'une perſonne en France qui la poſſede.

Tout ce qu'on fait ſans avoir un deſ-

ſein raiſonnable, eſt preſque toujours mal conduit; ou ſi la choſe ſe tourne autrement, tout l'honneur en revient au hazard. C'eſt ſur ce fondement qu'on peut dire, que les graces que les Princes & les Princeſſes accordent ſans diſtinction & ſans choix, ſont autant de marques du déréglement de leur conduite. Ils doivent y être pouſſés par le mérite des perſonnes qui les reçoivent, par un ſentiment de généroſité qui les porte à ſecourir les malheureux, ou par la gloire qui leur revient d'avoir fait des actions dignes de la grandeur de leur naiſſance. La magnificence même, toute belle & toute éclatante qu'elle eſt, n'a pour eux que de fauſſes beautés, quand elle n'a pour objet que le plaiſir de leurs yeux, ou l'intérêt de leur fauſſe gloire. Cela ſeroit excuſable dans l'ame d'une perſonne que la fortune auroit élevée à l'état où vous êtes, contre toute apparence; mais pour vous, qui êtes née d'une autre maniere, cela ſeroit pauvre, &, ſi je l'oſe dire, mépriſable. Songez plutôt à embellir votre ame, en l'ornant de jour en jour de quelque vertu nouvelle : cette magnificence intérieure eſt infiniment au-deſſus de l'autre, & ce n'eſt que de celle-là dont une grande Princeſſe doit ſe glorifier & ſe réjouir en elle-même.

Si vous me demandez ce que je penſe de la galanterie, je vous dirai qu'il y a des femmes dont la réputation eſt ſi heureuſement établie, qu'elles peuvent être galantes ſans ſe commettre; que le nombre en eſt médiocre, parce que la galanterie, de la maniere dont elle ſe doit entendre, n'eſt autre choſe qu'un commerce d'eſprit où le cœur & les ſens ne doivent prendre aucune part, & qu'il y en a peu qui tiennent la balance aſſez juſte, pour ne la pas confondre avec l'amour, ou avec la coquetterie : mais qu'à l'égard des perſonnes, qui comme vous n'ont pas encore changé de condition par le mariage, il n'en eſt pas de même; parce que pour entretenir un pareil commerce, il faut entrer dans des ſentiments qu'une fille doit ignorer, ou du moins qu'elle doit faire ſemblant de ne pas connoître, & s'expoſer à la médiſance, en ſe faiſant citer dans le monde.

Je m'imagine qu'il y en aura qui ne s'accommoderont pas de la ſévérité de ces maximes, & qui diront : Quoi ! ni ſcience, ni galanterie, ni amour ! de quoi parler donc ? De cornettes & de jupes ? Cela vaudroit mieux ſans doute. Ces ſortes de converſations, quoique pleines d'inutilités, ceſſent d'être des bagatelles, quand on ne s'en ſert que pour éviter de certaines ma-

tieres qui peuvent être dangereuſes. Ne craignez pas pour cela que l'on conçoive mauvaiſe opinion de votre eſprit. Si vous en avez, quelque ſoin que vous preniez de le cacher, on s'en appercevra bien vîte: un ſimple ſourire fit connoître Brutus, & peut-être que Lucrece lui eût trouvé moins d'eſprit, s'il ſe fût empreſſé de le faire paroître.

C'eſt une étrange choſe que le caprice du ſiecle; la ſtupidité déplaît, & ſouvent le contraire ne plaît guères davantage. Il n'eſt pas mal aiſé d'en connoître la cauſe; c'eſt par cette raiſon, que plus on a d'eſprit, moins on doit s'empreſſer de le mettre au jour. La modeſtie a quelque choſe d'inſinuant & de doux, qui déſarme l'envie. Il n'en eſt pas ainſi de la préſomption : on la regarde comme un tyran, qui veut ôter la liberté des ſuffrages; & de quelque capacité qu'elle ſoit ſoutenue, il faut à la fin qu'elle ſuccombe ſous la multitude de ſes ennemis.

C'eſt en pareille rencontre, où vous aurez autant beſoin de la ſoupleſſe de votre eſprit, que de la force de votre jugement. Car enfin, il y a peu de regles certaines. Telle choſe ſe peut faire dans un temps, qui ſeroit condamnable dans un autre : il y a quelquefois de la prudence

à avouer qu'on a tort, quoiqu'on ait raiſon, & dans une infinité de rencontres ce ſeroit une foibleſſe.

Voilà ce que le jugement a de merveilleux ; c'eſt qu'il place chaque choſe dans ſon lieu, & qu'avec lui on ne fait jamais de contre-temps. Jugez par-là du mérite de cette qualité, & de l'intérêt que vous avez de la cultiver par de ſages réflexions. Les perſonnes qui ne réfléchiſſent point, reſſemblent à ces voyageurs déſordonnés, qui, après avoir fait quatre ou cinq cents lieues, reviennent auſſi peu inſtruits des lieux par où ils ont paſſé, que ceux qui n'y furent jamais.

Ne me dites point que la vie de la Cour eſt une vie diſſipée, qui ne vous en donne pas le loiſir : on en a aſſez pour être tous les jours un quart-d'heure avec ſoi-même ; je ne vous en demande pas davantage. Si on vouloit employer utilement ce quart-d'heure que je vous demande, on ne verroit pas faire tant de fautes, pas tant de femmes faire les jeunes quand elles ne le ſont plus, ni tant de jeunes perſonnes affecter un ſérieux qui n'eſt pas de leur âge. C'eſt par-là que la plupart des femmes ſe tournent en ridicules. Les caracteres empruntés ne réuſſiſſent point : puiſque vous êtes jeune, faites le perſon-

nage qu'on doit faire quand on eſt jeune; aimez la joie & les plaiſirs, trouvez-vous aux fêtes & aux ſpectacles; pourvu que vous ne vous y abandonniez pas avec excès, on ne ſauroit blâmer votre conduite.

Il eſt bon pourtant de ſe défier de ces jours-là, & de les regarder comme des jours d'occaſion, où la vertu eſt toujours un peu expoſée. Les perſonnes qui ſe préſentent à nos yeux dans ce temps-là ont deſſein de plaire; on a à peu près la même penſée : c'eſt de cette envie mutuelle qu'on a de ſe plaire les uns aux autres, & de cette rencontre de joie & de plaiſir, que naît d'ordinaire cette paſſion qui déſordonne le cœur, & qui a tant fait de déſordres dans le monde.

Le moyen de s'en garantir, c'eſt de vivre toujours avec quelque défiance d'un ennemi, qui eſt d'autant plus dangereux, qu'il a le don de plaire, de ſe faire une loi rigoureuſe de ſon devoir, de préférer ſa réputation à toutes choſes, d'avoir une délicateſſe ſenſible ſur cela, & d'étudier avec ſoin les différents écueils qui ſe préſentent dans la vie. Mais comment les connoîtroit-on, puiſqu'on ne prend pas la peine de ſe connoître ſoi-même?

Si on vouloit un peu étudier les différents caracteres qui ſe préſentent à nos

yeux, on ſe reconnoîtroit à la fin dans la perſonne d'un autre : car enfin, quelque caractere qu'on puiſſe avoir, & quelque extraordinaire qu'il puiſſe être, on en trouveroit de même eſpece; & ſur le bien ou le mal qu'on en entendroit dire, il ſeroit aiſé de regler ſa conduite. Mais on ne peut ſe réſoudre à regarder ſes défauts; on ne tourne les yeux que du côté qui flatte l'amour-propre; on vit avec confiance entre la pareſſe & l'orgueil, ou, pour mieux dire, on ne vit point, puiſque c'eſt une eſpece de léthargie que de vivre de cette maniere.

Quelle pitié de voir des femmes paſſer la moitié de leur vie à leur toilette, borner leur ambition au ſoin de leur viſage, & quelquefois dans un temps où la beauté les a abandonnées, ſans eſpoir de retour! N'attendez pas à l'extrémité à renoncer à la vôtre; faites-vous un mérite de vous en être détachée dans un temps où vous avez encore quelques années devant vous. Je ſais bien que le conſeil que je vous donne ſur cela, eſt un conſeil anticipé, & que vous êtes dans un âge où votre beauté attend encore du ſecours du côté des années : mais vous ne ſauriez vous accoutumer de trop bonne heure à vous en détacher. J'oſe vous dire même, en cas que

vous fuſſiez capable d'être touchée d'un pareil intérêt, que c'eſt le moyen de paroître plus long-temps belle. Telle qui auroit peine à convenir de votre beauté, vous en trouvera plus que vous n'en avez, quand vous ſerez la premiere à y renoncer. Il n'en eſt pas ainſi de la propreté; il n'y a point d'âge qui vous en diſpenſe.

Ne perdez jamais aucune occaſion de faire du bien; c'eſt le moyen de travailler utilement à votre gloire : car enfin il ne ſuffit pas d'avoir d'excellentes qualités; il faut des perſonnes qui les publient. Vous pourrez trouver des ingrats, cela ne doit pas vous rebuter; il y a des plaiſirs dont on ſe paie par ſes mains : celui d'en faire aux autres eſt de cette nature, & je n'en connois point qui ſoit plus digne de l'occupation d'une grande Princeſſe. Concevez, ſur-tout, un extrême mépris pour ces faux adorateurs, qui, au préjudice de ce qu'ils doivent à la vérité, à leur honneur, & ſouvent aux témoignages de leur propre conſcience, trahiſſent leurs amis, parce qu'il leur ſemble que la fortune les abandonne. Il y a une certaine liberté reſpectueuſe qu'on peut prendre en faveur de ſes amis, dont les Rois, même les plus préoccupés, ne ſauroient juſtement ſe plaindre, dont ils vous ſavent bon gré dans la ſuite,

&

& ſouvent dans le temps même qu'on leur parle. Enfin, ſouvenez-vous de ces belles paroles de l'Empereur Tite, qui, parce qu'il avoit paſſé un jour ſans avoir fait plaiſir à perſonne, diſoit *qu'il n'avoit pas vécu ce jour-là;* qu'elles ne s'effacent jamais de votre mémoire; eſſayez, tous les jours de votre vie, de les mettre en pratique, & ſouvenez-vous que ſi quelque choſe eſt capable de vous mettre au-deſſus d'une mortelle, c'eſt d'avoir le cœur vivement touché d'un ſentiment ſi généreux.

Il ne ſuffit pas d'apprendre à bien vivre; il faut apprendre à bien mourir. La mort eſt le couronnement de l'œuvre : il eſt bien inutile d'avoir vécu avec une approbation univerſelle, ſi le dernier moment qui ferme la vie, eſt un moment de réprobation, d'autant plus funeſte, qu'il eſt ſans eſpoir de retour. Je ne voudrois pas vous conſeiller pourtant, à l'âge où vous êtes, de vous appliquer à cette penſée avec trop de méditations; elle a quelque choſe de ſi terrible, qu'elle eſt capable de renverſer les ames les plus fortes. Je voudrois ſeulement que vous fiſſiez quelquefois réflexion que la mort vient à l'heure qu'on y penſe le moins, que la jeuneſſe n'eſt pas une caution bien aſſurée contre elle; que, du moins, lorſque cette penſée vous

entre dans l'eſprit, au lieu de la bannir comme une idée fâcheuſe, vous la regardaſſiez comme une grace qui vient frapper à la porte de votre cœur; que vous ſongeaſſiez, une fois tous les jours, que l'affaire du ſalut eſt l'affaire la plus importante de la vie; que perſonne ne la peut faire pour une autre; que ce n'eſt point la fortune qui en décide, & qu'il eſt ridicule de mépriſer des malheurs qui ne finiſſent jamais.

FIN.

Bibliothèque Nationale FONDS PALATINO
VA 115 273

TABLE
DES MATIERES.

QUe la piété eſt une vertu très-néceſſaire aux Dames, page 151
Que le mépris qu'elles font du bruit du monde, eſt ce qui a beaucoup contribué à leur déſordre, 152
Dans quel eſprit elles doivent prendre ſoin de leur beauté, 153
Que la véritable ſageſſe conſiſte dans la droiture du cœur; que le reſte n'en eſt que le dehors, ibid.
Le caractere des coquettes, ibid.
Que le mérite eſt préférable à la beauté, 154
De la lecture & du choix des Livres que les Dames doivent lire, 155
Que l'égalité & la douceur ſont les qualités que l'on déſire le plus trouver dans une femme, 156
Que les ſérieuſes doivent être plus en garde contre l'amour, que les enjouées, 157
Des moyens de ſe garantir de cette paſſion, 158
De quelle maniere les Dames doivent répondre aux douceurs que les hommes leur peuvent dire, 159

De la jalouſie & de ſes mauvais effets, 160
Qu'il faut plus d'eſprit pour louer, qu'il n'en faut pour médire, 161
De la jalouſie qui naît dans le mariage, & de quelle maniere une femme doit ſe conduire quand elle eſt brouillée avec ſon mari, ibid.
Des circonſpections qu'une Dame doit apporter pour admettre un homme dans ſa confidence, 166
De la bienſéance & reſpect que les plus déſordonnés ont pour cette qualité, ibid.
De l'amour-propre & de ſes mauvais effets, 167
Des mauvais effets de la curioſité & de la vengeance, 169
Que les Dames doivent éviter le gros jeu, & raiſons qui doivent les y obliger, 171
De l'avarice & de ſes funeſtes effets, 173
De la galanterie, 175
Que plus on a d'eſprit, plus on doit chercher à plaire, 176
De l'utilité de la réflexion, 177
Qu'il faut que les Dames renoncent à la beauté avant que la beauté les quitte, 179
Que la mort eſt le couronnement de l'œuvre, 181

Fin de la Table.

Digitized by Google